



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Zah. III A. 170



3000

30 NF

18





VARIETEZ
INGENIEUSES.
OU
RECUEIL
ET
MELANGE
DE PIECES
SERIEUSES ET AMUSANTES.

*Par M. D. *** Academicien.*

par Louis de Court



A PARIS.

Chez CHRISTOPHE DAVID, Libraire
& Imprimeur, rue Saint Jacques,
au nom de Jesus.

M. DCC. XXV.





AVERTISSEMENT.

ON ne doute pas que le Titre d'un Livre ne doive être son abrégé, & qu'il n'en doive renfermer tout l'esprit, autant qu'il est possible. Comme il est le centre de toutes les paroles, & de toutes les pensées du Livre, il faut qu'on ne puisse pas même en trouver une, qui n'y ait de la correspondance ; & du rapport. C'est pour se renfermer dans cette règle, que l'Auteur a donné à ce Livre, le Titre de *Varietez Ingenieuses* : flatté de l'esperance, que cette Epithète ne démentira point le Corps de l'Ouvrage, & qu'on ne la comparera pas à ces Vaisseaux, à qui l'on donne les noms d'Invincible, & de Conquerant : qui, bien loin de remplir l'attente de ceux qui les gouvernent, sont souvent bat-

iv AVERTISSEMENT.

tus par la tempête, & deviennent le joiët des flôts.

Quoique plusieurs Livres ayent eu une pareille d'estinée: tout paroît d'un heureux augure pour celui-ci, dont la pluspart des pièces plairont, autant par la force des expressions, que par le goût de la nouveauté.

Viribus illa suis, & novitate placent.

On peut dire, en faveur de l'Auteur, que l'impression de cette Ouvrage doit être considéré, plutôt comme un effet de la complaisance qu'il a eüe pour ses Amis, que comme une envie de paroître sur les rangs. Quoique membre d'une Academie Royale, où il se distingue par les talens qu'il a pour la Poésie, il n'a jamais voulu donner des copies des Ouvrages qu'il avoit composez, & lûs dans des assemblées publiques: on en verra le détail dans la suite de cet avertissement.

Comme l'Auteur, qui est de bonne foi, ne veut point dérober l'encens qui est dû à quelques-uns de ses illustres Confreres,

AVERTISSEMENT.

il donne avis au Lecteur qu'il a inséré dans ce Recueil des piéces de leur façon, qu'ils avoient dessein de donner au public, & ils ne les ont abandonnez à l'Auteur, qu'à condition qu'il voudroit bien les adopter.

On a mis à la teste de cet Ouvrage, une Ode sur le mauvais usage de la parole: le tour en est nouveau, & les saillies vives, & naturelles: le Portrait d'un homme sçavant qui est à la suite de cette Ode, doit estre regardé comme un excellent modele pour les Courtisans, & pour les gens de Lettres.

On a jugé à propos d'y joindre une Epitre en Vers Grecs à M. Dacier que M. D** lui adressa. Il lui fait un recit de sa dangerense maladie, & se plaint en mesme tems de sa longue absence. Comme il est beaucoup de personnes qui n'entendent point le Grec, on a traduit cette Epitre en Vers latins, & en Vers François pour en donner l'intelligence. Mais l'Auteur avoüe que ces deux traductions ne font qu'effleurer cette force, & cette énergie que

vj *AVERTISSEMENT.*

l'on decouvre dans le genie de la Langue Grecque.

La question proposée au sujet de la politesse, pour sçavoir si elle doit son origine à la vertu, ou bien au vice, merite certainement l'attention du Lecteur, & le jugement qu'on en porte pourra l'engager à y faire ses reflexions,

On ne peut refuser son aprobation aux deux Epîtres en Vers François, adressées à un Courtisan, dégoûté de ce séjour tumultueux qu'il faisoit tristement dans le Palais du Prince, & qui prend le parti de se retirer dans la solitude; là, on l'instruit du choix qu'il doit faire de ses amis.

Le Panegerique de Loüis le Grand, prononcé par l'Auteur, dans une assemblée nombreuse, renferme tous les plus beaux traits des événemens du regne de ce Grand Prince.

L'Epître Latine dans le stile de celui d'Ovide, avec une traduction en Vers François, paroît fort naturelle; & très-pathetique.

Ceux qui liront la Dissertation sur

AVERTISSEMENT. vij
le style concis , ou diffus , jugeront
que le raisonnement en est solide , &
les preuves convaincantes.

Les deux Epîtres sur la misère de
l'homme , l'une en Prose , & l'autre en
Vers François : édifieront tous ceux qui
voudront bien la lire avec attention.

Il en est de mesme de plusieurs au-
tres piéces de devotion , telles que sont
les traductions du Cantique d'Eze-
chias , du cinquatiéme Pseaume , du
cent vingt-neuf , &c. Et d'autres
prieres fort touchantes que l'Auteur n'a
pû refuser à une Dame de la premiere
qualité , qui les lui avoit demandées.

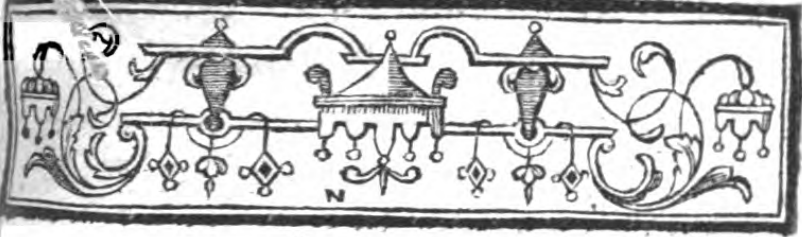
La traduction en Vers François du
deuxième chœur du Thieste de Senec-
que , renferme un sujet de Morale très-
important.

Quant aux autres petites piéces fu-
gitives , on doit les regarder comme
des fruits , & des amusemens de la
Campagne , & dans ce nombre sont
compris , Vers Monorimes , Sonnets
en bouts-rimez ; Fable , Placet , Avan-
tures , Lettres à double sens ; Lettres

viii **AVERTISSEMENT.**

où l'on fait entrer des Proverbes, & les cinq discours où l'on retranche une des cinq voyelles. La Methode sur l'Art de raisonner avec une Table fort curieuse : termine toutes les matieres qui composent ce petit Volume.

L'Auteur à differé de donner ce petit Recueil au public , pour profiter des lumieres que ses amis ont bien voulu lui communiquer. Il en est d'un Livre que l'on fait imprimer , comme d'un acte de mariage , passé entre les deux parties incertaines de leur destinée. L'Auteur est incertain du succès de son Livre , & le Libraire du débit ; ainsi l'on est persuadé qu'on ne peut trop temporiser quand il s'agit de se produire au grand jour ; & quelque tard qu'on le fasse , on peut dire que c'est toujours trop-tôt.



LE
MAUVAIS USAGE
DE
LA PAROLE.



O D E.



U'à son caprice, à son délire,
Qu'à sa fougue, à son peu de choix,

Apollon destine ma Lyre,
Ou qu'il glace s'il veut, mes doigts,
Que perdant leurs forces secretes,
Sous eux mes cordes soient muëtes,
Le son de ma voix détesté;
Perissent ces vers! si je loüe
L'art, par qui l'Imposteur se joüe
De l'humaine crédulité.



Irois-je vanter l'artifice,

2

V A R I E T E Z

Dont il aiguise mille traits,
Et rendre ma Muse complice,
De ses ingénieux forfaits ?
Moi ! j'irois, colorant sa rage,
Applaudir au funeste usage,
Qu'il fait d'un mot fourbe ou trop
fier.

Expire plutôt la parole,
Dés que par elle, on nous immole,
Ce n'est qu'un talent meurtrier !



Présent du Ciel, voix secourable,
Lien de la société,
Que tu la rends dissociable,
Quand tu flétris la vérité.
Dieu ne t'accorda-t'il à l'homme,
Que pour vanter la triste pomme,
Source fatale de nos maux,
Et n'a-t'il point voulu te faire,
Moins pour relever que pour taire,
Et nos crimes & nos défauts ?



Oüi ! c'est le ton de l'imposture,
Qu'entens-je ? Quels emportemens ?
Sur qui va tomber la piqueure,
Que préludent ces sifflemens.
Ciel ! déjà sa langue homicide,
De son agilité perfide,
Redouble ses traitres efforts,
Sa pointe cruelle se lance,

INGENIESES.

Et sur la timide innocence.
Porte moins de coups que morts.



Fuyons ses lèvres colorées !
Leurs baisers , leurs souris flat eurs ,
Cachent cent fleches asserées ;
Là , le serpent est sous les fleurs.
Oüi, mieux qu'à ce séducteur d'Eve,
Ta langue te tient lieu de glaive ,
Quel emploi coupable en fais-tu ?
Lâche instrument je te déteste ,
Si tu n'es par un art funeste ,
Que l'assassin de la vertu.



Contre elle quand tu te delies ,
Tu n'es qu'un Tigre déchaîné ,
Quand tu te plies , te replies ,
Tu n'es qu'un serpent mutiné ,
Qu'un Ours radouci quand tu lèches ,
Qu'un Parthe fuyard dont les flê-
ches ,
Craignent & percent l'ennemi ,
Lorsque tu fers la calomnie ,
En toi leur fureur réunie ,
Ne se montre encor qu'à demi.



Ainsi dans Rome , dans Athenes ,
Par mille coups de dents cruels ,
Les Lucilles , les Diogenes ,
Déchirerent-ils les mortels ?

4 V A R I E T E Z

Si quelquefois à l'ironie.
Ils abandonnoient leur genie,
Le vice en sentit seul l'aigreur,
Jamais de leurs cyniques bouches,
Ne sortirent ces traits farouches,
Dont s'allarme le fier honneur.



Mais nous, qu'une clarté plus vive,
Illumine d'un trait puissant,
N'avons-nous donc la langue active ?
Que pour outrager l'innocent,
Ah ! rougissons de ce contraste,
La bouche du Payen est chaste,
Impure est celle du Chrétien,
Sur l'un la crainte des idôles,
Agit, & contient les paroles,
Quand sur l'autre Dieu ne peut rien.




Est-ce donc que l'indépendance,
Que la révolte au front d'airin,
Que l'impiété, la licence,
Chez les mortels n'ont plus de frein ?
Tout s'aigrit, la plume s'aiguise
Son fiel distillé se déguise,
Vole par-tout l'inimitié,
Détracteur plus noir que l'envie,
Déchire, & nous laisse la vie,
Nous l'imputerons à pitié.




Qui connoît d'un torrent bizarre,

INGENIEUSES. 5

Le cours follement vagabond,
Sçait jusqu'ou l'esprit qui ségare,
Peut porter son trouble fécond,
Ils sont l'un de l'autre l'image,
Tous deux ils s'enflent dans l'orage,
Ils attaquent pasteurs, moissons ;
L'un détruit par l'eau trop rapide,
Et l'autre avec l'encre homicide,
Immole tout à ses soupçons.


C'est peu qu'une langue effrenée,
Souffle le poison de l'aspic,
Contre la pudeur étonnée,
C'est peu qu'elle blesse en public,
C'est-là, qu'elle joiit dans l'ombre.
D'un plaisir inhumain & sombre,
Vois-la ! . quand la plume anonyme,
Verse à son gré l'encre & le crime
Loin de témoins, & sans rougeur,
Dont le remord seul est vengeur.


Que ne peut une main qui tuë ?
Et se flatte d'impunité,
Qui croit sa peine suspenduë,
Permet tout à sa cruauté ;
Mais tôt ou tard le fer, la flame,
Font périr un écrit infame,
Ainsi que l'Auteur insensé.
Qu'est devenu l'austere usage,
Qui vouloit qu'un coupable ouvrage,

6 V A R I E T E Z
Par la lan gue fût effacé. ?

Que vois-je ! un peuple se souleve
Il a brisé le frein des loix,
Sur les Trônes l'orage crève,
Il frappe & disperse les Rois;
D'où vient leur subite ruine ?
Est-ce une parole mutine !
Qui les fait tomber de leur rang
Où d'une éte incele hardie,
Naît souvent un tel incendie,
Qu'il ne s'éteint qu'avec du sang.

Pour détailler les maux qu'attire,
Un talent vomi de l'enfer,
Ma langue peut-elle suffire ?
N'en faut-il pas une de fer,
Arrêtons ! ma main se refuse,
Aux tristes récits de ma Muse
Ma voix s'affoiblit, je me tais,
S... prête-moi donc la tienne
Est-il rien que je ne soutienne
Si tu m'armes de tous tes traits.

Plein de ton esprit, de ton zele,
J'étonnerois les passions,
A mes cris, de la chair rebelle,
S'enfuiroient les illusions.
Dans les cœurs la foi replacée,
Je verrois la haine forcée,

INGENIEUSES.

D'aimer jusqu'à son ennemi,
Et l'envie enfin attaquée,
Eût été si bien démasquée,
Qu'ici d'horreur elle eut frémi.



Mais vain effort, espoir frivole,
Qui peut comme toi s'énoncer ?
La justesse de la parole
Suit chez toi l'art de bien penser,
Tout y répond, morale, geste,
Comment de ton sein si modeste,
Part-il tant de foudres, d'éclairs ?
Quoi ! le Demosthene, l'Apôtre,
T'ont-ils inspiré l'un & l'autre,
L'esprit de leurs talens divers ?



Poursuis ! dans ta course sacrée,
Quel démon pourroit t'arrêter ?
Apprens à la langue égarée,
Ce qu'il faut craindre & respecter,
Cherubin, ensemble Isaïe,
Prédis ! convains ! & purifie !
Qu'au crime ton art soit fatal,
Abats le fourbe & l'incrédule,
Et du grand P... digne Emule
Deviens-en bientôt le Rival.





P O R T R A I T
D'UN SCAVANT CONNU
 dans la Republique des Lettres.

Nous venons de perdre un homme dont la memoire est bien digne d'être conservée. Je ne sçai si l'on a jamais vû de mérite plus accompli que celui de M. de C... On pourroit, ce me semble, lui appliquer justement cette belle loüange de Pindare, & dire de lui qu'il avoit pris la fleur de toutes les vertus. Ceux qui ont seulement connu son esprit & son sçavoir, regretteront avec douleur qu'il ne nous ait rien laissé de tant de veilles & de méditations. Et ceux qui l'ont vû de plus près doivent regretter encore davantage qu'il n'ait point tracé lui-même en écrivant une véritable idée de sa sagesse, de son courage & de sa pieté. Mais c'est à nous qui

INGENIEUSES. 9

Yavons connu particulièrement de réparer ce dommage autant qu'il fera possible. Socrate n'a point écrit, cependant ne l'a-t'on pas mis au dessus de tant de grands hommes qui se sont rendus celebres par leurs écrits, & sa vie n'a-t'elle pas été un modele admiré de tous les siècles ? Ne laissons donc point oublier notre incomparable Ami, & songeons même qu'un si juste devoir regarde moins sa gloire, que celle de notre siècle, & l'instruction de la posterité.

Comme je ne veux suivre que les mouvemens de mon cœur, en marquant les principaux traits d'une vie qui m'a paru admirable dans sa simplicité & son égalité, & que je me propose de faire un portrait plutôt qu'une histoire bien exacte, je n'entrerais point dans la recherche de sa famille, ni dans le détail de ses plus jeunes années. Je dirai seulement ici qu'il est le sujet d'une grande louange pour ceux qui lui ont donné une naissance si heureuse, & qui ont commencé à cultiver de si belles inclinations.

Il vint à Paris qu'il n'avoit encore que vingt ans, mais la foiblesse de

son âge n'empêcha pas qu'on ne fut vivement frappé de son mérite.

Tant d'excellentes qualités étonnent dans un jeune homme nouvellement sorti du fonds d'une Province, & qui paroïssoit encore plus jeune qu'il n'étoit, par la beauté de son visage, & par un certain air noble & doux qui prévenoit agréablement les yeux. Ce genie universel qu'il avoit pour toutes les sciences, cette force & cette vivacité à les pénétrer à les approfondir & à les cultiver toutes ensemble, cet ordre admirable où elles étoient distribuées dans son esprit, auroient persuadé qu'elles étoient moins acquises, qu'inspirées, & que son ame étoit née toute sçavante. Mais il ne faut point dissimuler ce qu'il lui en a coûté. A ses dons naturels, il ajoûtoit un travail opiniâtre & infatigable.

Ce jeune homme alors maître de sa propre conduite dans une ville où regnent le luxe & les plaisirs, n'avoit point d'autre joie ni d'autre desir que d'apprendre. Il ne connoissoit pas, je ne dis pas ces plaisirs vains & pernicieux, où la jeunesse est si portée, mais ce qu'on appelle relâche ou di-

vertissement. Outre les doctes conférences que Paris lui fournissoit, il avoit choisi des maîtres de toutes sortes. Quand l'un le quittoit, l'autre reprenoit la place. Des vingt quatre heures du jour il en emploïoit 20. à l'étude, & donnoit à peine le reste à la nourriture & au sommeil. Il aprenoit toutes les langues mortes & vivantes, & puisoit en même tems une multitude de connoissance dans leurs veritables sources. Depuis ce Livre sacré, le premier des Livres qu'il lisoit en la langue, où le Saint Esprit l'a dicté, jusqu'aux écrits des Auteurs les plus inconnus, jusqu'aux Mysteres les plus ignorés des Orientaux anciens & modernes, il étudioit tout, il possédoit tout. Il a épuisé tous les livres & tous les manuscrits. Il avoit recherché toutes les sciences & tous les beaux arts dès leur origine, & avoit suivi leurs progrès parmi tous les peuples qui les ont cultivés, y ajoutant ses propres idées toujours justes & toujours sublimes. De quelques sujets qu'on lui parlât, il sembloit que c'étoit son unique étude. Il avoit même fait un nouveau plan du Droit Civil & Ecclesiastique, &

sur les matieres qui concernent la Religion.

Ce jeune homme a souvent étonné les plus habiles Theologiens d'Italie & d'Angleterre. Lui pouvoit-on montrer quelque monument antique, quelque inscription brisée, quelque médaille effacée, dont il ne réparât les ruines? Par cette application à démêler les choses obscures, ce n'étoit plus qu'un jeu pour lui d'expliquer les chiffres les plus difficiles; & personne n'eut jamais tant d'habileté à penetrer les secrets que cet art industrieux s'éforce de cacher. Il ne se délassoit d'une occupation pénible que par une autre qui ne l'étoit pas moins. Et bien loin que son esprit se démentit ou ployat sous le poids de l'étude, bien loin qu'il fut empêché & embarrassé par l'abondance de la matiere, comme il arrive à quelques Sçavants, il prenoit tous les jours de nouvelles forces, & se dilatoit, pour-ainsi-dire, à mesure qu'on tâchoit de remplir cette avidité insatiable. Curieuse avidité, que l'on regardera si l'on veut, comme une espece d'intemperance; mais qui est la seule qu'on ait jamais pû lui reprocher.

Mais quel étoit le motif de tant de travaux ? Etoit-ce un desir de réputation, une esperance de fortune, une soif de gloire ou de bien ? Aujourd'hui que nous voyons tant de jeunes gens estimables, il est vrai, mais présumant un peu trop d'eux-mêmes, se hâter de faire un usage public d'une science encore mal digérée ou superficielle. Vouloit-il comme eux monter dans une Chaire ou paroître dans un Barreau ? Vouloit-il briller dans une Academie ? Non, son unique but étoit de trouver la Verité, & d'acquérir la vertu. Il envisageoit toutes les faces de la raison, il parcouroit tous les degrés de l'intelligence humaine, pour apprendre à régler sa volonté, en éclairant son esprit. Il sçavoit que les veritez ont entre-elles un secret enchaînement, & qu'enfin de plusieurs lumieres réunies, il se forme une grande lumiere. Il découvroit dans tous les sujets le Bon & le Beau, & s'y atchoit uniquement. Les règles qu'il s'étoit prescrites le conduisoient si infailiblement au bien, qu'il sembloit ne s'en pouvoir écarter. On ne sçavoit plus si c'étoit en lui raison



ou temperament qui agissoit, & une constante habitude lui avoit rendu la vertu comme naturelle, & cela sans présomption, sans ostentation, & sans aucune singularité.

Qui la jamais vû soutenir la raison même avec trop de chaleur, s'émouvoir, s'impatienter des contradictions & de l'entêtement des autres ? Trouvoit-il un homme qui eut quelque sorte de réputation, qui revint de quelque voyage, qui eut vû quelque chose de remarquable ? il l'engageoit civilement à parler & l'écoutoit paisiblement, fondé sur cette maxime, que s'il n'apprenoit pas toujours ce qu'il desiroit sçavoir, il apprenoit au moins à connoître les hommes. Il s'entretenoit même avec un enfant, ravi d'y démêler les premières étincelles de la raison, & commençoit à lui donner des impressions, dont la foiblesse de cet âge ne paroît point capable, sans desir de faire paroître ses talens. Toujours porté à remarquer & à mettre en jour ceux d'autrui. Doux, humble, attentif, égal, n'affirmant presque jamais, interrogeant & s'instruisant toujours, joignant dans ses

mœurs & dans ses discours la plus pure innocence à la plus charmante politesse, la plus exacte probité aux manieres les plus agréables.

Après avoir ainsi formé son ame & son esprit, il voulut juger des mœurs & des coutumes étrangères. Il choisit premièrement l'Italie. L'amour qu'il avoit pour l'ancienne Rome, se joignit à la curiosité & à la veneration que mérite la nouvelle. Dans cette Ville fameuse, où les beaux arts ont si glorieusement éclaté autre fois, & où ils sont ressuscitez dans les derniers siècles, ses yeux sçavants trouverent d'abord à s'attacher & à s'instruire. Il démêla jusques dans les plus sombres vestiges, l'esprit qui avoit formé ces précieux chefs-d'œuvres, & qui les a renouvelés.

L'Architecture, la Peinture, la Sculpture ravirent & perfectionnerent son goût déjà si sûr par lui-même, & fondé sur des regles si certaines. La Musique qu'il aimoit, & qu'il estimoit aussi à cause d'une secrette douceur qui la rend propre à moderer les mouvemens de notre ame, déploya devant lui tout ce qu'elle a

de charmes & d'agrémens. Rempli comme il l'étoit de l'idée des spectacles anciens, il voulut les comparer avec ceux de Rome & de Venise. Il fut étonné de voir ces théâtres licentieux; mais il les vit sans danger, comme dans sa plus grande jeunesse, Tibulle, Ovide, Properce, Catulle lui avoient fait entendre leurs passions, sans les lui inspirer; & qu'il avoit admiré la délicatesse de leur esprit sans en ressentir la corruption. Il vit de même ces Musiciennes idolâtrées, si fatales d'ordinaires à ceux qui les écoutent. Son esprit goûta les plaisirs d'un art charmant, sans que son cœur en fut troublé. Il se défendit de tous les attraits, que des accords trop touchans prêtent à une beauté dangereuse. Tout ce qui pouvoit le surprendre ou le séduire, ne faisoit que confirmer & relever sa vertu.

Il s'enferma près d'une année dans le Vatican; il moissonna tout ce qu'il y avoit de plus rare, & de plus utile parmi ce précieux amas de Volumes rassemblés de tous les coins de l'Univers, & enleva des richesses inconnues à leurs possesseurs. Ses lectures

tures ne l'empêchoient pas d'observer cette Cour majestueuse, qui sous une tranquillité apparente, est agitée par tant de divers interêts.

Il étudioit ces hommes dévoüés la plûpart à une fine politique, il remarquoit ces ressorts si déliés & si étendus, ces ménagemens si réglés & si constamment suivis, ces voïes si couvertes & si détournées, ces vûës si secrettes & si profondes. Il s'en fit des leçons utiles de retenüe, de prudence & de discrétion; laissant toujours ce qui pouvoit s'y rencontrer d'excès, de finesse de mensonge, ou de fausseté. Il sembla n'être allé en Italie que pour y rétablir l'honneur de notre nation, & réparer par sa conduite si sage, & si modeste, les emportemens de tant de jeunes François, qui au sortir du College & de l'Academie, vont étonner les Etrangers par leurs désordres & leur impetuosité, mise en proverbe de-là les Monts.

Quel plaisir fut-ce pour moi! voyagent dans ces belles contrées, dans le tems que M. de ... en fortoit, de trouver toutes les traces de ses pas parfumées de l'odeur de ses ver-

tus. Les plus habiles confessoient, que son sçavoir surpasseoit la portée humaine. M. le Cardinal d'Estreés, si grand Juge de la science & du mérite, & M. le Duc d'Estreés son Frere, qui soustenoit dans son Ambassade à Rome un nom qui s'y fait respecter depuis si long-tems, témoignèrent une singuliere estime pour M. de. . Je l'ai entendu louer parfaitement à une Reine, qui par l'esprit & par le courage s'étoit élevée au-dessus de son sexe & de la Couronne qu'elle avoit quittée.

Au retour d'Italie, il avoit été prêt de s'embarquer pour aller en Grece. Quoique ce pays désolé, & trop different de ce qu'il a été autrefois n'ait plus aucune marque de cet éclat, où l'avoient mis l'excellence des arts, la sagesse & la vertu de ses habitans; M. de ... avoit cependant un violent desir de voir les foibles restes de toutes ces villes si renommées; de respirer au moins cet air qu'avoient respiré en naissant les Solons, les Socrates, les Aristides & les Epaminondas. Combien de fois encore a-t-il témoigné l'envie, qu'il auroit eue de pouvoir aller à la Chi-

ne, d'examiner ce qu'il y auroit à profiter parmi des peuples, qui prétendent avoir été sçavans & polis si long-tems avant nous? de vérifier l'antiquité de leurs annales & la beauté de ces loix immuables, dont les Chinois se glorifient avec raison, si elles ont toujours assujétis leurs propres Conquerans.

Il obéit à la tendresse de son pere, qui désiroit le revoir, & qu'il perdit bien-tôt après. De-là il fut appelé à la Cour. Son mérite le fit choisir pour aider à l'éducation d'un Prince, qui donnoit dès son enfance les grandes esperances qu'il remplit si dignement aujourd'hui. Ce nouveau Courtisan parut avec une modestie engageante & délicate, qui plaïsoit également aux plus grossiers & aux plus raffinés. Ce Pays qui lui devoit paroître étranger, lui fut encore l'occasion d'une étude aussi curieuse qu'importante. Il comparoit dans cette pompeuse Ecole, les choses qui passoient devant ses yeux, avec ce qu'il connoissoit déjà par ses lectures & par ses réflexions. Il montra de la conduite, de l'adresse & de l'agrément, sans sortir des regles de

la plus austere vertu. La bonté, la douceur lui tenoient lieu d'une certaine circonspection flateuse & interessée, qui porte les fins Courtisans à plaire autant qu'ils peuvent à tout le monde, & à ne désobliger personne. Bien different de ces importuns trop assidus & trop empressés, il n'a pourtant jamais manqué aux moindres égards ni à la plus legere bienfiance; ses plus hautes méditations ne l'ont jamais détourné du moindre de ses devoirs.

Dans ces lieux où l'on croit qu'il faut regler toutes ses paroles sur les sentimens d'autrui, & ne se mouvoir que par des ressorts empruntez, où l'on se persuade que l'art de plaire & de réussir, est celui de feindre & de déguiser, où d'ailleurs on est ébloüi par tant d'illusions & d'enchantemens, il n'a pourtant rien perdu de sa véritable liberté, ni rien diminué de cet Amour du vrai si profondément gravé dans son cœur. Avec quelle sagesse accorte ne se démêloit-il pas des conversations les plus délicates & les plus difficiles? Si par hazard il se rencontroit quelque chose qu'il ne pût approuver, il corrigeoit ou

contredisoit , tantôt par un discours tourné adroitement , tantôt par un éloquent silence. Il sçavoit aussi parler ouvertement & avec force , si la nécessité le demandoit , & ne craignoit rien tant que de blesser l'innocence & la justice. Plein de compassion pour les foibles , il les excusoit sincèrement dans le fond de son cœur , & ne regardoit les défauts d'autrui , que pour apprendre mieux à les éviter. Quelle leçon pour ces esprits legers & indiscrets , qui par le desir de se faire de fête , & d'entrer dans la conversation , disent devant les Grands tout ce qu'ils sçavent , & tout ce qu'ils ne sçavent pas , sans choix , sans discernement ; aussi dangereux par un enjouement inconsidéré , que par une malice préméditée. Quel exemple encore pour ces lâches Courtisans , dont l'orgueil & la bassesse s'acharnent sans cesse sur les défauts & sur les disgraces des foibles & des malheureux prostituez à tous les caprices des Grands ; prompts à recevoir tous leurs mouvemens précipitez , toujours armez en secret pour nuire , sur-tout au merite , qu'ils craignent , ou qu'ils envient. On peut les excuser en effet ,

comme faisoit M... C'est-là que l'air le plus contagieux, & les tentations les plus vives attaquent les cœurs, mais le sien y demeura inébranlable; & incorruptible. C'est ordinairement, disoit-il à ses amis le hazard ou le caprice qui jettent les Courtisans dans l'esclavage, il n'y a que la raison & la vertu qui les en puissent dégager, mais l'une & l'autre sont bien foibles, & des hommes qui n'obéissent que parce qu'ils n'ont jamais sçu se commander, s'ils s'étoient accoutumés de bonne heure à vivre avec eux-mêmes, s'ils pensoient sérieusement à ce que la Religion demande d'eux; cette vie tumultueuse leur paroîtroit bientôt ce qu'elle est, ces vains plaisirs n'auroient plus de charmes pour eux, & l'esperance d'une meilleure vie les dégageroit sans peine des inquietudes ordinaires de leur condition.

Quel scrupule ne se faisoit-il pas, étant à la Cour, de demander le moindre Benefice pour un frere qui avoit embrassé le party de l'Eglise, mais qui étoit encore fort jeune. Il craignoit par-là de fixer sa vocation, peut-être encore chancelante, étant persuadé, dans les sentimens de Re-

l'igion où il étoit, que pour parvenir aux dignitez saintes; il falloit avoir un grand fonds de merite, de pieté & de vertu. Comment auroit-t'il employé de mauvais moyens, lui qui se feroit à peine servi des plus légitimes, pour acquérir des biens dont il n'étoit point ébloüi? On sçait même qu'il s'est plaint de ce que des Personnes de la premiere qualité avoient pris des mesures à son insçû, pour faire augmenter ses appointemens. Ce qu'on apelle poste, récompense, établissement ne lui a jamais donné ny desir, ny inquietude ny jalousie. A-t-il jamais importuné pour des graces? les croïoit-il nécessaires à son bonheur? Il vivoit dans une égalité tranquile; & parmi une foule inquiète & artificieuse, il suivoit son chemin dans la droiture & dans la simplicité: sçachant toutes fois se conformer toujours parfaitement à ce que les lieux & les tems exigeoient de lui, & contribuoit par une humeur aimable & facile à la douceur de la societé.

Dans ces momens qui se perdent à attendre que les cabinets s'ouvrent, & que les Princes se laissent voir, si

cette oisiveté forcée l'engagea quelquefois dans le jeu, il ne connut jamais ceux qui causent tant de désordre par une folle espérance, ou par une avarice téméraire. Il n'en admit point qui ne fut même un exercice louable pour l'esprit aussi-bien qu'un délassement, & qui ne tint de cette précision & de cette méthode de raisonner, qu'il appliquoit à toutes choses.

Sa complaisance à laisser paroître aussi quelque fois l'agrément de son esprit, lorsqu'il a été obligé de prendre part à d'agréables fêtes, & de se mêler en des divertissemens ingénieux, dans des occasions où il étoit nécessaire qu'il contribuât au plaisir de son jeune Prince.

En d'autres rencontres, où la retenue est si difficile dans la liberté de la bonne chère & des festins, où il ne pouvoit refuser quelque fois de se trouver avec ses amis; il a eu le secret d'en augmenter le plaisir & la joie, sans perdre sa moderation. Toujours également maître de lui-même, il ne lui est jamais échappé une parole que la plus timide pudeur pût desavoüer, preuve fidele de l'état où étoit son ame.

J'assurerois

J'assurerois qu'il n'y a point eu de charmes capables de le tirer de cette heureuse tranquillité, où il s'étoit affermi. Avec les manieres délicates qui plaisent dans le monde, un air poli & insinuant, un aimable talent pour la conversation fine & engageante, un cœur d'ailleurs très-sensible à l'amitié, il n'a cependant jamais écouté que les conseils d'une severe sagesse, il n'a point été dissipé par ces tendres amusemens, dont l'apas est d'ordinaire si mal-aisé à éviter. On n'a jamais remarqué en lui la moindre foiblesse, ni la moindre surprise des sens. L'a-t'on jamais veu dans les conversations entamer quelques disputes sur des matieres où son esprit pouvoit briller ? il sçavoit que l'homme selon la nature, regarde avec mépris tout ce qui est au-dessous de lui, mais selon la grace, il n'a du mépris que pour lui-même. Plus il a de lumiere & de raison, plus il a de douceur & d'humilité. Il étoit souvent le dernier à parler, il falloit même l'engager à rompre le silence, & dès qu'il parloit, chacun l'admiroit & paroissoit surpris, comme il pouvoit allier tant de mo-

destie avec tant d'érudition : c'est à ce sujet que l'on peut dire , selon la pensée d'un Auteur profane , que ce jeune homme simple , & modeste, sembloit moins l'image de la vertu, que la vertu même. Il n'a point eu d'attachemens qui ne fussent fondés sur la raison & sur le devoir. Il contoit pour la principale beauté celle de l'ame, & le tems pour un des biens que nous devons le moins prodiguer.

Son esprit toujours agissant , & toujours occupé de tant de divers objets , rentroit & se réfléchissoit continuellement sur lui-même avec de nouvelles lumieres. Bien loin que ce fut une spéculatoïn oisive , il jugeoit des hommes & des affaires avec une profondeur & une solidité , dont on auroit pû tirer de grans usages. Si cette modestie qui renfermoit toutes ses autres vertus , & cette froideur à se produire eussent été enfin surmontées ; de quels emplois n'auroit il point été jugé digne , possédant avec une si grande modération & un si parfait désintéressement , un si riche fonds de capacité & de prudence ? Ne pouvoit-il pas deve-

nir un utile organe des conseils & du ministère ? Quelqu'autre auroit-il été plus propre pour servir dans les négociations ? Il sçavoit toutes les langues , il avoit la véritable éloquence, & toutes les qualités les plus propres à se faire croire & à se faire aimer.

Je parlerai à ce sujet du voyage, qu'il fit en Angleterre en 1687. Le Roi allant visiter Luxembourg, M. de C... qui avoit perdu au siège de cette Place un frere Officier de grand mérite, & qu'il avoit fort aimé, craignit d'y renouveler sa douleur. Il prit ce tems pour aller à Londres, où la réputation d'une sçavante Compagnie l'attiroit. Il avoit appris l'Anglois exprés pour converser plus aisément en ce pays-là. Il fut d'abord estimé des plus grands & des plus habiles. Il apprivoisa cette superbe nation jalouse, & ennemie de la notre. Le fameux M. Boyle, principal ornement de l'Académie Royale, & tous ceux qui y avoient le plus de nom, se firent honneur de devenir ses amis. Il leur laissa du regret de son prompt départ, après avoir examiné leurs plus belles expériences.

leurs plus doctes observations , & avoir choisi leurs meilleurs Livres.

Qu'il sçavoit aussi faire d'heureuses retraites , & se posséder en paix au milieu du tumulte & de l'embaras. A quelles douces occupations il employoit les heures qu'il avoit à lui , aussi détaché au milieu de la Cour que s'il avoit été dans les plus reculés deserts ! Je dois m'en ressouvenir mieux qu'un autre, moi qui ai profité si souvent de ce délicieux loisir. Dans ces promenades retirées , où je l'accompagnois , je trouvois en lui seul tout ce que l'on pourroit jamais rassembler d'estimable & d'excellent. Tantôt j'entendois Homere qui instruisoit les peuples & les Rois par les emportemens d'Achille & les souffrances d'Ulisse ; tantôt Pindare me ravissoit par la sublimité de ses Odes , & me transportoit sur le Char des Heros qu'il couronnoit : Sophocle & Euripide enseignoient les Loix & la Religion sur les Theâtres de la Grece , & me découvroient les ressorts d'un art , qui arrachoit aux spectateurs des larmes si utiles. Ciceron déployoit son éloquente Philosophie. Platon

établissoit sa divine Morale. Tantôt ce qui s'offroit à notre vûë , la serenité d'un beau jour , d'une belle soirée, étoit la matiere de nos entretiens, & élevoit insensiblement M. de C... à parler sur les merveilles de la nature , & sur les veritez divines. Un jour que nous étions à la promenade , & que nous nous occupions du peu de reflexions que les hommes faisoient sur les merveilles de Dieu, en s'attachant si fort à toutes les beautez exterieures, M. de C. . . qui prit la parole , me dit qu'il étoit persuadé que cette insensibilité venoit ou d'orgüeil ou d'ignorance , que les Philosophes qui en discouroient par les regles du raisonnement humain , ne cherchoient qu'à satisfaire leur raison ; que les ignorans se contentoient de jouir des creatures , sans se mettre en peine de s'élever jusqu'au Créateur ; mais que ceux qui étoient éclairez de la grace portoient leur vûë & leur affection plus loin , & ne consideroient les objets de la nature que comme des moyens pour parvenir à la connoissance de Dieu.

Il est vrai, continua-t'il , que la morale Chrétienne paroît d'abord

trop austere aux hommes sensuels ; mais pourvû qu'on l'examine avec un esprit détaché de l'amour propre , on trouve que rien n'est si raisonnable , ni si avantageux au bien commun de tous les hommes ; en effet quelle Religion y a-t'il au monde qui propose un modele plus parfait que J. C ? dont la vie soit plus pure , les miracles plus évidens & la doctrine plus claire , plus sage & plus désintéressée ? Qu'on la compare à celle de nos plus sçavants Philosophes , & à celle de nos plus celebres Legislaturs , on trouvera que dans toutes les paroles & dans toutes les actions de J. C. Il y a un caractère de Sainteté & de Divinité , que ses ennemis même ne peuvent s'empêcher de reconnoître. Au lieu que dans les autres doctrines , la sagesse humaine y est toujours mêlée de quelque extravagance , de quelque intérêt grossier , de quelque contradiction ou de quelque erreur manifeste. Heureux ! si ma memoire avoit retenu fidèlement tous les discours de ce parfait ami. Que de profondes réflexions ? Que de solidité ? Que de lumieres ? Quelle perte pour

moi, & dans quelles tenebres son absence va-t'elle plonger mon esprit ?

La guerre, qui lui donna lieu d'exercer encore des vertus qu'on n'imaginoit pas qu'il dût avoir, commença de me séparer de lui dans les saisons les plus agréables. Et il faut qu'à cette occasion je rappelle ici, ce que ses amis particuliers virent alors avec étonnement. Une pénétration qui auroit paru prophétique, mais qui étoit aidée par certaines dispositions qu'il avoit remarquées parmi les Etrangers dans son voyage d'Angleterre, ce qui lui avoit fait prévoir les ligues qui se formoient, & les formidables orages qui se préparoient de tous côtez ; il avoit jugé que cette guerre étant aussi inévitable qu'elle devoit être cruelle. L'honneur de la France, aussi-bien que sa vraie politique, l'engageoient à dévancer des menaces, & à ne pas attendre des coups qui auroient été encore plus dangereux si on ne les avoit prévenus. Si bien qu'en effet, lorsqu'il vit éclatter cette résolution si nécessaire de prévenir les ennemis, & que le départ de Monseigneur le Dauphin fût déclaré pour l'Allema-

gne en 1688. M. de C... en ressentit une aussi grande joie, que s'il avoit esperé une haute fortune par les armes. Cet homme si doux, si tranquille, & qui étoit parvenu à n'avoir plus de passions pour lui-même, montra qu'il en avoit une violente pour les interêts & pour la gloire de l'Etat. Il suivit au siege de Philisbourg un Prince qui faisoit sa premiere Campagne, & dont il avoit la confiance, avec la qualité de Secretaire de ses Commandemens. Il porta à l'armée cette même curiosité, ce même desir de connoître, & d'apprendre qui ne s'étoit jamais ralenti. Il alloit à la tranchée, visitoit la tête des travaux, & voyoit de près l'effet des batteries, examinant l'esprit qui remuë cette terre, & qui anime ce métal. Il observoit les marches, les campemens, les ordres de bataille, & remarquoit des choses que de vieux Officiers ne conoissoient peut-être pas. Il partageoit les glorieuses fatigues de son Prince, & le suivoit dans les plus grans périls. On sçait ce qu'il a fait à Fleurus, quelque obstination qu'il ait eüe à s'en taire, & qu'il y donna des preuves d'une

intrepide valeur. Mais nous aurions tort de ne pas publier les glorieux témoignages qu'on a rendu de lui. Ce General qui par tant de victoires hardies & merveilleuses, a montré qu'il sortoit de l'école du Grand Prince de Condé, le Maréchal de Luxembourg a dit, (& nous en avons d'illustres témoins) que M. de C... dans la journée de Fleurus regardant l'ordre & la disposition des armées, avoit veu les choses comme lui, & même lui avoit donné des avis dont il avoit profité.

Dans toute la suite il eut la même application. Il auroit donné des règles de la guerre, mieux sans doute, que le fameux Secretaire de Florence. Je sçai qu'il s'attachoit à une matière si noble, & qu'il avoit fait une étude particuliere de la science militaire des anciens pour la comparer avec la notre. Et je suis persuadé que s'il avoit été appelé à ces emplois, son esprit & son courage l'auroient pû rendre un digne Imitateur de ce fameux Romain, qui étant parti de sa maison homme de paix, dans le trajet qu'il fit de Rome en Asie, apprit à devenir Grand Capitaine.

Que diront ces timides Sçavans , qui remplis d'une obscure vanité , parmi la poussiere de leurs livres , ne sçauroient s'imaginer autre chose , qu'une folle ambition , qu'une fureur aveugle , ou un manque de raison , qui porte les hommes dans les dangers de la guerre ? Que diront aussi ces ignorans ferores , qui pensent que l'étude ôte le courage , & qu'un homme nourri dans les Lettres est incapable d'aucune action hardie & genereuse ? Ils pourront apprendre , les uns & les autres , que la vertu se montre en tout , que la véritable valeur vient de la force de l'esprit plus que des boüillons du sang , & que ceux qui sçavent & qui connoissent le plus , doivent être les plus capables de hauts desseins & de belles actions.

M. de C... de retour de l'armée, reprenoit ses paisibles exercices , & le commerce de ses chers livres, avec la même tranquillité qu'auparavant. Quand le tems de la Campagne revenoit , il montrait toujours la même joye ; s'il étoit malade il ne fentoit plus ses indispositions , il sembloit reprendre tout-à-coup sa vi-

gueur & sa santé, & l'on auroit dit, que c'étoit un autre homme. Il est vrai qu'il avoit toujours eu une grande estime pour la profession des armes. Non, par cette pompe & cet agréable tumulte qui l'accompagne, par cette variété & cette liberté de vie, par ce privilege qu'ont les braves gens, de se trouver mêlez en mille occasions éclatantes avec nos plus grands Princes; mais outre qu'il consideroit que les malheureuses passions, qui ne cessent jamais d'exciter les peuples les uns contre les autres, ont rendu cet art peut-être le plus nécessaire de tous, pour la sûreté & pour l'affermissement des Etats; il estimoit encore la guerre, comme la profession la plus propre à éprouver la vertu, & qui admet le moins de déguisement, & d'hypocrisie. Ce courage qui fait qu'un honnête homme s'expose en toutes les occasions, où la gloire & le devoir commandent, & affronte plutôt mille morts que de souffrir le moindre reproche, lui sembloit une espece de Philosophie qui le touchoit d'une violente inclination. Cela lui paroissoit vrai & conforme au sentiment qu'il avoit,

que toute étude & tout emploi doit se rapporter à l'action & au service de la patrie. Il auroit voulu ramener cette ancienne discipline de Sparte & de Rome, par qui l'on a vû la régularité & la raison regner si inviolablement au milieu des armées. Sur-tout il s'étoit fait un principe de ne point trop ménager une vie, qui ne doit être mesurée que par le bon usage qu'on en aura fait, persuadé que l'on a toujours assez vécu quand on a bien vécu. Et témoignant ainsi qu'il s'étoit approprié les sentimens de ces anciens Grecs, & de ces premiers Romains, qui étoient en même tems Soldats, Magistrats & Philosophes.

Je ne sçauois m'empêcher de m'arrêter ici sur ce nom de Philosophe, si mal entendu & si prophané aujourd'hui, & qui à peu près, comme celui de bel esprit, devient un terme de mépris. On désigne d'ordinaire par-là, un homme qui s'est fait certaines regles bonnes ou mauvaises, & qui vit d'une façon particulière au gré de ses maximes ou de ses fantaisies; ou bien comme autrefois, l'on se figure encore une sorte d'hommes qui se parent de senti-

mens fastueux, & de superbes dehors, sans se soucier d'y conformer leurs mœurs & leurs actions, s'abandonnant en secret à toutes les passions contre lesquelles ils déclament en public.

Il faut en effet justifier là-dessus les gens du monde. Ils se sont lassés avec raison, de voir usurper ce beau nom de Sage & de Philosophe, par des hommes où il n'y avoit que de la vanité, de l'ignorance, de l'imposture, & quelquefois que de la lâcheté, du ridicule & de l'extravagance. Mais enfin, la vraie Philosophie n'en est pas moins louable ni moins nécessaire. Il n'y a gueres de rencontres où les hommes n'ayent besoin d'emprunter son secours. Avec elle ils sont contents de tous les états où ils se trouvent. Sans elle il n'y en a point qui les puisse contenter; leur propre bonheur les embarasse, le moindre malheur les accable; quand ils n'ont point de vrais maux, ils s'en font d'imaginaires; leurs prétendus plaisirs sont pleins de trouble & d'inconstance, leurs douleurs sont réelles & renaissent toujours; ils ne sçauroient jouir de la vie, ils crai-

gnent la mort ; & ne sçavent proprement ni vivre ni mourir.

Si l'on me dit que M. de C... étoit Philosophe , j'avoüerai qu'il l'étoit en effet. Il avoit philosophé toute sa vie , n'ayant jamais cessé de chercher la verité & la vertu, & de maintenir cette belle harmonie composée de bien parler & de bien faire , de bien vivre & de bien raisonner. Lui-même, sans y penser, a fait une fois son portrait en parlant des plus grands Hommes de l'antiquité à une personne illustre & d'un très-grand mérite. Voici ce me semble ses propres paroles On voyoit, lui disoit-il, des hommes sages , non pas faits comme ces vains Déclamateurs qui ont si fort avili le beau nom de Philosophe , & qui ne sçavent tout au plus que parler de Philosophie ; on voyoit des hommes qui sçavoient mourir sans crainte après avoir vécu sans désirs ; qui rendoient la vertu aimable & la persuadoient par leur exemple, autant que par leurs discours , qui étoient polis , éloquens , enjoués , badinoient même quelquefois ; qui étoient capables d'agir & de méditer ; qui remplissoient exactement tous les de-

voirs de la vie civile, aussi bons pour gouverner, que pour donner des conseils, propres même au commandement des Armées & aux fonctions de soldat; parce qu'ils n'aimoient rien tant que leur devoir & le bien de leur Patrie, & qu'ils ne craignoient ni la peine, ni la douleur, ni la mort. . . . On juge aisément qu'à ces traits, il avoit dessein de faire reconnoître Socrate, & j'y reconnois M. de C. . . . lui-même, nous l'avons vû invincible aux plaisirs, à la douleur, à l'ambition, à la vanité, à l'intérêt, prêt à donner sa vie pour satisfaire au moindre de ses devoirs. Regardant la mort sans émotion, soit qu'elle se présentât dans la fureur d'un combat, soit qu'elle le menaçât de loing accompagnée d'un mal long & rigoureux avec les feux & le rasoirs, soit qu'elle l'attaquât par une violente maladie au milieu d'un camp, où elle nous l'a ravi. Il l'a reçuë avec fermeté, peut-être avec joye. La mort n'a pû le surprendre; je ne sçai s'il ne la desiroit point pour être affranchi des chaînes, & du poids de l'humanité, & pour aller jouïr d'une autre vie qu'il envisageoit avec

tant de lumiere & de confiance. Car enfin, il le faut dire, à la honte de cette Philosophie même, dont nous venons de parler si avantageusement; Elle peut rendre les hommes plus heureux en ce monde, mais après tout ce n'est qu'une lueur incertaine qui s'évanoïit, & qui nous laisse en chemin. Il faut une lumiere plus assurée pour arriver à la souveraine félicité.

Le fruit de la bonne morale & de la véritable science, c'est qu'elles conduisent à Dieu. Comme les mauvaises passions combattent la vérité de la Religion, aussi la raison, qui nous dégage de leur trouble & de leurs erreurs, nous soumet plus aisément à cette vérité sainte. M. de C.... s'étoit attaché avec une ardeur particulière à lire les écrits de Platon, moins touché de ses riches & sublimes expressions, que du fonds de sa doctrine autrefois si reverée, & qui étoit la Philosophie des premiers Pères de l'Eglise. Personne peut être jusqu'ici n'a sçu mieux démêler & approfondir toutes les vérités semées dans ces excellens dialogues, il avoit été ravi d'y voir l'existence de Dieu,
&

& de ses attributs immortels, établis par les lumieres de la nature. Ce soleil intelligible qui forme & qui éclaire nos esprits, qui par les pures voluptés des vertus morales & intellectuelles nous conduit au souverain bonheur, & qui est lui-même cette fin bienheureuse de notre ame incorruptible & immortelle.

S'étant élevé avec la raison jusqu'où elle pouvoit aller, il avoit pris un autre guide & un autre flambeau. Il avoit encore plus médité avec saint Paul qu'avec Platon. L'Apôtre lui apprenoit que par les œuvres visibles, Dieu nous manifeste les invisibles, mais il lui apprenoit aussi que nos imaginations & nos raisonnemens ne sont qu'obscurité & qu'imperfection, si la foi & la grace ne les purifie & ne les anime. Il avoit rapporté toutes ses vûes & toutes ses réflexions à cette premiere science qui est la seule necessaire. Sa principale application dans la Bibliotheque Vaticane avoit été d'examiner les Livres sacrés, sur-tout du nouveau Testament, & d'en concilier les differens passages dans les traductions diverses. Ne se bornant pas à une infructueuse in-

telligence de la lettre, il en avoit pris cet esprit qui vivifie; il ne passoit point de jours sans nourrir son ame de cette parole divine. On ne peut être plus touché de ces veritez salutaires qu'il l'étoit. On ne peut réverer ces saints Mysteres avec plus de soumission, ni avoir un attachement plus solide & plus sincere à la Religion. Il observoit les loix de l'Eglise avec une exactitude si rigoureuse, qu'il consentoit à détruire sa santé, plutôt qu'à ne pas faire le Carême. Les viandes ordinaires de ce tems-là lui faisant un mal sensible, il vivoit d'un peu de ris cuit avec de l'eau. Il se contentoit souvent de pain seul. Il passoit quelquefois vingt-quatre heures sans manger, disant que c'étoit une sobriété qui lui étoit utile, & un régime nécessaire pour sa santé; de sorte que sans laisser voir de dévotion extraordinaire, il se servoit pour jeûner avec la dernière rigueur, des mêmes prétextes que tant de gens prennent pour ne jeûner pas; & nous l'avons vû trois fois attaqué de violentes maladies à la fin de ces austeritez, que son experience ni les plaintes de ses amis ne pouvoient empêcher.

On l'a vû même pendant qu'il étoit à la Cour , envisager les maladies comme un objet de délassement pour lui ; quand le Roi lui permettoit d'aller se rétablir à Paris , il y alloit plutôt pour converser avec ses amis , que pour y faire quelques remedes. On l'a vu au fort de sa maladie travailler aussi opiniâtrément , que s'il avoit jouï d'une santé parfaite ; & si-tôt qu'on le sçavoit arrivé à Paris , les Boileaus , les Racines , les Daciers , les Ducanges , s'empressoient à l'envi , de venir goûter les douceurs & les charmes de ses sçavans entretiens ; ce fut dans ce même tems qu'il fit l'Epître Grecque adressée à M. Dacier , & plusieurs autres pieces curieuses , que sa mort trop précipitée a dérobé à la connoissance de ses amis.

Il avoit une tendresse pour les malheureux , & une attention à les soulager , au-delà de ce qu'on en peut dire.

Il traittoit ses domestiques avec la même douceur & la même condescendance qu'il auroit eu pour un ami. Il n'avoit pas oublié ce precepte admirable du Sage , qui nous ordonne d'aimer comme notre frere , & même

autant que notre ame . un domestique fidel & affectionné. Traitez-le , dit-il , comme votre ami , & gardés-vous bien de l'affliger par des injures , par des soupçons ou par d'autres injustices , lorsqu'il s'acquitte de son devoir qu'il vous aime respectueusement , & qu'il vous donne son ame ; c'est-à-dire les plus belles années de sa vie , le travail de ses mains & de son esprit.

Quelle leçon ! pour ces personnes qui croient que ceux qui les servent ; sont trop heureux de trouver dans leur maison un emploi qui les mette pour quelque tems à l'abri des rigueurs de leur fortune ; notre orgueil compte jusqu'aux graces que nous leur faisons , & notre ingratitude oublie toutes leurs peines ; nous voulons qu'ils soient uniquement attachés à notre personne , pendant que nous n'avons aucun attachement pour eux , & que nous sommes toujours prêts à effacer le premier trait de cœ-
ere , le souvenir de tous les services qu'ils nous ont rendus.

Il y a eu mille occasions où l'on auroit pu nommer le motif qui le faisoit agir, liberalité, magnanimité, mais

cependant à examiner les circonstances qui s'y rencontroient, on voit que que c'étoit une parfaite charité. Il sembloit que tous les misérables devenoient ses amis particuliers. S'il en connoissoit quelqu'un, il le prévenoit avec empressement, il cherchoit des détours pour épargner la pudeur de ceux qui avoient besoin d'être secourus. Il employoit les mêmes insinuations, les mêmes artifices, le même soin pour faire du bien, que les avarés & les plus intéressés employent pour arracher des grâces, & pour cacher leur avidité. Toutes ses manières tendoient à persuader qu'il étoit obligé à ceux qu'il secouroit.

On sçait que l'interêt est ordinairement la pierre de touche de l'amitié, que de divisions n'a-t'il pas semé dans les familles qui paroissent les plus unies ! Que de précautions ne prend-on pas dans le commerce de la vie dès qu'il s'agit de placer ou de prêter son argent ? mais M. de C... étoit bien éloigné de ces sentimens de défiance, puisque l'un de ses frères qui fut choisi pour recueillir sa succession, fut extrêmement surpris en arrivant à Paris, que plusieurs per-

sonnes le prévinrent, pour lui remettre des sommes d'argent que cet illustre defunt leur avoit prêté, sans avoir voulu prendre d'eux aucun billet de reconnoissance, persuadé qu'il étoit, que quand il s'agissoit de faire plaisir à ses amis, c'en étoit un assez grand pour lui qu'il fut assez heureux de les obliger, & son grand cœur l'eût porté volontiers à imiter ce Sçavant généreux, qui outre la somme qui lui fut demandée par son ami, lui envoya encore une obligation de pareille somme dont il reconnoissoit lui être redevable, pour le remercier du plaisir sensible qu'il lui avoit fait. Ainsi toujours bienfaisant, sans qu'il eut jamais songé à devenir riche, il avoit trouvé dans sa sagesse & dans sa modération, de quoi donner libéralement, & il réservoir à la charité, ce qu'il ôtoit à la dissipation du luxe & des plaisirs.

Cette vertu se fortifioit de plus en plus en lui par la méditation . . . de tous les attributs de Dieu, le seul, disoit-il, que nous puissions & devons imiter, c'est sa bonté, sa puissance ne pouvant jamais convenir à aucune créature, ni son intelligence

à des esprits bornés & ensevelis dans la matiere ; c'est donc par la bonté seule , que nous pouvons acquérir quelque forte de ressemblance avec l'Autheur de notre être. Quel bonheur ? Si nous pouvions parvenir à cette perfection ! de quel plaisir & de quelle joye ne seroit pas accompagnée la possession d'un tel bien !

C'est ainsi que Dieu étoit l'objet perpetuel de ses actions & de ses pensées. Il le cherchoit sans cesse , il le prioit , il demandoit sa grace , il *esperoit* en ses promesses , il attendoit le jour où ses splendeurs serent dévoilées. Il se representoit que la nature de Dieu , renfermant une infinité de perfections , & que la notre étant capable de recevoir successivement des connoissances à l'infini , la contemplation des attributs infinis de Dieu qui est si confuse & si limitée ici bas , donneroit après la mort une joye infinie à notre esprit , par des découvertes inépuisables , par des connoissances toujours nouvelles , qui nous occupant dans toute l'éternité , seroient le ravissement éternel des Bien-heureux. Ne connoissant que cet Etre parfait & immuable digne

de notre amour , il l'aimoit parfaitement , il desiroit avec ardeur de se réunir à ce souverain Auteur de notre ame , & à ce principe Eternel de vie & de verité.

Difons que cet assemblage de vertus formé par l'étude & par la raison , fut comme un sacrifice offert à Dieu , & qui n'attendoit plus que le feu celeste fut descendu , pour consumer cette précieuse victime. Dieu accepta ce sacrifice, & l'acheva par l'effusion des plus pures lumieres. M. de C. en avoit toujours paru vivement penetré , & elles redoublerent dans les approches de sa mort. Il fut attaqué d'une fièvre violente. Il crut d'abord surmonter son mal par une patience qui lui étoit ordinaire en ces occasions , mais le mal devint le plus fort , & il sentit qu'une ardeur maligne alloit lui ôter la vie. Il mourut dans une résignation parfaite , après les préparations les plus chrétiennes , en faisant des actes d'amour de Dieu. Dans ces momens où tout le cœur se découvre , il ne cacha point la tendresse qu'il avoit pour ses amis. Il avoüa qu'il avoit regret de les quitter : Oüï , disoit-il , j'aime bien mes amis,

amis, mais mon Dieu me vaut mieux que toutes choses, & je l'aime souverainement.

Au milieu des plus violens accez de sa fièvre, où sa religion sembloit quelque-fois succomber, jusques dans ses rêveries même, il continuoit à marquer son zele & sa religion. Après quelques paroles peu suivies & peu intelligibles, on l'entendit qui s'écrioit : Il n'y a qu'un bien véritable. Tout le reste est inutile. Il faut aimer Dieu. Il expira avec ces sentimens le dixième jour de sa maladie. Ainsi jusqu'au dernier soupir, il n'a dementi en rien cette égalité, cette uniformité qu'il a euës en toute sa vie. Vrai & solide en toutes choses, en ses sentimens, en ses paroles, en ses actions; pour lui & pour les autres; pour le monde, & pour Dieu; digne d'être proposé pour l'exemple de tous les siècles. Cependant nous ne pouvons nous accoutumer à ne le voir plus, nous avons lieu d'être persuadez qu'il jouït d'une gloire & d'une felicité éternelle, & nous nous plaignons de ce qu'elles le séparent de nous. Vous, ses illustres amis, qui pouvés avec plus

30 V A R I E T E Z
de force & plus d'autorité que moi ;
honorer & consacrer sa memoire ;
c'est à vous d'instruire & de persua-
der le public de tout ce que vous
avez vû en Monsieur de C... Son-
geons qu'il est plus digne en effet
de nos éloges que de nos larmes.
Que le bonheur d'avoir connu un
homme si rare , nous soit un sujet
de consolation ! Rapellons-le sans
cesse dans notre esprit, cherchons,
en parlant incessamment de lui, à ren-
dre témoignage à la verité, aussi-bien
qu'à soulager notre douleur. Cet
incomparable ami ne sera pas tout-
à-fait perdu pour nous , si nous nous
le representons sans cesse dans nos
entretiens, & si nous nous conservons
fidèlement une image si chere & si
precieuse.





EPI T R E G R E C Q U E

De cet illustre Défunt à M. Dacier
de l'Academie Françoisé, à laquelle
on a joint une double traduction
très-fidelle.

ΚΑΡΟΛΟΣ ΚΑΤΩΝ Ο' ΚΟΥΤΙΟΣ

Ανδρέα τῷ Δακέρειω χαίρειν.

Π Οῦ εἰς ἀγαθαῖς, μελεδίματα σοῖα σ' ἐρύκῃ
 Τίπῃ ἄρα δηθῶις φίλτατε Δακέρει.
 Οὐκ ἔμαθες, σύ γε πωλῆα μαθῶν λυγρὸν οἴλοῖ ἐπαίρει
 Ἄσπε μίν, ἐκ οἴδους Δαίμονος αἴσαι κακῆ.
 Οὐδὲς ὁ σὲ φιλεῖ, καὶ ἀγνόησθε ἔξοχα πλέτον
 Ἄρχῃς τ' εὐμαγεθῆς σὺν φιλολήπῃ λέγα.
 Οὐδὲς ἀδημονίων πλέσσον χροῖνον αἰλίνα κείταμ.
 Κέρλιος εἰ λέκλιρῆις ἄλγεα πολλὰ παθῶν.
 Φῖν μὲν λὰ δύσιατες ἤπερ μοὶ νέσος ἐπιήλιε
 Νῦν ἔπῃ μὲν ἔχομαι πᾶν κακὸν ἡπὶ δέμας
 Ὡσὸν κὶ ὡς εἰλάκλω, ὡς μοὶ φίλα γυνῶια λέλιω.)
 Οὐδὲν ὀνησαιμῶν τῷ ποδὲ χεῖρὲ τ' ἔχων.
 Ὡς μοὶ ἐγὼ μόνον ἐκ ὀλόμῃ καὶ πόμῃ ἐπέσσοι
 Νεὴ φίλε, καὶ στυγερῶς μοῖρα σὸν ἄσεφίλο.
 Εἰσὲ μὲν οἰκίρως ἔλοι μὴ ὑπ' ὄφρυσι δάκρυα λείβε
 Ἡ ληρὴ χροκύνσας πόντ' ἐλεφεῖ λείρα.

E ij

Αἶψα δ' ὄφρα μεθέων ἴκεο θήσκοντα σταῶσσε
 Ἡ' δ' ὅφρα φιλεῶντα φίλῃς ὅτι πᾶχιστα θεοῖς.
 Ἐλθέδ' ἔκ οἶος, ἅμα σοίγ' ἔχ' αἶν' ἔποιται
 Ἐννεα μυχθεῖσαι ταῖς χεῖτεσι θεαί.
 Ἀλλὰ τίη μέλλεις ἵνα π' φίλε δηθὰ βραδυῶσῃ
 Οὐχὶ παρέστῃσσι; πῆπ' ἄρα τίπιε μέγας.
 Οὐκ ἀγαπᾷς ὅτ' ἀμαβοιοῖσι πολυιδρεσι μύθοις
 Ἡ' μέθ' ἀναγίντες δ' ἔγματα πάντα σοφῶν.
 Οὐκ ἀγαπᾷς ὅτι θεασισέωι μελέεσσι ποιήτων
 θίλγομεθ' ὅτι πάντοι ἔχ' γλυκὺ μείαν ἔχει.
 Ἐλθ' ἄρα σοὶ φράσω δῖω πεποιήμεν Ὀμήρω
 Χύσαπερ ἰσοθέος Ἰῶα πάισσε πλάττω.
 Ἐλθε ἔχ' ἀναρρώσω ἔπι πευξόμεθ' ἀσσοῖ ἐκόντες
 πᾶσι ἐπισημη ἀνδραῖαν εὐδοκίμοις.
 Νῶϊν ὁ πᾶν' εἰδὼς κεχαισμένω πομα δὶδύξει
 Λαμπεῖς ἐπ' κόσμος πατρίδι Μενάγιοι.
 Γεσμωτῆς φάος ὁ ψόμεθα Σπανήμοι Ἀἴτιες
 Τῷ δ' ἔχ' κλύων λαξας, ἠὲ Δία Κελτὸς ἔφυ.
 Πάισσι δ' ἀνθράσσοι ὁ ἔχ' ἄστα ἔχ' ἰόν ἔγω
 Ὡς τέρεψαι μύθοις ὁ θεβενῶτες εἰς.
 Τίπιε πολλῶα φυγῶν μανρῶν Φεῦ μακρῶ
 ἐπιῖλθε
 Μυσῶι χ' ἡμέτερον κῆδος Ἰεπλιάδης.

Ἄλλα μοι δώσεις ἰδέειν τόδε θαῦμα μέγιστον.

Τὴν Φαβερῶν πάσης κοιτῶν ὄρα μ' ἀρητῆς

Ἡ δ' αἰεὶ πολὺ μαθητῶν πείεσι γυμναστῶν

Μιμῶτον ἀλλ' ἀνδρῶν ἔχει περισσοφῶν.

Πρὸς πῆς δ' αἰδοῖς τάχως ἔλθε ἕλω' ἐπιμέλειαι

Ἄφιλε δὴ σκέψαι τῶντ' ἀσεβήματα σοῖσι.



Αἶψα δ' ὄψε' μεθέων ἴκεο θήσκοντα σταῶσσι·

Ἡ' ἵφιλεῶντα φίλῃς ὅτι πύχιστα θεῶις,
 Ἐλθε δὴ ἔκ οἶος, ἅμα σοίγ' ἔχ' αἶν' ἐποιταί·

Ἐννεα μυχθεῖσαι ταῖς χεῖτεσι θεαί·

Ἀλλὰ τίη μέλαις ἵνα πφίλε δηθά βραδυῶνῃ

Οὐχὶ παρέστους ἰππί' ἄρα τίπιε μέλαις.

Οὐκ ἀγαπᾶς ὅτ' ἀμαβολοὶ πολυιδρεσι μύθοις

Ἡ' μὲθ' ἀναγνόντες δόγματα πάντα σοφῶν.

Οὐκ ἀγαπᾶς ὅπ' θεωσιπῶι μελέεσι ποιήτων

θίλγομεθ' ὦι πάντοι ἔχ' γλυκὺ μείαν ἔχειν.

Ἐλθ' ἄρα σοὶ φερέσσω δίω πεποιήμεθ' Ομήρω

Χύσασπερ ἰσοθέος Ἰῶα παίησε πλάπῃ.

Ἐλθε ἔχ' ἀναρρώσσω ἔπιτευξόμεθ' ἀσσοί ἐκοντες

πᾶσι ἐπισημη ἀνδρασίαν εὐδοκίμοις.

Νῶν ὁ πᾶν ἴ' εἰδῶς κεχαισμένω πολλὰ διδύξει

λαμπρῶς ἐπὶ κόσμος πατρίδι Μεγάλοισ.

Γερμανίης φάος ὀφόμεθα Σπανήμοι Ἀἰτίω

Τῶ δ' ἵκλύων λεξῆς, ἠὲ Δία Κελτὸς ἔφυ.

Πᾶσι δ' ἀνθρώποι δ' ἔχ' ἄρα ἔχ' ἴσον ἔγω

ὡς τέρεφει μύθοις ὁ θεβενῶτος ἑοῖς.

Τίπιε πολλῆα φυγῶν μαγιστὴν φεῦ μακροί

ἐπὶ λθε

Μυσσοί χ' ἡμέτεροι

ΙΝΓΕΝΙΕΥΣΕΣ. 53

Ἄλλα μοι δώσεις ἰδέειν τόδε θαῦμα μάλιστα.

Τὴν Φαβερῶν πάσης κοιτὸν ὄρα μ' ἀρητῆς

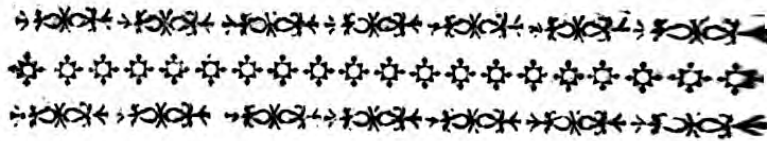
Ἡ δεινὸν πολὺ μαληχίων πείεσι γυμνασῶν

Μὴ μύισι ἀλλ' ἀνδρῶν ἔχει πείεσι σοφῶν.

Πρὸς τῆς δ' αἰδοῖς τάχως ἔλθε ἔκ' ἐπιμέλειας

Ἄφιλε δὴ σκέψαι τῶντ' ἀσέβημα σίσει.





CAROLUS CATO CURTIUS
 Andreae Dacerio salutem.

QUAE loca te, Daceri, retinent, quae
 dulcis Amice,

Cura facit tristes invidiosa moras ?
 Curtius ille tuus qui te magis omnibus
 unum

Diligit, imperiis, divitiisque colit.
 Curtius, ah nescis ! tu qui scis omnia,
 duri

Languescens patitur tedia longa mali.
 Protinus obrigit motus manuumque
 pedumque,

Invisoque jacent membra caduca toro.
 Heu ! quantus misero bacchatur corpore
 morbus.

Heu ! quam difficili viscera febre
 calent.

Adstirit, horresco referens mihi mortis
 imago,

Intenditque truces lurida Parca mi-
 nas.

Non sterillis oculis fletus, non ore
 querelas,

Non gemitus imò fundera corde para !



TRADUCTION EN VERS
François de l'Épître en vers Grecs
à Monsieur Dacier.

Quels lieux habitez-vous, cher
Dacier ; quelle absence ?
Quel long délai dérobe ici votre
présence ?

Quoi ! vous ne sçavez pas, élève d'A-
pollon ;

A qui rien n'est caché sur le sacré
Vallon.

Quoi ! vous ne sçavez pas que vo-
tre Ami fidelle ,

Languit par les accez d'une fièvre
rebelle ?

Une vive douleur occupe tous mes
sens ,

Mes mains ; mes piés n'ont plus
leurs libres mouvemens ;

Abbattu dans un lit , quel état dé-
plorable !

Je succombe déjà sous le mal qui
m'accable ,

Tout semble me tracer l'image de la
mort.

La Parque va bien-tôt décider de
mon sort ;

Amon aspect , sur tout , ne versez
point de larmes ; E iiii

*Si mea te tangant, redamas si fidus
amentem,*

*Ad me verte tuos, sit mora nulla,
gradus.*

*Non solus venies, aderit quoque doctus
Apollo,*

*Mixtaque cum Musis, gratia trina,
novem.*

*Quid cessas! crudelis, iter; quæ causa
moratur?*

O votis propera sæpè petite meis!

*Continuo priscum revirescet pectore
robur.*

*Proxima certa mihi est, te veniente
salus.*

*Scilicet alterno veterum documenta
Sophorum,*

*Colloquio minimum commemorare
juvat.*

*Non juvat antiquos animo revocare
Poëtas,*

*In quibus eximia mentis & artis
apex.*

*Ergo veni Aonium Carem relegemus Ho-
meri;*

Divinique simul grande Platonis opus.

*Suavia mellifluâ diffundet flumina
linguâ,*

Menagius, patriæ gloria prima suæ.

Mais que vos seuls soupirs expriment
vos allarmes ;

Et si l'on voit vos yeux mouillez de
quelques pleurs ,

Que ce soit en disant, qu'il souffre de
douleurs !

Vous ne viendrez pas seul , les neuf
Sœurs & les graces ,

Avec leur appareil , marcheront sur
vos traces.

Pourquoi tant differer votre retour
heureux ?

Hatez-vous ; il est tems de vous ren-
dre à mes vœux.

Paroissez , & d'abord je reprendrai
courage ,

Vous me verrez revivre & braver
le naufrage.

Alors en parcourant Poëtes, Orateurs
Nous serons leurs censeurs ou leurs
admirateurs ;

Tantôt nous relirons les ouvrages
d'Homere ,

Ceux du divin Platon sçauront nous
fatisfaire ,

Là , Ménagé , la gloire & l'honneur
du pais ,

Par ses doux entretiens, charmera nos
ennuis.

Spanheim , l'ornement du peuple
Teutonique ,

Teutonicique aderit lumen Spanhemitis
orbis,

Audieris, dices gallica terra tulit
Quique hominum mores novit Tevenotus
& urbes,

Gaudebit cupidos mille docere modis.
Doctorum Antistes, cur cessit Huetius
urbé?

Longinqua hoc nobis invidet ora
decus;

At dabitur certé sæcli miracula Fabram
Cernere, qua cunctis dotibus una
micat.

Doctrinâ, ingenio, calamo, virtutibus
ingens,

Fœmineique sexus fama, pudorque
virûm.

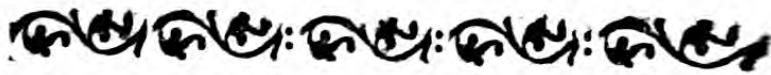
Te per amicitias qui jungunt pectora,
nexus

Oro, veni! scelus est non pepulisse
moras.



Qui sur les doctes faits , mieux qu'un
 François s'explique ,
 Par ses talens divers viendra nous
 enchanter ,
 Ainsi que Thevenot , qu'on ne peut
 trop vanter :
 Ce sçavant qui connoit les peuples ,
 & les villes ,
 Nous apprendra leurs mœurs , leurs
 commerces utiles.
 Huët , le cher Huët ... mais quel
 climat jaloux
 Vient de nous le ravir , quelle perte
 pour nous !
 Ce Prélat des Docteurs , est le plus
 digne oracle ;
 Mais quels plaisirs de voir du siècle
 le miracle , *
 La fameuse le Febvre , en qui mille
 talens
 Paroissent à son sexe aussi beaux qu'é-
 tonnans ,
 Sa vertu , sa pudeur font sa plus
 grande gloire ,
 Et ses doctes écrits brilleront dans
 l'Histoire.
 Venez vite , & sçachez que la moin-
 dre lenteur ,
 Dont se plaint un ami , deshonore
 un bon cœur.

o Madame Dacier,



LETTRE

A un Ami , en lui envoyant quelques réflexions sur l'Epître de la misere de l'Homme.

IL y a long-tems, Monsieur, qu'on écrit sur la misere de l'homme, sans être encore parvenu à la représenter telle qu'elle est. Ne peut-on pas dire que dans la région des morts où nous vivons, il n'y a que travail, douleur, crainte, affliction, & tentation. Les personnes qui sont malheureuses dans le monde, y sont véritablement malheureuses; mais celles qui croient y être heureuses, n'y jouissent que d'un faux bonheur, & un faux bonheur est un malheur véritable.

L'Écriture sainte, dans Isaïe, compare ces agitations aux tempêtes effroyables qui s'élevent sur les eaux, & à ces vents furieux qui disputent entr'eux l'empire de la mer. Quel mugissement épouvantable de vagues, qui s'entre-choquent, & qui

se pouffent avec tant d'impetuofité contre les rochers ? Quelle montagne d'eau & d'écumes qui monte jufqu'au Ciel , & qui s'élevé jufqu'aux abîmes ? Qui pourroit alors , dit le Prophete , nombrez toutes les vagues de la mer ? néanmoins , il eft encore plus difficile, dit St. Jacques , de compter les defirs de l'homme , qui va errant dans la voye de fon cœur. La joye , l'affliction , la haine , l'amitié , les querelles , les reconciliations , la fortune & l'infortune des hommes , ce flux & réffus de leurs interêts , & de leurs projets ; comme ils font & défont , comme ils recherchent & fuyent les mêmes chofes ; ne font-ce pas là autant de combats qui troublent & qui renverfent notre raifon fur la mer orageufe du monde ?

Vous verrés dans la description que je fais des miferes de l'homme , combien il fouffre de maux par tous les élemens , qui semblent fe déchaîner contre lui pour lui faire la guerre.

La chaleur naturelle qui fôûtient fa vie , dévore fa propre fubftance auffi-tôt qu'il manque d'alimens, S'il

se repose , la paresse l'appesantit ; s'il s'occupe le travail l'épuise ; s'il jeûne , la faim le consume ; s'il mange , la nourriture le charge , la soif le dessèche , l'excez du boire l'abrutit , le sommeil l'accable , les veilles le fatiguent , le froid le transfit , la chaleur l'étouffe , & ce qui le soulage d'une incommodité , le jette aussi-tôt dans une autre.

Vous y lirez que l'ame n'a pas moins de foiblesse & de miseres que le corps ; on la voit un jour abusée par l'esperance , & le lendemain troublée par la crainte , la colere la transporte , la tristesse l'abbat , la joye la dissipe , l'envie la ronge , & rien ne la satisfait.

L'homme veut & ne veut pas en même-tems les mêmes choses ; il recherche avec impatience ce qu'il n'a pas , & il s'en dégoute aussi-tôt qu'il le possède. Le vice est suivi de remors ; la vertu est environnée de peines , il ne sçait auquel des deux s'attacher. Son premier mouvement le porte au bien , & il fait le mal par réflexion , en même-tems qu'il le condamne. L'Apotre S. Paul le dit lui-même en écrivant aux Romains : Je

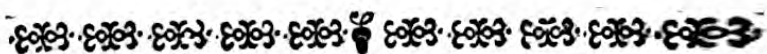
trouve en moi la volonté de faire le bien, mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir, car je ne fais pas le bien que je veux, & je fais le mal que je ne veux pas. Enfin on arrêteroit plutôt la course des vents, & la rapidité d'un torrent, que de fixer son inconstance par le seul effort de la raison. Ainsi plus nôtre ame s'examine elle-même, moins elle se connoit. Qui suis-je, par exemple, moi, dit S. Gregoire, Pape, qui fait tant de réflexions sur les autres? Quel est le principe qui remuë toutes les parties de mon corps? Par quel moyen entendent-elles les ordres de ma volonté? Comment les peuvent-elles executer avec tant de promptitude? Mais, cette volonté, qui l'a fait naître en moi? D'où vient cette intelligence qui la conduit? Ces lumieres qui l'éclairent; ces tenebres, dont elle est quelque-fois enveloppée; elle se promene sur les aîles des vents, sur la pointe des ondes; elle pénètre jusques dans les Cieux, elle descend jusqu'au centre de la terre, elle porte sa curiosité par tout, & cependant les objets les plus communs & les plus sensibles se déroben à sa connoissance;

en un mot, elle ignore ce qu'elle est. L'homme pense, & il ne sçait pas ce que c'est que penser. Il raisonne & il ne peut pas dire ce que c'est que la raison. L'ame est unie au corps, & elle ne conçoit pas comme elle y est unie, elle n'y entre point & n'en sort point quand elle veut. La matiere qui l'anime lui sert de prison, & par une inclination opposée à sa nature, elle aime cette prison qui la tient captive. Les sens qui lui devoient être soumis en toutes choses se revoltent sans cesse contre elle. C'est un assemblage de qualitez mortelles & immortelles, corruptibles & incorruptibles. L'eau n'est point si contraire au feu que ces qualitez sont contraires entr'elles; & cependant toutes s'accordent dans un même sujet, sans qu'il soit possible de dire ni ce qui fait leur intelligence, ni ce qui la rompt. On ne sçauroit compter toutes les especes de maladies qui peuvent séparer l'ame d'avec le corps. Elle agit pourtant comme si rien ne l'en pouvoit séparer; elle entasse desseins sur desseins, esperances sur esperances, & il ne faut qu'un souffle pour tout renverser. O hom-

O homme ! amas confus d'incertitudes & de miseres , dit le sage , apprens à ne vouloir pas penetrer dans ce qui est au-dessus de toi , puisque tu ne te connois pas toi-même , puisque tu ignores ce qui t'est propre dans la vie & dans ce petit nombre de jours destinez pour ton pelerinage sur la terre , qui passent comme l'ombre d'une fumée.

Nous nous plaignons M. de la dureté de nôtre condition , nous murmurons de ce qu'il faut toujours combattre ; nous gemissons d'être sans cesse environnez d'ennemis , nous les portons , nous les nourrissons au-dedans de nous-mêmes , & nous sommes le théâtre de cette guerre intestine où la chair est continuellement aux prises avec l'esprit. Au milieu de tant de combats , soupirons après cette agréable demeure où les saints jouissent d'une victoire parfaite , & d'une paix sans trouble. Si nous nous plaignons , que cette plainte serve au moins à nous faire marcher à grands pas vers ce lieu de paix où nous serons d'accord avec nous-mêmes , & dans un repos éternel. J'attens M. votre réponse sur ce

petit ouvrage, dans l'esperance de profiter à mon tour de vos réflexions. Je suis, &c.



SUR LA MISERE DE L'HOMME

E P I T R E.

C Her Damon, que le sort de
l'homme est miserable !
En est-il sous les cieus qui soit plus
déplorable ?
Son berceau n'est-il pas assiegé de
douleurs ?
Vient-il à croître, il sent, il pleure
ses malheurs ;
A son fragile corps l'eau, le feu,
l'air, la terre,
Font sentir leur triomphe en lui por-
tant la guerre ;
La chaleur qui l'anime, & qui sou-
tient ses jours,
En prolonge, en détruit le trop ra-
pide cours.
Veut-il se reposer ? aussi-tôt la pa-
resse
L'appesantit, le livre à sa propre mo-
lesse ;
Peines, soins, embarras, veilles,
soucis & travaux,

Tous sont ses ennemis , son tiran,
ses fleaux.

La faim le fait souffrir , & la soif le
désèche ,

Tout besoin à son corps semble faire
une brèche ,

Tout l'afflige , lui nuit , l'attaque
fierement ,

Et même le plaisir lui devient un
tourment.

L'infortuné qu'il est , dans le mal
qui l'obsède ,

Il s'use en guérissant même par le
remède ,

Et souvent l'art douteux du tendre
medecin

Porte sans le vouloir le trépas dans
son sein ;

L'ame liée au corps sent aussi ses
atteintes ,

Le corps à ses douleurs , comme
l'ame à ses craintes ;

L'un souffre dans les sens , & l'autre
dans l'esprit ,

L'ame paroît s'user quand le corps
dépérit ;

Tous deux, s'ils ont senti le feu de la
jeunesse ,

Ils sentent tour à tour le froid de la
vieillesse ,

Et l'ame sur le corps n'a que des
droits cruels.

S'il est vray que ses maux doivent
être éternels.

Qui pourroit peindre l'ame injuste
par caprice ,

Méprisant la vertu , faisant gloire du
vice ?

Contre les passions combattre sans
sucez ,

En sentir tout le trouble , en aimer
les excez ,

Les ris font son depit , & les pleurs sa
joye ,

Se rongeat elle-même elle devient
sa proye ;

Ses doutes font ses maux , ses desirs
ses erreurs ;

Son choix , sa liberté font ses plus
grands malheurs :

Pleine d'une chimere & tristement
fertile ,

D'une qui se détruit , il s'en enfante
mille :

L'homme , enfin , de qui l'ame exci-
te , & meut les pas ,

Tantôt le fait vouloir ce qu'il ne
vouloit pas ;

Dans le vray , dans le faux , il la suit
il s'égare.

INGENIEUSES. 69

Elle le rend devot, impie, injuste,
avare.

Tout mortel, en un mot, par son
fort entraîné,

Prepare son supplice à l'instant qu'il
est né;

Ingrat, voluptueux, inconstant, in-
fidele,

Il aime la vertu plus pour lui que
pour elle :

Il se pare avec art de ses dehors mas-
quez,

Et défend mal ses droits dès qu'ils
sont atraquez :

A't'il tout ce qu'il veut ? d'abord il
s'en dégoûte,

Ses desirs inconstans toujours chan-
gent de route,

Et moins rempli qu'avide, actif &
negligent.

Au milieu des trésors, il se croit
indigent.

La satiété même est un poids qui
l'accable,

Et plus il est heureux, plus il est mi-
serable ;

La disette, la soif, & l'agitent tour à
tour,

L'une excite ses soins & l'autre son
amour ;

Que ne souffre-t'il point de cette inquietude,

Où le plonge en mourant l'obscur incertitude ?

Un avenir douteux redouble sa terreur ;

Tout disparoit , tout fuit ... que reste-t'il ? .. l'erreur.

Que lui sert sa raison dans ce subit orage ?

C'est une foible planche en ce dernier naufrage ,

C'est un roseau sterile & dont le triste apuy

Ne sert qu'à ses malheurs, & ne fait rien pour lui.

Cette fiere raison, qu'ici-bas l'homme vante

Est toujours orgueilleuse , & souvent impuissante ,

Elle prévient les maux, ne les détourne pas,

Elle est moins un secours, qu'un brillant embarras :

Son pouvoir nous séduit, elle fait nôtre gloire.

L'homme s'en aplaudit, mais qui le pourroit croire ?

Il aperçoit le vrai d'un œil bien moins distinct,

INGENIEUSES. 71

Que les fiers animaux livrés au seul
instinct,

Voyons-nous les-oiseaux, inconstans,
& volages,

Oublier leurs petits, ou farder leurs
langages ?

Ils suivent la nature, & jamais au
hazard.

Ne font rien, & font tout par instinct,
& sans art.

Ont-ils besoin de loix ? l'équité na-
turelle

Contre l'altier vautour défend la
tourterelle.

Jamais vit-on le loup, amateur du
barreau,

Pour défendre un passage, assigner un
agneau ?

Ont-ils jamais connu le code, le
digeste,

Et du fourbe renard la chicane fu-
neste ?

Contre un droit convenu firent-ils
des procez ?

Jamais ont-ils poussé leur haine à cet
excez ?

Cependant entre nous nous sommes
moins traitables,

L'inutile raison nous rend moins rai-
sonnables,

71 V A R I E T E Z
L'homme nourit, hélas ! des mon-
stres dans son cœur,
Et n'a pour les dompter que mollesse
& langueur.
Heureux qui secouru d'une grace
divine
Travaille à dissiper l'erreur qui le
domine
Mais plus heureux encor qui prévoit
l'avenir.
Et commence ses jours comme il
veut les finir.

*** S ***

O D E.

sur la jeunesse.

O Vous dont la verte jeunesse,
Envisage encore de loin
Les misères de la vieilleffe,
Ménagez vos jours avec soin.

Autrefois mes jambes fidelles
Alloient & venoient sans broncher ;
A mon ordre aujourd'hui rebelles,
Elles refusent de marcher.

Ce que le ciel donne en partage,
De biens, de forces, de talens,
N'est pas pour nous d'un long usage ;
Tout nous échappe avec le tems.

A peine

la vertu, & à laquelle de ces deux choses elle doit son origine, j'aurai l'honneur de vous dire qu'après y avoir rêvé, je trouve que ce n'est pas une question, & que la vraie politesse tient tout de la vertu & rien du vice.

Pour connoître il faut définir,
 La politesse est sans caprices;
 Et c'est un art sans artifice,
 Comment peut-elle donc tenir
 Moins de la vertu que du vice ?

Ne croyez pas, Madame, que ce soit la toute sa définition. Il est important pour l'honneur de cette aimable vertu de lever un doute qui lui est si défavorable, en tirant le voile qui nous dérobe les attraits & les charmes qui l'accompagnent.

Pour la bien dévoiler, il nous faut convenir
 Qu'elle doit s'ajuster aux loix, aux bienséances,
 A certains agrémens joint à des prévoyances,
 Pour la société qu'on veut entretenir;
 A l'esprit attentif, à la prudence extrême
 De sçavoir l'art d'unir ce qu'on doit au prochain,
 Et ce qu'on se doit à soi-même
 Ce raisonnement est certain.

Cette définition paroît plus détaillée, & je vais la mettre dans tout son jour en démasquant l'erreur qui nous empêche de la découvrir.

Je sçais qu'on confond presque toujours la politesse avec la civilité & la flâterie, dont la première est bonne, mais moins excellente & moins rare que la politesse, & la seconde mauvaise & insupportable; lorsque cette même politesse ne lui prête pas ses agrémens. Tout le monde est capable d'apprendre la civilité qui ne consiste qu'en certains termes & certaines cérémonies arbitraires, sujette comme le langage aux païs & aux modes; mais la politesse ne s'apprend point sans une disposition naturelle, qui à la vérité a besoin d'être perfectionnée par l'instruction & par l'usage du monde, elle est de tous les tems & de tous les païs, & ce qu'elle emprunte d'eux est si peu essentiel, qu'elle se fait sentir au travers du stile le plus ancien & les coutumes les plus étrangères. La flâterie n'est pas moins naturelle ni moins indépendante des tems & des lieux, puisque les passions qui la produisent ont toujours été, & seront

toujours dans le monde. Il semble
 que les conditions élevées devroient
 garantir de cette bassesse, mais il se
 trouve des flâteurs dans tous les
 états. Quand l'esprit & l'usage du
 monde enseignent à déguiser ce dé-
 faut sous le masque de la politesse,
 en se rendant agréable, il devient
 plus pernicieux, mais toutes les fois
 qu'il se montre à découvert, il inspi-
 re le mépris & le dégoût, souvent
 même aux personnes de qui il est
 employé.

Il la faut distinguer de cette complaisance,
 Où la bouche & le cœur sont peu d'intelli-
 gence,

Pour ce qui n'est que simple accueil,
 Ces deux devoirs ont leurs limites,
 Trop poussez, il sont hypocrites,
 Affectez, ils ne sont qu'orgueil.

Ces défauts sont étrangers à la po-
 litesse qui plaît toujours & qui est
 estimée,

N'est-ce pas sous les étendards
 Que se lie un étroit commerce?
 N'est-ce pas au milieu des arts }
 Que son utilité s'exerce?

Elle apprend à former ces douces liaisons,
 Qui font les agrémens de toutes les saisons;

Et nous voyons les cours, les villes
 redevables à ses bienfaits ;
 Par elle dans nos domiciles,
 Nous goûtons une heureuse paix.

En effet si on juge de sa nature par le terme dont on se sert pour l'exprimer, on n'y découvre rien que d'innocent & de louable; polir un ouvrage dans le langage des artisans, c'est en ôter ce qu'il y a de rude & d'inégal, y mettre le lustre & la douceur, dont la matiere qui le compose se trouve susceptible, & en un mot le finir & le perfectionner. Si on donne à cette expression un sens spirituel, on trouve de même que ce qu'elle renferme est bon; un discours, un écrit poli, des manieres, des conversations polies, cela ne signifie-t'il pas que ces choses sont exemptes de l'enflure, de la rudesse & des autres défauts contraires au bon sens & à la société civile? & qu'elles sont revêtues de la douceur, de la modestie & de la justesse que l'esprit cherche, & dont la société a besoin pour être paisible & agréable. Tous ces effets renfermez dans de justes bornes, ne sont-ils pas bons,

& ne conduisent-ils pas à **conclure** que la cause qui les produit, ne **peut** être aussi que bonne?

Je ne sçais si je la connois bien, mais il me semble qu'elle est dans l'ame une inclination douce & bien-faisante, qui rend l'esprit **attentif**, & lui fait découvrir avec délicatesse tout ce qui a raport à cette inclination, tant pour le sentir dans ce qui est bon de soi, que pour le produire soi-même suivant sa portée; je dis suivant sa portée, parce qu'il me paroît que la politesse, aussi-bien que le goût, dépend du tour de l'esprit, plutôt que de son étendue, & que comme il y a des esprits médiocres, qui ont le goût très-seur dans tout ce qu'ils sont capables de connoître, & d'autres très-élevez qui l'ont mauvais ou incertain, il se trouve de même des esprits de la première classe, dépourvûs de politesse, & de communs, qui en ont beaucoup.

Je vous avouë qu'en lisant l'histoire des anciens Romains, j'ay été extrêmement surpris de n'y avoir point trouvé cette aimable politesse.

Je me suis souvent étonné,

Parcourant les faits authentiques

Des plus fameuses Républiques,

D'y voir le peuple abandonné

Aux manières les plus rustiques ;

Je lisois, chez les vieux Romains,

Mille & mille traits de justice ;

Je voyois tous leurs souverains

Régler l'ordre de leur milice,

L'adresse y faire son office ;

Mais j'étois comme au desespoir

De n'y jamais apercevoir

Que des gens fiers de leur rudesse,

Et dépourvûs de politesse.

Je m'embarque, avec Xénophon,

Pour voir les coutumes de Perse,

Et ne trouve en la nation

Qu'impolitesse en son commerce.

Je reviens aux premiers gaulois,

Et n'y découvre point les loix

De cette aimable politesse.

Je m'adresse aux Atheniens,

Et vois Phocion & Socrate,

Alcibiade & Pisistrate

La bannir de leurs entretiens,

De là je passe au tems d'Auguste,

où regna toujours l'esprit juste ;

Si l'on y vit briller les traits

D'une sçavante politesse,

Ce ne fut que par les attrait

Et du luxe & de la mollesse.

On ne finiroit point si on exami-
noit en détail, combien ce défaut
de politesse se fait sentir, & com-
bien, s'il est permis de parler ainsi,
elle embellit tout ce qu'elle touche.
Quel courage ne faut-il pas avoir
pour pénétrer les bonnes choses sous
une enveloppe grossiere & mal po-
lie ! combien d'écrits & de discours
bons & sçavans qui sont rejettez, &
dont le mérite n'est découvert qu'a-
vec travail, par un petit nombre de
personnes ; parce que cette aimable
politesse leur manque ; & au con-
traire qu'est-ce que cette politesse
ne fait point valoir ?

Dans tous les états differens
Elle égale toujourn les petits & les grands ;
Sous son empire heureux s'adoucit l'escla-
vage,
Sans orgueil, sans envie elle unit, elle en-
gage ;
Sans fiel, sans dureté, compatissante aux
maux,
Elle n'insulte point aux plus grossiers dé-
faits ;
Elle fait tout valoir, un geste, une parole,
Et le silence même y sçait joüir son rôle.

Enfin les moindres choses ; gui-
dées par elle, sont toujourn accom-

INGENIEUSES. 81

ignées de graces , & deviennent souvent considérables ; en effet , sans parler du reste , de quel usage n'est point quelquefois ce silence poli dans les conversations les plus vives ? c'est lui qui arrête les railleries , précisément au terme qu'elles ne pourroient passer sans devenir picquantes ; & qui donne aussi des bornes aux discours qui montreroient plus d'esprit que les gens avec qui on parle , n'en veulent trouver dans les autres. Ce même silence ne supprime-t-il pas aussi fort à propos plusieurs réponses spirituelles , lorsqu'elles peuvent devenir ridicules ou dangereuses , soit en prolongeant trop les complimens , soit en excitant quelques disputes ? Ce dernier usage de politesse la relève infiniment , puisqu'elle contribuë à entretenir la paix , & que par là il devient , si on l'ose dire , une espee de préparation à la charité.

Vous femmes & maris ce trait vous interesse ,

Si vous vivez ensemble & calmes , & contents ,

Vous devez rendre grace à cette politesse ,
qui tempere l'ennui de la longueur des
jours.

Il est encore bien glorieux à la politesse d'être souvent employée dans les écrits & dans les discours de Morale ; ceux même de la morale chrétienne, font comme un véhicule qui diminuë, en quelque sorte, la pesanteur & l'apreté des préceptes & des corrections les plus austères.

J'avouë que cette même politesse, étant profane & corrompuë, devient souvent un des plus dangereux instrumens de l'amour propre & déréglé ; mais en convenant qu'elle est corrompuë par quelque chose d'étranger, on prouve, ce me semble, que de sa nature elle est pure & innocente ; & c'est dans cet état simple qu'elle doit être considérée pour répondre à la question proposée.

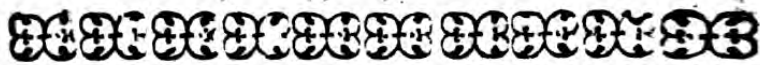
Je ne présume pas assez de moi-même, pour pouvoir décider cette question ; je ne puis seulement m'empêcher de croire que la politesse ne tire son origine de la vertu ; qu'en se renfermant dans l'usage qui lui est propre, elle demeure vertueuse, & que, lorsqu'elle sert au vice, elle éprouve le sort des meilleures choses dont les hommes vicieux corrompent l'usage.

INGENIEUSES. 83

Elle éprouve le sort de mille fleurs naissantes ,
Dont un air venimeux vient infecter les plantes ,
Elle est comme l'esprit , le sçavoir , la beauté ,
Qui conservent toujours leur lustre & leur bonté ,
Quoi qu'ils soient corrompus , par un mauvais usage
Elle est comme une épée entre les mains d'un sage ;
Et d'un homme rebelle , ardent & furieux ;
L'un s'en sert pour la paix , qu'il assure en tous lieux ,
Et l'autre , en son courroux , s'abandonnant aux crimes ,
Porte par tout la rage & s'en fait des victimes.

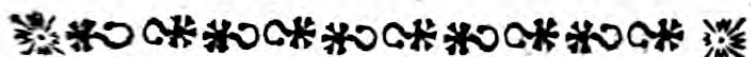
Tous les abus , en un mot , qui naissent de la politesse , n'empêchent pas qu'elle ne soit essentiellement un bien , tant dans son origine , que dans ses effets , lorsque rien de mauvais n'en altere la simplicité.

Voilà , Madame , une dissertation que vous trouverez un peu longue , & je souhaite qu'elle n'ait que ce seul défaut , j'ai l'honneur d'être , &c.



IN JUVENEM QUEMDAM
VORACISSIMUM.

Bella gula canimus, rabidos ven-
trisque furores,
Pandere fert animus sacrisque aperire
futuris;
Quis furor, ô juvenis! qua tanta li-
centia faucum?
Fejunas sociis nonnumquam linquere
mensas;
Vix rapit ille dapés, repetitas dente
fatigat,
Nec mora, ventre dapum veluti qua-
dam agmine facto
Qua data porta ruunt; atlique vor-
agine ventris;
Viscera deludunt, nec jam latrantis
hiantem
Compefcunt stomachi rabiem; sub pon-
dere pondus
Accumulat, fauces, immensaque visce-
ra tentat
Pascere, sed frustra, quantus furit ar-
dor edendi?
In carnes necdum scissas ruit impetu
magno



TRADUCTION EN VERS
*François de la description du
 famelique.*

D'Un jeune homme affamé je
 retrace l'histoire,
Et j'en veux conserver l'horreur à
 la mémoire;
Quel spectacle étonnant vient s'offrir
 à mes yeux,
Juste ciel ! quelle rage ! & quel mon-
 stre odieux !
Quoi ! je vois la fureur d'une panse
 béante,
Rapide à dévorer les mets qu'on lui
 présente ;
Ses convives toûjours sortent de ta-
 ble à jeun ;
De maints & maints morceaux le
 glouton n'en fait qu'un ;
Pour les accumuler, sa main, prompte
 & prodigue ,
Les places sous la dent qui sans-cesse
 fatigue :
Il jette sur sa proye un avide re-
 gard ,
Et craint que son voisin ne la mette
 à l'écart ;

Faucibus expectans aridis, oculisque
voraces

Huc illuc vertit; ne in pradam corruat
alter

Infremit absorbens venter; tumidusque
ciborum

Poscit, & appositis quaritur jejunia
mensis:

Inque epulis epulas quarit, quidque
urbibus esse,

Quodque satis poterat populo, nec suffi-
cit uni.

Non secus ac hidropis morbus, sitis omnis
in illo

Morbi causa, sitim nec jam potando
repellit,

Plura bibit, semperque aliquid fit inane
bibendo;

flamma gulæ pariter morbi non altera
causa est,

Arripit hic, simul inde vorat, cibus om-
nis in illo

Causa cibi est, semperque locus fit ina-
nis edendo.



De son ventre abboyant , sans assou-
vir la rage ,

Il mange , & l'appetit s'augmente
davantage ;

Cependant il soutient qu'on le fera
mourir

En retranchant les mets qui le doi-
vent nourrir ;

Ces mets qui suffiroient pour des
peuples, des villes ,

A ce vuide estomac deviendroient
inutiles :

Plus l'hydropique boit , plus il sent
qu'au dedans ,

Sa soif redouble , & croît presque à
tous les instans ,

Qu'à l'égard du gourmand le même
fort décide ,

Plus il mange , il a faim & sent un
plus grand vuide.

~

TRADUCTION

De ces deux Vers d'Ovide.

Navita de ventis, de tauris narrat ara-
tor,

Enumerat miles vulnera, pastor
oves.

Le hardi Nautonnier s'entretient de
naufrages,

Le Laboureur content parle de ses
taureaux,

Le Soldat de combats, de sièges, de
carnages,

Et le Berger se plaît à compter ses
troupeaux.

Vers Retrogrades.

Pauperibus sua dat gratis, nec munera
curat

Curia papalis, quod modò prospici-
mus;

Laus tua, non tua fors, virtus, non copia
rerum

Scandere te fecit culmen ad exi-
mium;

Conditio tua sit stabilis, nec tempore
parvo

Vivere te faciat hic Deus omnipo-
tens.

Traduction

Traduction en Vers François.

La cour de Rome assiste un pauvre
 en sa misere,
 Et n'exige de lui jamais aucun sa-
 laire.

Non, ce n'est point le sort, le bien,
 mais la vertu,
 Qui vous a fait monter au rang qui
 vous est dû;
 Puisse le Tout-puissant benir vos de-
 stinées,
 Sa bonté prolonger le cours de vos
 années.

En reprenant ces Vers par la fin
 ils ont un sens tout diffé-
 rent, & le voici.

*Omnipotens Deus hic faciat te vivere
 parvo
 Tempore, nec stabilis sit tua conditio;
 Eximium ad culmen fecit te scandere
 rerum
 Copia, non virtus, fors tua, non tua
 laus.
 Prospicimus modo quod papalis curia
 curat
 Munera, nec gratis dat sua paupe-
 ribus.*

Imitation Espagnole.

Pour faire mon salut je sçais que je suis
né,
Que je dois mourir, rien n'est plus in-
faillible.
Ne voir jamais mon Dieu, vivre à jamais
damné,
Est un sort effroyable, & cependant pos-
sible.
Possible, & je m'endors, je badine, je
chante;
J'aime un monde trompeur que l'homme
juste craint,
Que fais-je ! à quoi pense-je ! & quelle er-
reur m'enchanté :
Oùï, oùï, je suis un fol de n'être pas un
saint.

*Autre imitation Espagnole sur les repro-
ches du Sauveur aux pecheurs.*

Il n'est point de beauté que ma beauté
n'efface,
Et je suis sans adorateurs ;
Je puis tout, ma grandeur toute grandeur
surpasse,
Et je n'ai point de serviteurs.
J'offre à tous des tresors qu'on ne peut
épouiser ;
Cependant un chacun m'insulte ;
Mes conseils sont prudens, j'instruis sans
déguiser,

Et personne ne me consulte.

Mon amour est constant , ma promesse
fidele ,

Et je ne trouve point d'ami ;

Je conduis seurement à la joye éternelle ,

Et l'on me fuit comme ennemi.

En moi seul tout est vrai , la doctrine , les
faits ,

Et l'on est sourd à ma parole :

En moi seul est la vie , elle dure à jamais ,

Et personne vers moi ne vole.

C'est moi qui dois juger les peuples de la
terre ,

Et chacun méprise ma loi :

Je suis la bonté même , & ne veux point la
guerre ,

Et l'on ne revient point à moi.

Pêcheur, ne t'en prens donc qu'à ta pure
malice ,

Si ton Dieu te condamne à jamais au supliq
cc.




 SUR LA MORT DE LOUIS
 LE GRAND.

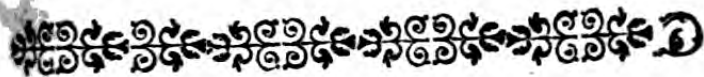
Sonnet en bouts - rimez.

Quel spectacle étonnant ! quel foudre
 & quel orage !
 Quoi Louis ce héros toujours victorieux
 De la Parque subit le coup impetueux,
 Qui consterne la France & l'expose
 au naufrage.

Quel siècle vid jamais un Roi plus grand,
 plus sage,
 L'ennemi dans ses fers s'estima glorieux,
 Cher à tous ses sujets, favorisé des cieus
 De l'Aigle & du Lion il domta le courage.

Au comble de la gloire & craint de rou-
 tes pais,
 Il fit regner la paix & fleurir les beaux arts,
 Et porta son empire au-dessus de l'envie,

Sa valeur surpassa celle des conquérans
 Quel prodige en exploits ! il a fait dans
 la vie,
 Ce que soixante Rois n'ont pas fait en
 mille ans.



BOUTS-RIMEZ

*Donnez par les auteurs du Mer-
cure, remplis à la louange d'un
Prélat.*

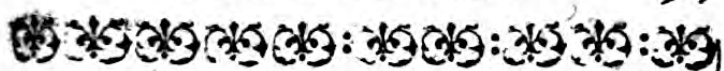
Plus grand que les Prélats du Concile
de Trente,
Plus d'esprit que n'en n'ont nos cele-
bres quarante,
Tu nous charmes toujours dans ton bel
entre rien,
Entre mille Orateurs P... seul est le mien,
Un seul de ses discours touche autant
que cinquante,
Il fait plus de maisons que n'en fe-
roient soixante.
Quel zèle de pasteur peut égaler le sien,
On le voit tout à tout, & ne man-
quer à rien.
Puisse Rome le voir au rang de ses septante
Clotho filer ses ans au-delà de norante,
Le pécheur par ses soins court au souve-
rain bien,
Fut-il à son salut moins sensible qu'un chien,



R E P O N S E.

Mêmes Bouts-rimez à l'Auteur :

QUE d'encens, juste Ciel ! tu m'en
 donnes pour trente,
 Mes ans se sont déjà doublés jus-
 qu'à quarante,
 Sans que j'aye un talent qui soit égal
 au tien ;
 Parler est ton partage, & me taire est
 le mien :
 Pour un vers que je fais, ta muse en
 fait cinquante,
 Te faut-il une rime, il s'en offre soixante.
 Apollon de ton feu n'ose aprocher
 le sien,
 Pour ta vervé un Sonnet, est un objet
 de rien.
 C'en est fait, aux neuf sœurs, en joignit-
 on se ptante,
 Dûssai - je vivre encor jusqu'à sept
 cent nonante ;
 Je rénonce au Parnasse, & je crois
 faire bien,
 Rimer avec effort est un travail
 de chien.



AUTRES BOUTS-RIMEZ,

*Donnez par les Auteurs du Mercure,
& remplis à la louange d'un Prédicateur.*

SONNET.

P... en t'écoutant, chacun dit
 en proverbe,
 Qu'un pécheur orgueilleux & plus sot
 qu'un oison,
 Devient par ses remords qu'il sent naître
 à foison,
 Plus humble que la fleur qui se cache
 sous l'herbe;
 Plus vif en tes discours, qu'en ses ri-
 mes Malherbe,
 Entre le Ciel & nous fut-il dou-
 ble cloison?
 Tu l'ouvres, & peignant le monde &
 son poison;
 Tu ne confond jamais le nom
 avec l'adverbe.
 L'Avare méprisant l'or qu'il a dans
 son sac,
 Se prépare à passer l'inévitable bac,
 Et met, pour se sauver, la main à
 la charnière;
 Le Penitent chez lui, blotti comme
 un Grillon,
 Sur ses plaisirs passez, reconnoit
 sa bevûte,
 Et vole vers le Ciel ainsi qu'un Papillon.

~~~~~

## AUTRES BOUTS-RIMEZ

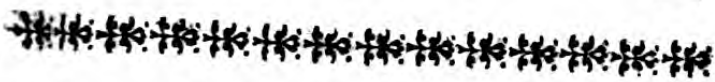
*Remplis sur l'incommodité de Madame  
la Marquise de M\**

## SONNET.

V O S maux me font souffrir une tri-  
 stesse étrange,  
 Tout me déplaît, concert, fable, hi-  
 stoire, rebus.  
 Les plaisirs les plus vifs, pour moi ne  
 sont qu'abus.  
 Hélas ! qu'est devenu ce teint, cette  
 voix d'Anges ?  
 O le tems fortuné ! quand ensemble  
 en vendange,  
 E... brilloit plus qu'en plein mi-  
 dy, Phœbus,  
 Ces ris, ces jeux ne sont à présent  
 que bibus,  
 Que regret, tel que l'eut jadis Job sur  
 la fange.  
 Voyant de jour en jour votre embon  
 point d'échoir ;  
 De pleurs à tous momens j'arrose  
 mon mouchoir,  
 Et je dis à Sylva (a) que son art  
 me lanternne.  
 Ah ! si je connoissais des simples la Vertu,  
 Pour le mal de poitrine un reme-  
 de moderne,  
 Vous auriez face ronde, & le nez  
 moins pointu.

(a) *Medecin fameux.*

DISSER-



## DISSERTATION,

*Pour servir de réfutation à un discours Académique du Journal de Trévoux, en 1725 ; où l'on condamne le stile concis, comme peu propre à l'éloquence, & où l'on prétend confirmer ce jugement.*

J'ay lû, dans le Journal de Trévoux, l'extrait d'un discours, où l'on se déclare contre le stile concis, pour remettre à la mode le stile périodique : j'y ay trouvé tant de choses, les unes fausses, les autres équivoques, qu'outre l'avantage d'éclaircir moi-même mes idées ; j'ai crû pouvoir aider ceux qui ont à parler en public, ou qui aspirent à la gloire de l'éloquence, en développant ce que cet article a d'important & de captieux.

Le Journaliste paroît prendre la Thèse plus à cœur que l'Orateur même : il appréhende une décadence entière du bon goût & de l'éloquence parmi nous, pareille à celle qu'il attribue au stile ferré de Senéque,

dont l'imitation fit, dit-il, abandonner le goût de Ciceron, d'Horace & de Virgile.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on nous effraye par les fâcheux augures : il y a long-tems qu'on nous menace de cette corruption de l'éloquence & du bon goût : les admirateurs de Bassac, de le Maître, des premiers Ecrivains de Port-royal & de Bourdalouë, ont crié à l'égarement, dès qu'on a voulu s'ouvrir une carrière propre, & prendre une manière différente de celle de ces grands maîtres. Ces allarmes se sont souvent renouvelées : heureusement elles ont été vaines : les Patrus, les Saints Evremonds, les Labruyeres, les Toureils, les la Ruës, ont eu beau ferrer leur stile : nôtre éloquence, loin d'en souffrir, n'en est devenuë que plus énergique & plus brillante, & charmez du double plaisir d'être instruits, & de l'être brièvement, les lecteurs & les auditeurs ont peu regrettés cette diffusion, dont la longueur a souvent fait leur ennui.

Nos scavans Humanistes ont sans cesse à la bouche Ciceron, Virgile,

Horace, & citent confusément ces noms fameux, sans paroître trop penser combien les traces, que les Auteurs ont suivies, sont différentes.

Veut-on que tout soit Cicéron? dans ce beau siècle même, où Rome après avoir subjugué les nations par le courage & par les armes, eut encore la gloire de les vaincre en éloquence & en sçavoir. N'a-t'on connu que ce stile périodique & alongé, que Cicéron sçût à la vérité reserrer par la richesse de ses expressions, & par les plus grands mouvemens d'une imagination également ardente & fertile? N'eut-il pas de son tems des compagnons & des rivaux? César, Brutus, Antoine, Hortensius ne lui disputerent-ils point l'empire de l'éloquence? & lui en défera-t-on le sceptre? Ces nobles Romains, aussi orateurs que capitaines, perdront-ils pour cela la gloire qu'ils ont méritée auprès des mêmes Juges, qui pour avoir admiré Cicéron, n'en avoient pas moins pour eux des applaudissemens de reste? cependant leur éloquence étoit d'un genre tout différent, plus concise,

plus ferrée, plus courte, & peut-être par là même plus efficace, aussi bien que plus rapide.

Salluste, Velleius, Paterculus, César, pour le citer une seconde fois comme historien; Tacite, Suetône ont ils imités le stile étendu de Fléchier? On dira que ces derniers ont, en effet, écrit d'une manière bien inférieure; & on portera la mauvaise humeur jusqu'à décrier absolument leur stile, plus blâmable cependant par l'obscurité, que par la concision. Mais les trois premiers n'ont pas besoin de grace, & ils ont pour eux, malgré leur phrase coupée, l'admiration de nos antagonistes mêmes.

Enfin Virgile, pour être si censé, si majestueux, & si constant n'a-t-il laissé aux autres Poètes aucune route nouvelle? Quoi de plus coupé que Terence; la briéveté ne fait-elle pas autant le caractère de Catulle, que cette élégance si fine & si moilleuse, si douce & si délicate, si touchante & si vive, qui de son plus petit ouvrage fait un chef-d'œuvre? & pour parler d'Horace, qui seul réunit tous les genres d'a-



grément & de beauté ; si la nombreuse harmonie de l'Ode lui a fait étendre & arrondir son stile , avec quel succès ne revient-il pas à une maniere plus pressée & plus rompuë dans ses Odes galantes ? & plus encore dans ses Satyres & dans ses Epîtres , où à mesure qu'on avance on semble trouver un goût toujours plus fin, aussi bien que des traits plus vifs & plus subits ; qui donne à ses expressions la grace & la force , la délicatesse & l'éclat , & cette politesse si ingenieuse & si naïve ; car je ne sçai comment rendre en nôtre langue le (*molle atque facetum.*) La briéveté n'y contribuë-t-elle en rien ? ces Epithètes si riches & si heureuses , qui seules suppléent une phrase entiere , & nous disant tant de choses en un mot , ne serrent-elles pas son stile autant qu'elles l'abregent ? Ces traits de Satyre si fins , qui semblent lui échaper , & où à peine paroît-il entendre malice , & les hardis coups de pinceau qui achévent un portrait en un hemistiche, ou en un vers , ne sont-ils pas autant de fruits de cette rapidité , d'autant plus frappante qu'elle est plus briève ?

Qu'on cesse donc de fonder sur l'antiquité les avantages de la période, qui suspend le sens du discours sur le stile coupé, qui tout au plus le partage, & qui en multipliant les phrases, & en renfermant à part chaque pensée, en devient plus clair, plus brillant & plus vif.

L'Orateur & le Journaliste blâment également la briéveté du sens compris tout entier en peu de paroles, & celle du stile qui, quelque sens qu'il ait à exprimer, aime mieux ne pas tout dire en une phrase, pour que chacune soit courte, & renferme cependant un sens complet; car c'est ce qu'il faut entendre par briéveté de stile qui, pour le dire en passant, est assez mal définie dans le discours tant vanté, quand il y est dit, que *la phrase est concise, quand le sens qu'elle renferme en peu de mots est parfait, bien qu'il revienne dans celle qui suit.*

On blâme, dis-je, également l'une & l'autre briéveté, comme contraire à la fin de l'éloquence, qui est d'instruire, de plaire & d'émouvoir.

On a raison de demander que

pour être instructif, le discours soit clair, qu'on y fixe l'attention, que les raisons y soient déduites avec ordre dans une suite, dans une dépendance nécessaire. Mais comment prétend-on ces qualitez de discours incompatibles avec la briévetés ?

Quoi ! parce que le discours sera débarassé de toute periphrase, de tout pleonafme, au lieu d'en être plus clair, il deviendra obscur ?

*Comment, dit le Journaliste, exposer un fait, établir une vérité, développer un principe par une maniere précise qui coûteroit au lecteur pour être entenduë, loin d'être saisie par un auditeur ?*

Je ne dis pas, que pour être précise, la phrase doive coûter à être pénétrée, c'est moins par la précision des termes, que faute de précision dans l'idée, qu'un principe exprimé en peu de mots est difficile à comprendre : mais je demande à mon tour, comment exposer clairement un fait ? si à force de l'étendre, d'en ramasser en un tas toutes les circonstances, ou de les alonger & de les rebattre, on confond, ou on fait perdre de vûë l'ordre, le

tems, la maniere dont les choses se font passées. Ne vaut-il pas mieux le raconter brièvement & avec suite, en rapeller l'occasion, en dévoiler les motifs, en détailler à part chaque circonstance, & cela si précisément, qu'on ne soit plus obligé d'y revenir que pour en faire porter un jugement sain ? & la premiere qualité d'une narration n'est-elle pas d'être courte ? préférera-t-on ces conteurs ennuyeux qui, reprenant les choses de si haut, s'écartent en tant de digressions, mêlent au sujet principal tant de faits ou d'incidens étrangers, s'arrêtent sur tant de circonstances basses & inutiles, & tout cela avec tant de détours & de verbiages, qu'ils vous ont endormi avant que de vous avoir mis au fait ?

J'en dis autant de quelque verité, ou de quelque principe qu'on ait à établir. On ne scauroit le proposer trop brièvement, en termes trop précis, on ne le développe, on ne l'aprofondit bien, qu'en en faisant, pour ainsi dire, l'analyse, & on n'en donne point des idées plus claires, qu'en les rangeant chacune dans son ordre : loin que ces phrases concises

& multipliées, à proportion du plus ou du moins qu'on a à faire sentir, rompent la suite du discours ; c'est au contraire ce qui en fait mieux voir l'enchaînement. Le premier principe en amène un second : une raison conduit à une autre ; tout est lié, tout est conséquent. Chaque chose que l'on dit ne tient pas seulement à la matière traitée, mais dépend encore de la chose qui vient d'être dite. Ordre aussi charmant qu'instructif, qui par un progrès sensible de raisonnement, ne fait pas seulement découvrir les veritez en montre, mais encore les liaisons, les rapports & l'économie, ordre que ne fera jamais sentir le stile diffus, y fut-il même le mieux gardé.

Mais la briéveté n'est pas propre à fixer l'attention. La multitude des phrases & des pensées loin d'arrêter, ébloüit : les idées ont beau être bien rangées, leur grand nombre, leur variété, leurs subdivisions jettent plus de confusion que de lumieres : l'une chasse l'autre, c'est ce que prétend le Journaliste. Mais que veut-il dire ? se plaint-il du trop de sens, ou du trop peu de paroles ?

J'avoüe qu'il ne faut pas embrasser un sujet trop vaste , ni vouloir épuiser sa matiere. Une seule verité suffit à laquelle tout doit se réduire. Les différentes pensées doivent concourir à la faire sentir , soit raison, soit exemples , soit images : il ne faut employer divers tours que pour mieux peindre. Les figures & les mouvemens doivent naître des preuves & croître avec la conviction. Alors , loin que la section des phrases & l'abondance des pensées caule de l'embaras , elles se donnent du jour l'une à l'autre , & la dernière est d'autant mieux venue , que la première a porté son coup.

Si la richesse du sens n'est rien moins qu'un mal , le ménagement de paroles est encore moins un vice. En vain diroit-on que la verité y perd pour être exprimée si vivement , que l'éclat du stile coupé ressemble aux éclairs dont la lumière trop prompte aveugle à force d'éblouir , que l'auditeur frappé d'une pensée nécessairement brillante , dès qu'elle est resserrée avec tant d'art , laisse le sens pour s'attacher aux ornemens qui l'embellissent. Je soutiens



que c'est avoir peur d'une chimère, que l'esprit humain est si paresseux, si indifférent pour les vérités spéculatives, qu'on ne l'applique, pour ainsi dire, que par violence, qu'il faut le réveiller, le frapper, l'enlever en quelque sorte, que l'artifice est même nécessaire; qu'il faut donner quelque chose à son goût pour l'éclat & pour la surprise: qu'en tout cas il est plus aisé d'obtenir son attention pour une vérité contenue en peu de paroles, que de l'occuper, & de la lui faire soutenir pendant la longue haleine d'une période embarrassée & suspendue par plusieurs membres, dont il ne voit que difficilement les rapports, que le stile diffus communique sa langueur à ceux qui l'écoutent.

Enfin, l'expérience, plus forte que toutes les raisons, décide pour le stile concis. Il faut une grande voix, une imagination bien pénétrée & bien pleine de son sujet, un grand talent de prononcer, & une application bien vive & bien tendue dans celui qui parle, pour appliquer l'auditeur, & lui faire suivre, je ne dis pas tout un discours d'un stile diffus,

mais une seule période ronde ou quarrée; une pensée détachée, & proposée en termes précis, est faisie d'abord.

Il ne reste qu'une difficulté, la seule raisonnable, la seule plausible que j'aye entendu former contre le stile coupé. C'est qu'encore qu'il soit plus facile de concevoir une pensée dite en peu de mots, à la prendre séparément, que de bien entrer dans les tours & retours d'une période enclavée & repliée en plusieurs membres & reprises, la continuité & le fréquent retour de toutes ces pensées, chacune si vive & si frappante, fatigue à la fin, & épuise même bientôt la mesure d'attention & d'intelligence de l'auditeur. Attentif & tout frais, pour ainsi dire, il a attendu merveilleusement un premier principe, il en a faisi un autre, il a suivi, si l'on veut, tout un raisonnement, quoiqu'il faille de la pénétration pour voir ainsi tout d'un coup la liaison d'une conséquence, avec les propositions qui la renferment, & dont elle émane. Mais le sens croissant incessamment avec le discours, de nouvelles pen-

fées plus brillantes & toujours tranchées en un mot, se succédant l'une à l'autre; plein de la première vérité, charmé d'une pensée neuve & profonde, il est encore occupé à la pénétrer & à l'admirer, que l'Orateur a déjà bien fait du chemin, & quand revenu de sa surprise & de son admiration, il veut suivre le discours, il en a perdu l'enchaînement & la piste, il n'y est plus, il ne voit pas même qui a amené ce qu'il entend de plus beau : encore moins au sortir de l'auditoire pourroit-il rendre compte de ce qu'il a entendu ? Tout a été charmant, il a remarqué mille pensées admirables, & mille tours ravissans ; mais il y en avoit trop. En eût-il retenu quelque une, il craint de mal choisir dans un si grand nombre de beautés, il admire & ne peut rien rapporter.

N'est-ce pas là un grand inconvénient du stile coupé ? Oüi, si chaque pensée étoit si ébloüissante qu'elle arrêtât ainsi l'esprit, au lieu de le piquer & de l'engager même à en écouter plus curieusement le but & la conclusion, ou si dans cette variété & dans ce progrès de pensées l'Orateur

teur faisoit tant de chemin , qu'encore que tout fût suivi & dépendant , il y eût infiniment loin d'une dernière pensée à la première ; mais ce n'est pas ce que nous permettons. Chaque pensée ne doit briller que de sa beauté naturelle , qui vient plus du vrai que de l'ornement qu'on lui donne. Rien de plus contraire à l'éloquence , & au bon sens même , que ces pensées alambiquées où tout est rapport , opposition , antithèse. Une vérité , dès qu'elle est trop générale , trop métaphisique , trop abstraite , n'est pas dans sa place dans un discours oratoire. Il faut même éviter les termes trop brillants , soit par leur nouveauté , soit par des métaphores trop hardies. On n'en peut tout au plus hazarder qu'un petit nombre qui doivent encore être dispensées avec bien de l'art & des adoucissements. Un discours qui en seroit farci , seroit un monstre d'originalité , & la grossiereté la plus rébutante révolte moins qu'une affectation trop marquée.

En s'en tenant à ces règles , il n'y a point à craindre qu'une pensée pour être belle , grande , forte ,

faſſe perdre la voye à l'auditeur ; au contraire, elle réveille ſa curiosité, elle l'applique, elle le tient en haleine.

L'Auditeur fut-il diſtrait quelques momens, ſa diſtraction ne lui fera perdre que ce qu'il n'a pas entendu, L'Orateur n'eſt pas un Géomettre, ou un Métaphiſicien qui n'exprimant qu'une fois & nuëment un principe, paſſe immédiatement à un autre, & avance toujours & ſi rapidement de conſéquence en conſéquence, qu'il faut être auſſi habile que lui pour voir la connection de ſa trentième propoſition avec la première, & trouve d'abord dans toutes ces propoſitions la réſolution d'un problème difficile. Non, l'éloquence redit pluſieurs fois une même choſe, mais toujours d'une façon nouvelle, elle montre un objet ſous mille faces différentes, elle propoſe une vérité, elle la creuſe, elle l'aprofondit, chaque expreſſion lui donne un nouveau degré de force, & cette gradation de mots inculque mieux le ſens, & fait entrer la vérité dans les eſprits avec le même progrès.

Tout n'eſt pas principe dans un

discours, il y a des réflexions, des applications particulieres, tout n'est pas preuve de raison, il y en a d'autorité, il y en a d'exemple, tout n'est pas simplement annoncé; les objets qui y sont peints, & ces peintures par la variété & le brillant des images, ne sont pas moins un délassement, qu'un fond de richesses. Les figures & les mouvemens qui ne viennent qu'après la preuve, mais qui en naissent si nécessairement qu'ils semblent emporter l'Orateur, comme malgré lui, rapellent encore tout ce qui leur a donné occasion. Cela suffiroit pour faire reprendre le fil du discours, pendant lequel l'attention a été interrompue. Combien ne sera-t-il pas plus facile de s'en remettre la suite, si l'Orateur a bien proposé l'ordre & le plan de son discours? s'il a appuyé sur les points capitaux & décisifs. Si après chaque preuve il a soin de ramener toujours de nouveau le principe qu'il veut établir. Quelque pesant, quelque peu apliqué que soit l'auditeur, peut-il ne pas saisir, ou oublier même la verité qui a été démontrée? Les principales preuyes mille fois repri-

les



ses & toujous rapellées dans la conclusion, peuvent-elles lui échapper ? Parmi une foule de réflexions, les unes toutes naturelles, les autres plus profondes, n'y en aura-t-il pas qui le frapperont davantage, ou parce qu'elles l'intéresseront personnellement, ou parce qu'elles seront plus de son goût & de son génie ? Ne sera-t-il point touché de quelqu'un des mouvemens que l'Orateur aura tâché d'exciter ? Enfin, est-il nécessaire qu'on retienne chaque pensée ? n'est-ce pas assez qu'on l'ait entendue, & en aura-t-elle moins produit son effet ?

*On veut nous borner à deux ou trois raisons bien approfondies, & mises dans un beau jour. Il n'en faut pas davantage, dit-on; au contraire, entasser pensées sur pensées, sans en étendre aucune, c'est penser superficiellement.*

Voilà peut être ce qui a produit les divisions dans les formes. Je pourrai dire en quelque occasion ce qu'il en faut penser. On voit cependant par la maxime que je viens de citer, quelle sécheresse elles causeroient, si à la manière de la plupart des Prédicateurs, on faisoit un discours en-

tier de deux ou trois pensées d'ordinaire banales, qui rentrent souvent l'une dans l'autre, & qui, fussent-elles les plus belles & les plus symétriquement partagées, réduisent l'Orateur, ou à des digressions disparates, ou à d'insupportables redites.

Mais qu'est-ce que mettre une preuve en un beau jour? Est-ce seulement la paraphraser? c'est ce que semble insinuer le discours en rejetant la multitude des pensées, & en faisant une règle de les étendre. Eh! que seroit un pareil discours, qu'un misérable verbiage, & tout au plus qu'une amplification d'Ecolier. J'avoüe cependant que peu de preuves suffisent à l'éloquence, mais pour en bien déduire une seule, & plus encore pour la porter jusqu'à la persuasion, il ne faut pas la proposer toute entière, mais, pour ainsi dire, par degrés & avec mesure. Un principe a sa source, son étendue, sa fécondité, on peut faire sentir plus au moins la force, à proportion qu'il est plus au moins approfondi, appliqué à des especes différentes, & à des circonstances singulieres. De chaque face, sous la-

quelle on le considère , on tire une conséquence nouvelle ; toutes les vérités découvertes dans une seule , sont comme autant de trésors tirez d'une mine bien creusée. On est étonné d'apprendre tant de choses , en n'en étudiant qu'une , c'est dire peu à la fois pour en dire davantage. Est-ce là penser superficiellement ? Et combien ne faut-il pas avoir médité profondément , & comme parle Horace , puissamment sa matière , pour en faire naître tant de lumières , & de tous les rayons épars , faire comme un cercle , dont nul ombre , dont nul nuage ne peut plus obscurcir le jour.

Je me suis peut-être trop étendu sur ce premier article de la clarté , mais comme c'est celui qui comporte plus d'objections , & sur lequel on fait effectivement naître plus de difficultez , que l'obscurité est , dit-on , le vice affecté à la brièveté , que les raisonnemens du discours & du Journaliste sont subtils , il a fallu les examiner , séparer le vrai du faux , démêler parmi les principes , sur lesquels on appuie ceux qui sont bien ou mal appliqués , rappeler ceux qu'on

ômet ou qu'on élude. Ce qui me reste à dire me donneroit un beau champ, si je voulois profiter de mes avantages, mais je ne suis pas de ceux qui, abandonnant un poste trop exposé, font ferme où personne ne les attaque. Je défens l'endroit périlleux, & ne me fais point de fête d'une victoire aisée.

Le seul plaisir que puisse donner le stile concis, est, dit-on, celui de la surprise; *plaisir passager qui n'a rien de solide, qui s'évapore en essences, & qui ne gagneroit pas à l'examen.*

C'est beaucoup avoüer, que de convenir que nôtre stile a des beautés propres à surprendre, une chose attenduë ne frappe pas comme celle qui se présente inopinément. C'est peut-être encore ce qui devroit faire renoncer à ces divisions si marquées, qui sont comme des annonces de tout ce qu'on va entendre. Ce plaisir, dit-on, est passager, oüi, parce qu'il est toujours nouveau, que de l'un, il en renaît un autre. Ceux qui connoissent le cœur de l'homme, sçavent bien lequel est le plus piquant d'un plaisir prolongé, & si l'on veut même, goûté à longs traits, ou

d'un autre aussi vif que rapide, & pour ainsi dire, pris à la volée, on n'en regrette guère la courte durée, quand il est suivi d'un autre encore plus saisissant. Tous ces plaisirs successifs & renouvellez coup sur coup vous enlèvent, & ne vous laissent pas le tems de respirer.

Mais ces pensées si rapides mises au creuset du bon sens ne soutiendroient pas l'examen. Il y auroit donc du faux, & alors elles ne plairoient que par un galimatias brillant, qu'on ne trouve que trop, jusques dans des discours & dans des livres bien estimez, & dont nous n'avons de garde d'entreprendre l'apologie.

On refuse au stile coupé la majesté de l'harmonie & la grace de la prononciation. *C'est un torrent dont les cascades étourdissent.* Combien ne seroit-il pas plus doux de voir *un grand fleuve rouler majestueusement ses eaux dans un long & vaste canal.*

Sans disputer du plaisir que peut donner une cascade ou une nape d'eau, je ne vois pas pourquoi le stile coupé n'auroit pas son harmo-



nie, & même sa majesté. Il n'a qu'à être coulant, sonore, & varié dans ses terminaisons. Quintilien, en parlant du nombre, en trouve jusques dans les plus petites phrases, & la seule quantité des mots plus longs, ou plus brefs, plus pompeux, ou plus simples, plus doux, ou plus scabreux, plus retentissans, ou de moins de son, produira non-seulement une harmonie agréable, mais la variera par mille cadences différentes.

On y gagnera encore davantage à la prononciation. Il ne sera plus besoin d'avoir des poumons si amples, & des reins si fermes, avantages plus broüillez que simpatisans avec l'esprit & la délicatesse. On ne se précipitera point tant de peur de perdre haleine, & de haëter honteusement au milieu d'un mot, ou d'un membre de période. On se possedera mieux, on parlera plus vivement, sans que la vivacité trouble & embarasse. On asserra mieux son coup, & il n'en coûtera qu'à la mémoire. Que le stile concis fatigue & exerce beaucoup plus qu'un enchaînement de phrases à longues queuës, dont le premier membre



amène naturellement la reprise.

Le stile coupé est-il moins susceptible d'émotion que d'agrément ? Eh ! quels ressorts qu'il ne pût remuer ? quels mouvemens qu'il ne pût exciter ? pourquoi ne causeroit-il qu'un plaisir léger, sans pouvoir produire ce charme touchant, & ces impressions profondes, qu'on veut arroger incommunicablement au stile périodique. Il faudroit qu'un stile si bref ne pût parler au cœur, ni manier une passion, du moins les grandes passions, les passions violentes, qu'il ne pût exprimer un sentiment élevé, hardi, héroïque, en un mot qu'il fût trop au-dessous du sublime, pour y atteindre. Mais au contraire je le soutiens plus propre aux mouvemens touchans & passionnez.

Le langage de la passion est vif, rapide, brusque même, & souvent interrompu. Ce ne sont pas des démarches réglées, mais des sorties subites, & quelquefois même furieuses. Elle ne s'amuse pas à raisonner fillogistiquement, à faire un procès dans les formes, à se répandre en gémissemens plaintifs, ou à donner

de froids conseils dans une longue & sérieuse exhortation. Elle éclate, elle apostrophe, elle menace, elle presse, une exclamation, un cri de douleur échappé & supprimé, un son d'allarme qui seme l'épouvante, un flôt de colere, ou un flux de reproches qui humilient, qui confondent, qui gourmandent. Tels sont ses transports. C'étoit-là les foudres de Démosthènes. Qui peut mieux les lancer d'un stile concis, vif, pressé, ou d'une période dont l'allongement ne retarde pas seulement l'effet, mais l'anéantit par sa lenteur. On veut que le genie de l'Orateur se refroidisse en cloüant une pensée à chaque phrase. Il trouvera assez de pensées sans qu'il suë, ou qu'il travaille même à les cloüer. A qui s'est accoûtumé de penser de bonne heure délicatement & vivement, les pensées s'offrent en foule, & se rangent comme d'elles-mêmes; & plutôt l'Orateur se sera déchargé de sa pensée, plus il lui restera de chaleur & de liberté pour avancer. L'embaras des longues périodes seroit bien plus propre à l'arrêter, à le lasser, à lui faire perdre son feu.

Rien

Rien ne sèche plus vite que les larmes, rien ne dure moins qu'une grande émotion, elle se calme aussi promptement qu'elle s'élève. L'Auditeur, pour être frappé, le doit être d'un trait perçant, & dès que le coup est porté, il n'est plus tems de l'attaquer avec mesure & avec réserve. Si l'on retourne à la charge, elle ne doit pas être moins vive que la première.

Enfin, que le Journaliste, en faisant entendre combien l'Orateur eût pû dire de belles choses sur la nature du grand, du merveilleux, du pathétique, ne suppléoit-il à son défaut? mais on a plutôt fait de dire, qu'on fait grace de cent nouvelles raisons. Le Lecteur les péseroit & les trouveroit souvent de rebut. Il reste du moins prévenu qu'on a des moyens de réserve, & ce qu'on ne lui dit pas, peut lui faire suspendre son jugement, & même à l'égard de quelques-uns, les persuader plus que ce qu'on leur a dit.

Qu'entend-on, & que faut-il entendre par ces termes magnifiques de grand, de pathétique, de merveilleux? rien autre chose que le sublime, le surprenant, le touchant. N'en a-t-on

pas dit ce qu'on avoit de meilleur à proposer en parlant d'instruire, de plaire, d'émouvoir? je veux bien pourtant ajouter un mot sur le sublime.

Le stile diffus & étendu n'est pas pour cela grand. Le vrai sublime est dans la pensée, & celui dont le stile est capable, ne peut consister que dans la hardiesse du tour & dans la force de l'expression. Que le tour soit vif & fier, l'expression noble & énergique, le stile est sublime. J'ai montré que cette vivacité & cette énergie ne s'atrapoient bien que dans le stile coupé.

Le Journaliste n'a donc pas raison de distinguer entre les sujets graves, importans, & les sujets littéraires & académiques, ne permettant le stile concis que dans ces derniers plus stériles & moins susceptibles de beautés frappantes. Ces deux sortes de sujets demandent bien un stile différent, mais cette différence de stile ne doit pas consister dans la brièveté ou dans la longueur de la phrase. Le tour des derniers sujets du panégyrique, par exemple, sera plus léger, plus délicat, plus recherché, l'expression plus élégante, plus polie, plus gracieuse. Un grand sujet au contraire se soutient par soi-

même , il n'a pas besoin d'ornement. Trop de chose se présentent , choses trop intéressantes , trop sérieuses , & souvent trop terribles , pour qu'on ait du tems à donner à des jeux d'esprit ou à des images amusantes ; mais on n'en traitera pas moins bien le plus grand sujet dans un stile précis ; seulement les expressions & les tours devront être proportionnez à la grandeur des véritez qu'on a à persuader ; tours hardis , expressions fortes , figures animées , qui loin d'affoiblir le sens , l'impriment vivement , le gravent profondément , en laissent un long souvenir , & n'éclairent pas seulement l'esprit , mais l'étonnent , le frappent , l'entraînent , échauffent le cœur , le remüent , le transportent , gagnent la volonté , la déterminent , la fixent. Alors dans le stile concis , comme dans le périodique , on ne perdra point de vûë son sujet , on l'aprofondira , on l'inculquera , & on fera plus de dépense en bon sens qu'en esprit , si toutefois l'esprit est autre chose qu'un bon sens plus pénétrant & plus délicat. Et voilà ce qui doit rassurer les allarmes de l'Orateur & du Journaliste.

On n'a garde d'approuver plus qu'eux



le colifichet. On méprise encore plus la pointe, jeu misérable d'un esprit aussi faux que petit ; production informe & ridicule d'une imagination aussi pauvre que déréglée.

J'appelle colifichet tout faux ornement, sur tout s'il y a de l'affectation, une peinture trop fardée, ou chargée de circonstances basses & minces, un pueril badinage où il faut de la gravité & du sérieux, une pensée trop subtile, & qui a force d'être aiguillée ne porte presque sur rien, une allusion trop fine & trop mystérieuse, & toutes ces prétendues beautés qui ne naissent pas des justes proportions & des parties nécessaires au discours, mais qui doivent leur faux-brillant, ou à un mot nouveau, ou à une métaphore hazardée, ou à une épithète précieuse. On pourroit encore entendre, sous ce nom de colifichet, ces phrases sans liaison, ces pensées étrangères, aussi détachées du sujet, qu'elles le sont les unes des autres. Ces pièces de rapport disparates & à la Mosaique, qui pour user de l'expression d'une Dame des plus ingénieuses du dernier siècle, seroient bien étonnées de se voir cousues ensemble, si elles pouvoient se recon-



noître. En un mot, pour parler encore le langage d'un grand Poëte, ces discours par article, qui n'ont point de consistance, & qui sont ce vrai fable sans ciment, dont se mocquoit l'Empereur Caius.

La pointe est encore quelque chose de plus bas, misérable équivoque, ou froide allusion de mots, à peine est-elle soufferte dans le bouffon. L'Antithèse trop fréquente, ou trop affectée, y pourroit conduire, si elle n'en tient même un peu. Une pensée est encore pointuë, & par conséquent indigne de l'éloquence, quand elle est trop subtilisée, qu'elle finit par un trait trop impetueux ou trop aigu. Que seroit-ce donc qu'un discours tout hérissé de pointes & de queuës d'épigrammes ?

N'est-ce qu'à ces faux agrémens & à ces parures ridicules qu'on en veut ? Je ne sçache pas un homme de bon sens qui ne les rebutte, & si on en rit quelquefois, c'est d'un ris de compassion, plus méprisant & par conséquent plus redoutable qu'une condamnation sérieuse.

Il est vrai que tous ces défauts se

pourroient glisser plus aisément dans le stile coupé, & que si le stile n'étoit concis, il n'en seroit pas susceptible. Mais le stile étendu n'a pas moins ses dangers & ses abus. Il suffit qu'on puisse couper le stile sans tomber dans aucun de ces vices ; qu'on y parle de suite avec clarté, avec noblesse, avec force. Or c'est ce que je me flâte d'avoir prouvé. Je crois même que le stile concis est ce qui peut le plus contribuer à la netteté, au sublime, & au pathétique. S'il en est ainsi, peut-on douter qu'il ne soit propre à l'éloquence, & quand bien même le stile périodique lui disputeroit l'avantage, seroit-ce en notre langue, dont la construction doit être si naturelle, le tour si débarassé, & l'expression si courte & si vive ?

Au reste en prenant à tâche de réfuter le discours & l'article du Journal en question, je n'ai garde de refuser à l'un & à l'autre Auteur, les justes louanges qu'ils méritent. On ne peut penser avec plus d'esprit, ni écrire d'un stile plus léger, plus agréable & plus brillant.

Le mal est qu'on y fait servir le  
stile coupé à défendre le stile diffus,  
& qu'on employe contre nous nos  
propres armes.





## JOANNES LUDOVICUS

Amicum valere jubet.

**M**E raptarat amor doctas conscendere  
colles,

Ne mihi Calliope ferre negaret  
opem.

Ast ubi lustrassem deserta cacumina  
Montis,

Per deffessa madens corpora sudor  
iit.

Sisto quietus iter,volvendo plurima  
mente;

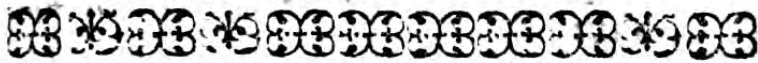
Languida furtivo membra sopore ja-  
cent.

Ecce autem in somnis lato resonare tumul-  
tu,

Aonidum, Pindi culmina visa mi-  
hi.

Quaque suum alterno celebrabat carmine  
vatem

Lislaum, ast omnes mox celebrare si-  
mul;



## TRADUCTION

*En Vers François de l'Epître en Vers Latins, adressée à un ami.*

### EPITRE.

UN certain jour montant sur la double colline,  
 Pour fléchir Calliope insensible, & mutine;  
 A peine eus-je porté mes pas sur sa hauteur,  
 Qu'à mon corps fatigué se joignit la sueur.  
 Je m'assis inquiet, ruminant en moi-même;  
 Comment je tracerois mon plan, & mon système;  
 Dès lors que je me vis immobile en ces lieux,  
 Morphée eût bientôt mis ses pavôts sur mes yeux:  
 Entre ses bras livré dans un rêve, il me plonge,  
 Il s'éleve un grand bruit, je crois voir dans mon songe

*Longè Lislai variis loca sacra resul-  
tant*

*Laudibus , augustum nomen in astra  
ferunt ;*

*Cantant , nosce prius quot apes pascantur  
in hyblâ.*

*Tu post hac nosces quas opus abdit  
opes ;*

*Cantant nunc linguis te pluribus esse di-  
sertum ,*

*Quis tua cum blando scripta lepore  
nitent.*

*Has Romana rapit , jam Gallica , Græca  
poësis ;*

*Has rapit Ambrosio nectar ab ore  
fluit :*

*Non ullum dixere parem quàm maxime  
vates ,*

*Te plus Pierio de Grege Phœbus  
amat.*

*Doctorumque sales tacite miratur Apol-  
lo ,*

*Et timet imperium ne tua scripta re-  
gant.*

*Excutitur somno tali mens excita fa-  
ma ,*

*Tam cito me somnos destituisse que-  
ror.*



Les neuf sçavantes sœurs avec un air  
dispos.

S'empreser tour à tour de louer leur  
Heros.

Mais tout à coup j'entens qu'elles disent  
ensemble,

Le merite de L.... \* \* \* ici seul nous  
assemble;

Nous ne sçaurions pour lui prodiguer  
trop d'encens.

On voit briller chez lui les plus rares  
talens :

Nous comparons les fruits de ses sça-  
vantes veilles,

Aux merveilleux travaux des essains  
des abeilles.

L'écoutant, on le croit né dans cha-  
que pais,

Ce qui part de sa plume enleve les  
esprits,

Hebreu, Grec & Latin, Romain, dès  
qu'on l'exige

Forment un entretien qui passe pour  
prodige.

Nôtre Apollon le met au rang des  
Orateurs,

Et de ses favoris qu'il courône de fleurs.

Il aprehénde même, & nous osés le dire,

Que ses doctes écrits lui disputent  
l'Empire.

*Nec mora, Musa, mihi lato venit obvia  
vultu,*

*Verba que facundâ talia voce refert.*

*Nosti Lisleum, rerum miracula nosti,*

*Hujus & in terris nomine numen ha-  
bes.*

*Hac ubi dicta dedit subito fugit ocyor Euro;*

*Ne fugias, dixi, tu Dea Musa mea es.*

*Tu Dea, tu presens nostro succure labori;*

*Ter rogo, per Phœbum, quam potes  
affer opem.*

*Advolat extemplo: subridens fronte serene*

*Annuit, & nutu signa secunda dedit.*

*Ut vidi intentam rupi hanc de pectore vo-  
cem,*

*Ab! sine me leviter, diva Puella  
queri.*

*Gratum esset fateor, Dea, sub tua signa  
vocari,*

*Ni, quod triste, viris ferrea vincula  
dares.*

*Quid juvat assiduo nos indulgere labori;*

*Si malus acceleret tristia fata labor.*

*Firma sit hac tandem solvetur in equore  
navis,*

*Si mare perpetuo Nauta labore secet.*

*Sola tibi aridet series immensa laborum,*

*Et qua victa gravi pondere membra  
gemunt.*

A ces mots mon œil s'ouvre, & me  
plains d'un réveil,

Qui fait évanouir ces enfans du som-  
meil.

Aussitôt Caliope à mes yeux se pre-  
sente,

Et me tient ce discours d'une face  
riante,

Vous connoissez de L. . . \* \* \* oh ! ce  
n'est pas en vain,

Que l'on vante en tous lieux son esprit  
plus qu'humain.

Elle dit, & voulut s'échaper au plus  
vîte ;

Mais arrêtez, lui dis-je ; ah ! Muse favorite,  
Daignez ouïr ma plainte, & mes gé-  
missemens.

Est-ce donc un honneur pour vos no-  
bles Amans,

De vivre sous vos loix en souffrant  
mille peines,

Et languir en captifs sous le poids de  
vos chaînes ?

Dans les travaux, hélas ! ils confument  
leurs jours,

Et la cruelle Parque en abrège le cours.  
Le vaisseau le plus fort se brise au  
moindre orage,

Dès que le Nautonnier en fait souvent  
usage.

Vidi Liſſaum, vidisti tu quoque, Musa,  
 Hic viris est vestri gloria summa chori:  
 Ecce juventutis vires, tibi tempora vocit;  
 Numquid eris tanti nominis ipsa me-  
 mor?

Plus vitâ, propriis plus te dilexit ocellis,  
 Quid non ergo tuum stat, sine morte  
 decus?

Hic tibi thura dedit, tibi tot litavit hono-  
 res,

Num reddes tanto præmia digna viro?  
 Quæ quondam fuerat si nunc foret illa  
 juvenus,

Se tibi cum libris tota juventa daret.  
 Sed si tantus amor quorsum non prodes  
 amanti?

Quin age, tam caro tempora lapsa  
 refer!

Forte juventutis renovabit tempora Phœ-  
 bus,

Tam cito ne jaceat laurus, honosque  
 cadat.

Vana queror: certò res Jupiter ordine volvi  
 fuffit, ut elapsum nil remeare queat.

Ipsa vices natura subit, variataque rursus  
 Ordinatur, & proprio pondere cuncta  
 ruunt.

Ergo tibi vitam jam non exposco perennem  
 Care! sed æternum vivere scripta da-  
 bunt.

Muse, vous connoissez de L... \* \* \* à ses  
travaux ,

Pour vous faire sa cour qu'il a souffert  
de maux !

Pouvez - vous ignorer qu'à l'honneur  
du permesse :

Il a sacrifié la fleur de sa jeunesse ?

Si Jupiter daignoit renouveler ses  
ans

Vôtre culte en seroit l'objet tous les  
instans ;

Mais désirs superflus ! vainement je  
murmure ;

Les Dieux ont établi leurs loix dans la  
nature ,

Le temps passé jamais ne revient sur  
ses pas ;

Eh ! qui peut se soustraire aux Arrêts  
du trépas ?

C'est un ordre absolu de L... \* \* \* il  
faut le suivre ;

Tes écrits à jamais sçauront te faire vi-  
vre.

Nous voyons la vertu de même qu'un  
flambeau ,

Conserver sa lueur dans le sein du  
tombeau.

*An non ut presens legitur, cantatur ho-  
merus?*

*Virgilii volitat fama per ora virum.*

*Carmine fit vivax virtus expersque sepul-  
chri,*

*Solaque non norunt hac monumenta  
mori;*

*Laudes, nomen, honos erit, & tua fama  
superstes,*

*Quasitum ingenio nomen in orbe viget.*

*Parte etiam meliore tui super astra fere-  
ris:*

*Annorum seriem scripta diserta ferent.*

*Persicere est animus nec in equore desere  
navem.*

*Musa precor! votis annue! Apollo ju-  
bet.*

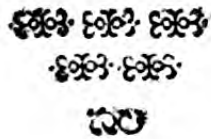
*Sit celebrasse satis, modo, tu Dea, vota  
secundes,*

*Quo mihi cursus erat vela tulere ra-  
tem.*





Ce feu qui brille encor dans Homere  
& Virgile,  
Semble animer leur cendre & leur  
veine fertile.  
Adieu, Muse, il est temps d'applaudir à  
mon sort,  
Un bon vent m'a conduit heureusement  
au port.





## A UN COURTISAN

*Qui s'éloigne de la Cour, pour se retirer  
dans sa maison de Campagne.*

## E P I T R E.

**D'**Où vient, sage Dámon, qu'au  
mieu du grand Monde,  
Jamais on ne sçauroit goûter de paix  
profonde ?  
A la ville, à la cour, d'où vient que  
peu de gens  
Vivent dans leur état paisibles & con-  
tens ?  
Et qui se dépoüillant d'une honteuse  
envie,  
Jouïssent en repos des douceurs de la  
vie ;  
C'est que l'homme en son sort ne pou-  
vant se borner,  
Croit que le seul bonheur consiste à  
dominer.  
Ce noble, qui vivoit heureux dans  
sa Province,  
Veut languir dans les fers, esclave au-  
prés du Prince,  
Et croit qu'en habitant sous un lambris  
doré,

Son cœur, par des foudres, sera moins  
devoré :

La Cour est un pays de plaisirs & de  
peines ;

D'incertaines douceurs , d'amertu-  
mes certaines.

Là , l'on dépend toujours des volontez  
d'autrui.

Pour un peu de plaisir on a beaucoup  
d'ennui.

Qui pourroit de la Mer fougueuse &  
vagabonde ,

Compter tous les replis qu'y fait naî-  
tre son onde,

Pourroit peut être aussi concevoir , à  
son tour ,

Les déplaisirs secrets qu'on dévore à la  
Cour.

O ! que je plains l'état , la fureur sé-  
duisante ,

De ces lâches captifs que l'esperance  
enchante ;

Ces illustres forçats, ces prisonniers  
errans ,

Jouets infortunez du caprice des  
Grands.

L'aimable Rossignol chante mieux au  
bccoage ,

Que dans l'or éclatant d'une superbe  
cage ;

Et l'Abeille ne peut nous donner *ses*  
douceurs,

Qu'autant qu'un libre effort lui fait  
choisir les fleurs.

L'air, au fonds d'un nuage, excite le  
tonnerre,

Et dans le sein des monts il fait trem-  
bler la terre.

La liberté, Damon, est un présent des  
Cieux ;

Rien ne peut égaler ce bien si pré-  
cieux.

Ces emplois si brillans, qui donnent  
dans la vûë,

Attirent par leur pompe, & leur char-  
ge nous tuë.

Je sçai qu'un courtisan a de quoi se  
flâter,

S'il sçait dans ses désirs sagement s'ar-  
rêter.

Mais si, pour soutenir un si haut mini-  
stere,

Il veut s'examiner sur tout ce qu'il doit  
faire,

Helas ! que de chagrins, que de fa-  
cheux momens

S'opposent nuit & jour à ses contente-  
mens.

Bergers ! bien differens de ces grands  
politiques,

**Q**ue vous êtes heureux sous vos tentes  
 rustiques !  
**V**ous vivés sans éclat , mais vous vivés  
 contens ,  
**E**t ce plaisir secret vous fait vivre long-  
 tems.  
**P**our voir couler ses jours dans l'heu-  
 reuse innocence ,  
**I**l faut fuir des honneurs la trompeu-  
 se apparence ;  
**S**ans chagrins , sans désirs de s'élever  
 trop haut ,  
**S**ans s'attacher au bien plus que le bien  
 ne vaut.  
**V**ous le sçavés , Damon , ce que mon  
 cœur désire ,  
**L**es grands biens ne sont pas le bon-  
 heur où j'aspire ;  
**L**es rangs , les dignitez n'entrent point  
 dans mes vœux ,  
**L**'homme en les possédant n'en est pas  
 plus heureux.  
**J**e demande un ami sage , éclairé , sin-  
 cere ,  
**Q**ui soit pour mes défauts , moins flâ-  
 teur que sévere.  
**A**vec qui , quelque fois , je lie un en-  
 tretien  
**S**ur le seul nécessaire , où doit tendre  
 un chrétien :

Oùï, la gloire du monde échappe en  
un moment,

Disparoît comme une ombre, & fuit  
comme un torrent :

Elle est comme la rose, ou comme la  
tulipe,

Qu'un soleil fait éclore, & qu'un so-  
leil dissipe ;

Et nous en connoissons bien tard le triste  
fort,

Quand d'une éternité nous abordons  
le port.

Quel triomphe important, quelle  
heureuse victoire,

De mépriser l'éclat de cette vaine  
gloire,

Dont l'inutile soin traverse nos plai-  
sirs,

Empêche de fixer nos vœux & nos  
désirs.

Heureux ! qui dégagé de la foule im-  
portune,

A selon son pouvoir mesuré sa for-  
tune ;

Le passé n'a pour lui qu'un tendre  
souvenir,

Et bannit les chagrins que donne l'a-  
venir :

Il se fait du présent un salutaire usa-  
ge,

Et



Et bien loin d'agrandir son petit hé-  
ritage,

Le tems qui change tout, ne change  
point l'humeur,

Qui de l'amas des biens sçait détacher  
son cœur ;

Roy de ses passions, il a ce qu'il dé-  
sire,

Son petit revenu fait son petit empi-  
pire,

Sa maison, son jardin, pour lui sont  
un Palais ;

Les plus tristes revers ne le troublent  
jamais.

Il est pauvre, il est vrai, mais son ame  
est contente ;

Ce désir d'entasser que l'avarice en-  
fante,

Ne fait jamais sur lui la moindre im-  
pression ;

Son cœur est à couvert des traits d'am-  
bition.

Voilà, sage Damon, ( car je ne puis  
le taire, )

L'entretien qui vous est en tout tems  
ordinaire.

La foi, la piété, suivent par tout vos  
pas,

Et la vertu dans vous brille avec ses  
apas :

Eloigné du grand bruit , libre d'in-  
quietude ,

Vous goûtes les douceurs de vôtre  
solitude :

Là , bornant vos desirs dans ce char-  
mant séjour ,

La loi de nôtre Dieu fait vôtre uni-  
que amour ;

C'est là , que vôtre esprit attentif &  
tranquile ,

Met à profit les jours que la Parque  
vous file :

Tantôt , un livre en main vous y cher-  
chés l'endroit ,

Où l'on lit que du Ciel le chemin est  
étroit :

Tantôt vous médités , dans un profond  
silence ,

Que la vertu n'est rien sans la perfé-  
vérance ;

Tantôt d'un cabinet , dans un coin re-  
tiré ,

Vous parcourés des morts l'ouvrage  
révéré.

Tous vos discours sont pleins d'une  
sainte morale ,

Chez vous l'on n'aperçoit qu'une table  
frugale ,

Jamais la médifance , avec son tour ma-  
lin ,

N'ose sur les absens répandre son venin.

Faut-il, pour la santé, prendre un peu d'exercice ?

Dans un vaste jardin vos pieds font leur office.

Quelquefois fatigué près d'un parterre en fleurs,

Vôtre œil content parcourt leurs riantes couleurs;

Tantôt auprès d'un bois arrosé d'une eau pure,

Vous prenez le repos sur un lit de verdure :

Là, vous prêtés l'oreille au doux chant des oiseaux,

Qui joignent leur ramage au murmure des eaux.

Que votre sort, Damon, paroît digne d'envie !

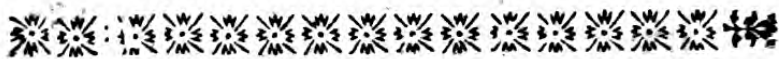
Heureux ! qui comme vous sçait user de la vie,

Qui regardant du port les écueils de la cour,

Sçait l'art de se choisir un innocent séjour !

Heureux ! qui revenu de son erreur extrême,

S'étant fui si long tems, sçait se rendre à soi-même.



AU MESME COURTISAN,

*Qui s'est retiré de la Cour, sur le choix  
qu'il doit faire de ses amis.*

E P I T R E.

**J**E crains, sage Damon, que dans  
vôtre retraite,  
Vous ne puissiés goûter une douceur  
parfaite ;  
Privé de ces amis, qui, la nuit & le  
jour,  
S'empressoient avec vous d'aller faire  
leur cour.  
De l'étroite amitié je sçais les avan-  
tages,  
De tout tems on lui rend les plus ten-  
dres hommages :  
On a vû, tour à tour, les plus sages  
mortels.  
Respecter ses doux nœuds, lui dresser  
des autels ;  
Ce lien d'amitié qui nous unit ensem-  
ble,  
Fait que pour le commerce, on se  
cherche, on s'assemble.  
Chacun à son malheur, ou sa prospé-  
rité,

Le cœur de l'un & l'autre, inquiet,  
agité,

Succombe, s'il ne trouve un ami favo-  
rable,

Qui soutienne le poids qui l'éleve, ou  
l'accable :

La fortune rit-elle ? il faut pour en  
jouir,

Qu'avec vous, un ami vienne se ré-  
jouir ;

Que vos yeux sur les siens mesurent  
vôtre joye,

Y lisent le bonheur que le Ciel vous  
envoie.

Le fort est-il contraire ? on résiste à  
ses coups,

Quand un fidèle ami les soutient avec  
nous.

Sommes-nous allarmés ? il court à nos  
allarmes.

Pleurons-nous ? à nos pleurs, il vient  
mêler ses larmes.

Dans les biens, dans les maux, on le  
voit accourir,

Pour nous féliciter, ou pour nous sé-  
courir.

Tel qu'un Nocher prudent, au plus  
fort de l'orage,

Garentit le vaisseau menacé du nau-  
frage,

Tel est l'ami constant , qui par un  
noble effort ,

Nous aide à surmonter les caprices du  
fort.

Achile eut dans Patrocle un cœur  
fidèle & tendre ;

Le sage Ephestion fût l'ami d'Alexan-  
dre ;

A la ville , à la cour , est-on privé  
d'ami ?

On languit , on soupire , on ne vit  
qu'à demi.

Trouver un tel apui si doux , si nécess-  
faire :

Non , ce n'est pas , Damon , une petite  
affaire :

Entre mille souvent un seul on doit  
choisir ,

L'on risque même encor de n'y pas  
réussir.

Un ami véritable , est un trésor bien  
rare ,

Le Ciel des autres biens à nôtre égard  
avare ,

En différentes mains les voulut par-  
tager ;

Mais à tous les mortels , sans se trop  
ménager ,

Il a fait révéler de l'amitié les char-  
mes.



Le Prince, le Prélat, le Berger,  
le Gens d'armes,

Chacun sçait estimer ce plaisir inno-  
cent,

En public, en retraite, on le goûte,  
on le sent ;

Sur tout ayant quitté cette troupe flâ-  
teuse,

Qui n'a de l'amitié que l'écorce trom-  
peuse,

Ces Courtissans suspects, de la gloire  
affamez,

Qui ne sçavent aimer, encor moins  
être aimez,

N'avoient pour ami, que l'ami qui  
les flatte,

Entr'eux on ne voit point d'amitié dé-  
licate.

Choisissez vos amis, car de ce choix  
d'abord,

Dépend d'une amitié le bon, ou mau-  
vais sort.

N'établissez jamais une amitié soli-  
de,

Dans ceux qui de leur or font un amas  
fordide ;

Car on a beau sur eux répandre des  
bien-faits,

Ce sont des grains cachez qui ne ger-  
ment jamais.

Choisissez un ami qui, pour toute ri-  
chesse,

Ne cherche en ses amis qu'une égale  
tendresse :

Fuyez cet esprit vain, du mérite en-  
vieux,

Qui n'envifage rien qui ne blesse ses  
yeux :

Gardez-vous de compter pour vos  
amis sinceres,

Ceux que l'esprit entraîne à d'injustes  
falaires ;

Que l'on voit, aux plaisirs entierement  
livrés,

Nourrir les passions dont ils sont eny-  
vrés.

Fuyez l'ambitieux qui rempli de lui-  
même,

Présume l'emporter jusques sur ceux  
qu'il aime.

Ces esprits inquiets, qui sans solidi-  
té,

N'ont qu'un dehors trompeur, un mé-  
rite emprunté.

Evitez cet ami qui dément ce qu'il  
pense,

Dont la bouche & le cœur, sont peu  
d'intelligence ;

Qui d'un air simple & doux, d'un  
maintien composé,

Souvent à ce qu'il est joüe un rôle opposé :

Fuyez ceux qui, suivant les loix de la nature ,

Tâchent de repousser l'injure par l'injure.

Un esprit raisonnable , & que la foi conduit ,

Sçait recevoir l'insulte , & la mettre à profit ;

Il en soutient l'effort avec tant de constance ,

Qu'il triomphe en souffrant du lâche qui l'offense ,

Et loin de repousser les flèches par les traits ,

Il s'en vange souvent à force de bienfaits.

Cherchez ce rare ami , dont le cœur magnanime ,

Sçache encor plus donner que mériter d'estime ;

Qui jamais sur autrui ne cherche à s'élever.

Qui ne condamne point ce qu'on doit approuver.

Qui jamais en vertus à nul ne se préfère ,

Qu'aucun ressentiment ne dérange ou n'altère :

Mais veut-on en amis, pour faire un heureux choix,

Ne point se repentir ? observez donc ces loix :

On doit se reconnoître en celui que l'on aime ;

On doit dans un ami se retrouver soi-même.

Cherchez-y votre rang, votre esprit, & vos mœurs,

Cette conformité peut seule unir les cœurs.

Vous voulez mépriser les vanités du monde,

Que dans ce beau projet un ami vous seconde ;

Que son cœur détaché, noble, prudent, discret,

De tous vos entretiens partage le secret.

Pour remplir votre tems, en faire un saint usage.

Voulez-vous au public exposer quelque ouvrage,

Consultez un ami qui, loin de l'admirer,

Soit sans aucun égard prompt à le censurer,

Un sage ami, toujours rigoureux, & sévère,

Jamais de nos défauts ne doit faire un  
myftere.

Tel vient nous applaudir , qui semble  
nous joüer.

Fuyez l'adulateur qui ne fçait que  
loüer.

Fuyez ces vains docteurs trop entêtez  
d'eux-mêmes ,

Qui font agir la grace au gré de leurs  
siftêmes.

Trifte effet d'un orgueil qui forme le  
deffein

De percer des secrets que Dieu cache  
en fon fein.

Uniffez-vous à ceux dont l'ame en tout  
foûmife ,

S'attâche fainement aux Dogmes de  
l'Eglife.

Puiffiez-vous , cher Damon , goûter le  
digne fruit ,

Que de ces vrais amis le jufte choix  
produit !





## A UN GENERAL D'ORDRE.

## P L A C E T.

**I**llustre Général , qu'un saint zèle  
 dévore,  
 Que chacun à l'envi chérit , respecte,  
 honore,  
 Qu'on ne peut aborder sans en être  
 charmé,  
 Par qui le chicaneur est bientôt desarmé ;  
 Je viens seul implorer ton secours favorable,  
 Contre un nouveau Prieur, en procez  
 redoutable.  
 Tu verras que j'agis ici de bonne  
 foi,  
 Non, Themis ne sçauroit nous rendre  
 heureux sans toi.  
 Le soleil n'a roulé que trois fois sur sa  
 ligne,  
 Depuis que ce Prieur, dont le choix  
 parut digne,  
 Entra dans l'Abbaye , avec un sage  
 espoir,  
 D'y remplir d'un Pasteur le pénible  
 devoir.



Je m'y trouvay pour lors, & je fus,  
plus qu'un autre,  
Ravi qu'on eût fait choix d'un aussi  
grand Apôtre.  
Par tout où la moisson demandoit son  
séjour,  
Il portoit seul le poids & du chaud  
& du jour.  
En semant la parole, on vit en abon-  
dance,  
Ses sueurs arroser la divine sémence.  
Heureuses les brebis ! si l'emploi de  
Pasteur  
N'eût point été troublé par celui de  
plaideur ;  
Et sur tout par le soin d'une triste  
procure,  
Qui ternit la candeur de l'ame la plus  
pure,  
Quand, pour jouïr des droits, souvent  
mal soutenus,  
On engraisse Themis des plus clairs  
revenus.  
La discorde est toujours des vertus l'en-  
nemie ;  
Ses lâches partisans sont notez d'infamie ;  
Elle asservit l'esprit sous un joug ri-  
goureux,

Et nous rend l'un de l'autre esclaves  
malheureux.

Elle rompt les liens d'une amitié so-  
lide ,

Et rend nôtre vertu chancelante & ti-  
mide.

Comme, hors de son centre, elle-mê-  
me se plaint,

Qu'on la fasse regner dans un ordre si  
saint.

On le sçait, digne Abbé, qu'à sainte  
Généviève,

Avec que la discorde on a toujours fait  
trêve.

On la brave, on la fuit, elle-même  
aux procez,

De ses paisibles murs, elle en défend  
l'accez.

Toujours, pour maintenir une paix  
fraternelle,

Sans plaider on finit la plus juste que-  
relle.

Celle qu'on voit regner aujourd'hui  
parmi nous,

N'a point de part & d'autre excité le  
couroux.

D'en faire un long détail il seroit inu-  
tile ;

En voici tout le fait en deux mots  
comme en mille.

Les Abbez de Saint \* \* \* ont donné  
tous les ans

A dix Religieux deux mille cinq cens  
francs ;

On a touûjours vécu jusques ici paissi-  
ble ,

Quand un nouveau Prieur dit qu'il est  
impossible

Que ses Religieux vivent gras & do-  
dus ,

S'ils n'ont au moins par an chacun deux  
cens écus.

Or , afin de pouvoir obtenir cette som-  
me ,

Le Chapitre s'assemble , & conclud  
qu'on me somme ,

De mettre en bon état vignes , mou-  
lius , maisons ,

Et n'ont pour m'y forcer que de foibles  
raisons ;

Car à mon Procureur j'ai produit les  
quittances ,

Qui font foi que j'ai mis au-de-là des  
finances ,

Que je touchai jadis de mon prédé-  
cesseur ,

Que je ne traitai pas avec trop de  
douceur.

Plus de vingt mille francs qu'il tira de  
sa bourse ,

Pour un nouvel Abbé furent grande  
ressource.

A fonder la marmite on travailla sou-  
dain ;

Puis pour bâtir on mit la truelle à la  
main.

Je pourrois dire encor du Prieur de  
Saint G. \* \* \*

Qu'afin de s'enrichir, & mieux faire  
les orges,

Nos bons Religieux, qui doivent être  
dix,

Ne font tous bien comptez, que le  
nombre de six.

Mais c'est assez parler, prenons un peu  
d'haleine;

Muse, il faut résister au penchant qui  
t'entraîne,

Car tu n'ignores pas qu'on ne fasse  
réfus

De lire jusqu'au bout un Placet trop  
diffus ?

Dis à ce grand Abbé, qu'il termine  
nos plaintes;

Deux mots de sa façon peuvent calmer  
nos craintes.

Sur le champ fut ouï l'oracle de The-  
mis :

Allez, dit-il, en paix ! vivez en bons  
amis ;

Qu'à

Qu'à l'avenir jamais l'interêt ne divi-  
se,

Ceux dont l'unique soin est de servir  
l'Eglise.



## LETTRE A L'AUTEUR,

*Au sujet du discours que Monseigneur  
l'Evêque d'Angers prononça à  
Rheims la veille du Sacre de  
Loüis XV.*

**J**E vous dirai, Monsieur, que le dis-  
cours prononcé à Rheims par Mon-  
seigneur l'Evêque d'Angers la veille  
du Sacre de Loüis XV. enleva tous les  
suffrages, jamais peut être piece pu-  
blique, n'eut une aprobation plus una-  
nime, & un succès plus complet. Cha-  
que période attiroit un aplaudissement,  
& presque chaque terme un éloge. On  
lisoit sur tous les visages l'admiration  
& le plaisir; aussi l'attention fut elle  
vive, & soutenüe depuis le commen-  
cement jusqu'à la fin. Il sembloit qu'on  
craignit de perdre un mot de peur de  
perdre une beauté.

Le Roi ne détourna pas un moment  
les yeux de dessus le Prédicateur. Sa

Majesté paroïssoit touchée, pénétrée & comme enlevée; si cette disposition faisoit honneur à l'éloquence du Prélat; j'ose dire qu'elle n'en faisoit pas moins au discernement du jeune Monarque, qui dans un âge tendre sçait déjà saisir si sûrement le beau & le vrai, & en sentir tout le prix.

La maniere dont cet éloquent discours fut prononcé, en réleva encore infiniment le mérite; l'action fut partout grande, noble, animée, juste, gracieuse. Le regard, le geste, la voix, les mouvemens variez selon les occurrences, & proportionnez aux situations. De sorte qu'on peut dire, que comme l'excellence de la piece répondit à la majesté de la cérémonie, la beauté de la prononciation égaloit celle de la piece.

Ne vous attendez pas, Monsieur, que je vous en fasse ici le détail, je sens combien celà est au-dessus de mes forces, & peut-être de quiconque l'entreprendra. Quelques couleurs qu'on puisse employer, elles ne donneront qu'une foible idée des beautés d'une piece qu'il faudroit copier toute entiere. Je me contenterai de vous en tracer grossierement le plan qui ne ren-



fermera que le texte, la division & les subdivisions.

Le Texte étoit pris du chap. 16. du 1. l. des Rois, *Tulit ergo Samuel cornu olei & unxit eum. . . & directus est spiritus Domini à die illa in David & deinceps.*

L'Orateur débuta dans son exode par un trait aussi heureux que délicat. Il fit en peu de mots la peinture des belles & aimables qualitez du jeune David, dont l'allusion étoit si visible à celle du Roi, qu'il sembloit que le portrait de l'un fut celui de l'autre; comme son but étoit d'instruire, il vint bien-tôt aux obligations des souverains. Il dit que les Rois ne reconnoissoient que Dieu au-dessus de leurs têtes, que c'étoit-là le fondement de leur grandeur; que le rayon d'autorité, dont brilloit leur trône, étoit émané de la Toute-Puissance du Maître des Souverains; qu'il ne les en avoit pas revêtus pour s'attirer simplement des hommages & des respects; encore moins pour nourrir l'orgueil & les passions; mais pour les associer à l'exécution de ses desseins, en les associant au partage de sa puissance; que pour entrer dans ses vûes, ils étoient engagez à deux de-

voirs essentiels : que tenant leur souveraineté de la main du très-Haut, que l'ayant reçüe pour le bonheur des peuples, ils devoient se rendre dignes d'un état si glorieux, & d'une destination si sublime, par la pieté envers Dieu, principe de leur grandeur, & par la bonté envers les peuples soumis à leur autorité. Qu'ainsi un grand Roi étoit celui qui ne songeoit à sa puissance que pour adorer l'Auteur dans un esprit de Religion ; qu'un grand Roi étoit celui qui n'usoit de sa puissance, que pour faire des heureux.

Dans la premiere partie, le Prêlat après avoir établi, que la pieté est la principale vertu d'un Roi, distingua deux sortes de pieté. Une pieté courageuse qui rende le Monarque protecteur de la Religion contre tous les obstacles, & les attentats de ses ennemis : une pieté édifiante qui rende le Monarque observateur de la loi Evangelique, malgré les attrait de la volupté, la vivacité des passions, & la facilité de les satisfaire. Dans la seconde partie, il distingua aussi deux sortes de bonté. Une bonté de justice, & une bonté de discrétion. La premiere pour récompenser le mérite, & hon-

noter la vertu ; la seconde pour ménager la docilité, & l'obéissance des sujets, & moderer l'usage de l'autorité, par ce sage temperament, qui affermit le trône du Souverain, en même tems qu'il procure la félicité publique.

Le peu que je viens, M. de vous rapporter de ce discours, n'en est, comme vous voyez, qu'un léger crayon. Je laisse à de plus hardis, ou de plus habiles que moi le soin de vous en donner un extrait plus détaillé. Il faudroit vous marquer, outre l'œconomie du dessein, l'enchaînement des parties, la finesse des liaisons, la délicatesse des tours, l'élégance & la pompe des expressions ; car sans exagerer tout y étoit mis en œuvre de main de Maître ; développé avec un art exquis, ménagé avec un discernement de sagesse, touché d'une maniere neuve, & placé dans un point de vûë lumineux. Le convaincant & le pathétique, le solide & le brillant, les pensées, & les termes, étoient assortis avec toute la force, le sel & l'agrément, dont une piece d'éloquence est susceptible.

Pour renfermer en deux mots ce qu'en pensent les connoisseurs, il y

avoit dans ce beau discours ce que l'esprit à de plus délié, le raisonnement de plus fort, la justesse de plus exact, la réflexion de plus judicieux, l'expression de plus choisi, l'ornement de plus tendre & de plus intéressant, & l'éloquence de plus grand, de plus vif, & de plus élevé.

Vous comptez peut-être, Monsieur, qu'on fera part au public de ce chef-d'œuvre si digne de sa curiosité; mais je crains que vous ne soyez trompé dans votre attente. Son illustre Auteur est spirituel, sçavant, éloquent, poli, vertueux; mais encore plus modeste. Content d'avoir satisfait à son devoir il s'en tient là; bien loin de s'arrêter ici pour recueillir les hommages de ses admirateurs, & la récompense de son mérite, il ne soupire qu'après son Diocèse, qui fait l'unique objet de ses desirs & de ses soins. J'apprens même que déjà, il s'est retiré dans ce cher azile, d'où il n'est jamais sorti que par des ordres supérieurs. Je suis M. &c.





## LETTRE DE L'AUTEUR

*A un de ses Amis, sur le Discours que  
M. l'Evêque d'Angers a prononcé  
le 30. May 1725. à l'ouverture  
de l'Assemblée Générale du Clergé.*

**L'**Illustre Prélat, Monsieur, dont on vient de faire l'éloge, & qui en a mérité tant d'autres depuis, par l'oraison funebre de M. le Duc d'Orleans, qu'il a prononcé dans l'Eglise de Saint Denis, où en relevant les excellentes qualitez de ce Prince, il a fait voir à ses Auditeurs combien les jugemens de Dieu sont terribles & adorables. Son amour pour la résidence, & pour les fonctions de son ministere, l'avoit depuis ce tems-là tenu renfermé dans son Diocèse; mais ayant été l'un des Prélats députez de la Province de Tours, pour l'assemblée générale du Clergé, Messieurs les Agens le prièrent, au nom de l'illustre Président, & de l'Auguste Corps qui la compose, de se charger du discours qui se prononce à l'ouverture de cette assemblée.

Hier 30. de ce mois, j'eus la fati-



faction de l'entendre ; outre les Prélats & les Députés du second ordre, le reste de l'Auditoire étoit composé de tout ce qu'il y a de plus sçavant , & de plus distingué dans Paris. Après l'Évangile de la Messe célébrée pontificallement par l'Archevêque de Toulouse , il monta en chaire & voici son Texte :

*Vide ministerium quod accepisti in Domino ut illud impleas.* De l'Ép. de S. Paul aux Collossiens. chap. 4.

L'exorde fut vif & pathétique , & il s'éleva un murmure d'applaudissemens , quand il parla de ces téméraires ( ce sont à peu près les termes dont il se servit ) qui refusent de se soumettre aux dogmes de l'Église , & qui pour se soustraire à son autorité , cherchent même à briser la houlette du Pasteur , qui voudroit ramener au bercail les brebis égarées.

Dans la première partie, le Prélat établit, que le ministère des Evêques est un ministère de fermeté, & que les difficultez ne doivent point les décourager ; que cette force, ou cette fermeté est fondée sur la puissance de Dieu



Dieu qui les envoie , sur la fin qu'ils se proposent , sur le prix des récompenses qu'ils en esperent.

Dans la seconde partie , il fit voir que l'Episcopat , est un ministere de charité , qui les engage envers les peuples à une charité d'instruction, comme leur pasteur , à une charité d'intercession, comme leur protecteur , & à une charité de distribution, comme leur pere ; il paraphrasa ensuite ce passage , *planta , riga , curum habe !* son discours fut rempli de traits de Morale très-vifs & très-touchans.

L'Eloge du Roi & celui du Clergé furent ingenieusement maniez. Parlant de nôtre jeune Monarque , il dit , que ne devons-nous pas attendre d'un Prince qui nous fait esperer un avenir si favorable , & qui par le choix qu'il a fait , & qu'il vient de déclarer , nous donne à connoître qu'il veut faire regner avec lui , & la sagesse , & la vertu ?

Le reste du discours se soutint avec la même force , & la même éloquence , & sa maniere de le prononcer fit voir qu'il portoit dans son cœur , & dans son esprit , cette fermeté , & cette charité Episcopale , dont il venoit de nous tracer le caractere. Je suis M. &c.



SUR LES SEPT PECHEZ  
MORTELS.

STANCES,

A. M. D. S. R

**V**Ous, dont les passions sont si bien  
maîtrisées,  
Vous, dont la piété mérite des autels,  
Et vous, qui sans sçavoir les sept pé-  
chez mortels,  
Pratiqués les vertus qui leur sont op-  
posées;  
Sans doute vous direz qu'il ne m'est  
pas permis,  
(Suiyant les honnêtes maximes,)  
De vous entretenir de crimes,  
Que vous n'avez jamais n'y connus n'y  
commis,  
Mais comme l'équité se voit par l'in-  
justice,  
Qu'on conçoit par la nuit, ce que c'est  
que le jour;  
Et qu'enfin par la haine, on reconnoît  
l'amour,

Ainsi vous connoîtrez la vertu par le vice.

Et quoique je sçache d'ailleurs,  
Que jamais le pêché ne fut de vôtre usage,  
On peut entretenir les muets du langage,  
Et les aveugles des couleurs.

## L'AVARICE.

Qu'on a de soins & de contrainte,  
Pour des biens passagers dont on fait son bonheur,  
Qu'on n'amasse qu'avec sueur,  
Qu'on ne possède qu'avec crainte,  
Et qu'on ne perd qu'avec douleur.  
L'avare dans son humeur noire,  
Ainsi que l'hydropique, est toujours alteré,  
Et d'un désir immodéré,  
Plus il boit, plus il voudroit boire.  
Cet attrabilaire achevé,  
Manque de bien dans l'opulence;  
Il est pauvre dans l'abondance,  
Pour les plus doux plaisirs, son goût est dépravé;  
Et dans le vice qui l'obsède,  
Il ne jouit non plus du trésor qu'il possède,

Que de ceux dont il est privé.  
 Faisons de la vertu nos trésors les plus  
 rares ;  
 Employons y nos jours jusqu'aux der-  
 niers momens :  
 Enfin s'il nous faut être avarés,  
 Il ne faut l'être que du tems.  
 Iris, je sçai que bien des gens  
 Tâchent de vous trouver un vice,  
 En vous accusant d'avarice,  
 Ils disent que c'est-là le seul de vos  
 vainqueurs,  
 Que vous êtes avare encore plus qu'un  
 autre ;  
 Car bien que tous les jours on vous  
 donne des cœurs,  
 Vous ne donnez jamais le vôtre,

## E N V I E.

L'Envie est un désir qu'on ne peut  
 modérer ;  
 Un Tyran qui toujours, ou déteste,  
 ou déchire ;  
 Il rit, sitôt qu'il voit pleurer,  
 Il pleure sitôt qu'il voit rire ;  
 Cet Antipode du bon sens,  
 Chagrin de ses traits impuissans,  
 Contre lui-même les rélance,  
 Et dès lors qu'on subit ses loix,

Déchirant son auteur d'une vive confiance ;

Il imite ce Ver, qui naissant dans les bois,

Ronge ce même bois, dont il a pris naissance ;

Du mérite d'autri, ce bizarre est jaloux,  
Et la prospérité l'irrite ;

Mais, Iris, si l'envie attaque le mérite,  
Peut-on la condamner en s'attaquant à vous ?

Vous qui par les vertus dont brille  
vôtre vie,

Et par vos éclatans appas,

En donnant à tous de l'envie,

Donnez ce que vous n'avez pas.

Non, ce vice sur vous n'eut jamais de puissance,

Mais que pourriez-vous envier ?

Seroit-ce la beauté, l'esprit, ou la naissance ?

N'avez-vous pas de quoi vous en glorifier ?

Mais puisque, belle Iris, vous êtes as-  
sortie,

De tout ce que la terre a de plus glo-  
rieux,

Portez vos souhaits jusqu'aux cieux ;

C'est-là l'unique objet digne de vôtre  
envie.

## L'ORGUEIL.

O mortels orgueilleux , qui d'un  
culte frivole ,  
N'adorez que du vent , qu'une pom-  
peuse idole ,  
Qui par de vains projets aux honneurs  
aspirez ,  
Quand même cent lauriers ombra-  
geroient vos têtes ,  
Sans penser à ce que vous êtes ,  
Regardez ce que vous ferez  
Lorsque les Parques ennemies ,  
Auront tranché le fil de vos superbes  
vies ;  
Et que de vos grandeurs vous ferez  
dépoüillez !  
Quels changemens feront les vôtres ?  
Dans un champ les épis , d'un beau  
verd , émaillez ,  
Sont plus hauts les uns que les autres ;  
Mais ils sont tous égaux d'abord qu'ils  
sont taillez .  
Ouvrez le tombeau d'Alexandre :  
Helas ! dans son riche cercueil ,  
Ce feu qui le brûloit , ou d'envie , ou  
d'orgueil ,  
Est éteint sous un peu de cen-  
dre .



Celui qui des pais, où son cœur l'en-  
traînoit,

Ne fit qu'un vaste cimetièrè,  
Ayant à tant de Rois donné de la pouf-  
fière,

Est devenu ce qu'il donnoit.  
Mais une humilité, qui surpasse toute  
autre,

Fait, Iris, que jusqu'aujourd'hui,  
Bien que vous connoissiez le mérite  
d'autrui,

Vous ne connoissez pas le vôtre.  
Enfin de vos vertus, ignorant les appas,  
Et le nombre de vos conquêtes,  
Tout le monde sçait qui vous êtes,  
Vous seule ne le sçavez pas.

#### LA GOURMANDISE.

Le vice sensuel de goût & de saveur,  
Par qui le premier homme, hélas ! se  
vit coupable,

Dont Satan s'efforça de tenter le Sau-  
veur,

Qui fit commettre à Loth un crime  
épouvantable,

Est le peché par où, malgré tous nos  
efforts,

La débauche nous suit, l'impureté nous  
touche ;

Et qui croiroit que par la bouche,

On empoisonne l'ame aussi bien que  
corps ?

Quelle honte à l'esprit, que la chair  
le maîtrise !

Elle qui veut nous abrutir,  
C'est lui qui doit l'assujettir,  
Et supprimer la gourmandise.

Mais qui peut se persuader  
Que vous aimable, Iris, qui gardés  
abstinence,

Vous inspirez l'intemperance ;  
Puisqu'on ne peut vous régarder,  
Sans une avidité qui n'a point de se-  
conde ;

Et comme un mets délicieux,  
Tout le monde aujourd'hui vous dé-  
vore des yeux ;

Car vous êtes, Iris, du goût de tout  
le monde.

#### L A P A R E S S E.

Tout ce que Dieu créa, sur la terre,  
& sur l'onde,

Contre ce vice nous instruit :

L'astre du jour, l'œil de la nuit,  
Sans prendre aucun repos, font tout  
le tour du monde ;

Ces brillantes lueurs dont le Ciel est  
paré,

INGENIEUSES. 177

Nous prêchent contre la paresse ,  
Car d'un mouvement mesuré ,  
Chacun les voit rouler sans cesse.  
Enfin ne voit-on pas que la terre & la  
mer ,  
Par leurs productions marquent la di-  
ligence ,  
Et que tout fuit la nonchalance ,  
Jusques aux habitans de l'air ?  
Fut-il jamais pour nous une honte sem-  
blable ,  
Que tous les animaux nous fassent la  
leçon ?  
Et que l'homme à qui seul Dieu don-  
ne la raison ,  
Soit souvent le moins raisonnable ?  
Mais pour vous la paresse est un crime  
odieux ,  
Car pour ne la pas fuir vous êtes trop  
soigneuse ,  
Et si vous êtes paresseuse ,  
C'est à guérir les maux que causent vos  
beaux yeux.

L A C O L E R E .

Une haine naissante agit modérément ;  
L'amour est foible en son entrée ,  
Et la crainte est petite en son com-  
mencement ;

Mais la colere est grande aussi-tôt  
qu'elle est née.

Elle produit un prompt embrasé-  
ment ;

Elle a dans son berceau la foudre , &  
la tempête ;

A ce monstre de bile , & de déchaîne-  
ment ;

Porte comme un serpent le poison à la  
tête.

Prévenons donc l'occasion

De cette ardente passion.

Peut-être avez-vous oüï dire

Qu'autrefois un Prince d'Epire,

A qui l'on fit present de vases de cri-  
stal ,

Prévenant les effets de son couroux  
brutal ,

Si quelqu'un de ses gens les cassoit par  
m'égarde ,

Prend ces vases si délicats ;

Il les admire , & les régarde ;

Puis il les met en mille éclats.

C'est ainsi que nous devons faire ,

Pour prévenir le feu de nos emporte-  
mens ;

Mais pour vous , belle Iris , vous n'avez  
pas affaire ,

De tous ces avertissemens ,

Car vous n'avez jamais reconnu la co-  
lere,  
Que dans les yeux de vos amans,  
Quand vous leur êtes trop sévere.

## LA LUXURE.

Ce qui me reste encore à dire,  
Est peut-être obscur, mais enfin,  
Belle Iris, vous le pouvez lire,  
Comme d'autres liroient du Grec, &  
du Latin;  
Et puisque vous n'avez aucune con-  
noissance  
D'un vice dont le nom fait rougir les  
Autels,  
Qui doit être en tout tems abhoré des  
mortels.  
Ne blessons point vôtre innocence,  
Mon pinceau seroit criminel,  
Devant vos chastes yeux, si je risquois  
de mettre,  
Par des traits trop frapans ce vice sen-  
suel,  
Iris, je craindrois de commettre  
Un huitième péché mortel.





PANEGIRIQUE.

DE LOUIS XIV.

PRONONCEZ PUBLIQUEMENT.

**I**L semble, M. que l'Orateur fait son éloge, lorsqu'il réussit à faire celui des autres, & l'on peut dire que Plin ne s'est autant acquis de réputation dans le Panegirique de Trajan, qu'il en a donné à la mémoire de ce grand Prince; & toutes les fois que nous jettons les yeux sur ce précieux monument de l'éloquence Romaine, nous n'avons pas moins de vénération pour celui qui en est l'auteur, que pour celui qui en est le sujet.

Je ne prétens pas entrer en parallèle avec ce grand Orateur, ni présu-mer assez de moi-même, pour espérer d'atteindre la fécondité de son génie, la beauté & la force de son imagination, son stile fleuri, ses expressions figurées, ses locutions hardies, ses phrases brillantes, ses périodes compassées, en un mot ce tour si propre, & si ingénieux, avec lequel il relève



les choses les plus communes; je ne prétens pas, dis-je, me comparer à ce grand Orateur, mais l'avantage que j'aurai au-dessus de lui, est que si mes expressions sont dépourvûës des graces de l'éloquence, elles ne le feront pas au moins de la vérité.

J'avouë qu'on a eu raison de reprocher à Pline son peu de sincérité dans les loüanges qu'il a donné à son Heros; mais il me paroît qu'on l'a blâmé avec injustice d'avoir affecté le bel esprit; car on n'a peut-être pas considéré que cela est de bonne grace dans le Panegirique; tout y doit être brillant, tout y doit surprendre, afin de rendre agréable à l'Auditeur une matiere qui lui déplaît d'elle-même, & l'on a besoin de toute la force, & de toute l'adresse de l'éloquence, pour vaincre l'aversion qu'il a d'entendre les loüanges d'autrui.

J'appréhende qu'il n'en soit de ce Panegirique que vous venez entendre ici tous les ans, comme de ces choses qui à force d'être vûës, deviennent indifférentes par l'assiduité, avec laquelle elles se présentent à nos yeux, & à qui l'habitude de les voir, en dérobe entierement le prix; mais il n'en

doit pas être ainsi des actions de Louis le Grand, qui sont de ces choses extraordinaires, qu'on ne doit pas se lasser d'admirer, parce qu'elles ne perdent jamais la grace de la nouveauté.

Souffrez-donc, M. qu'animé par votre présence dans ce lieu, où votre éloquence a si souvent triomphé, je vous entretienne d'un Roi, toujours grand dans le gouvernement de la Monarchie, par sa piété, & par son zèle constant pour la Religion, d'un Roi toujours grand, par sa vigilance attentive à la multitude des affaires, & qui fait le bonheur de son peuple.

#### PREMIERE PARTIE.

C'est l'uniformité de Religion, M. qui rend les états heureux, parce qu'elle unit les hommes par les liens d'une justice commune, & d'une charité bien ordonnée. C'est elle qui met les intérêts de chacun en sûreté, qui inspire la vérité dans les paroles, l'exactitude dans les promesses, la fidélité dans les contrats, la bonne foi dans le commerce; qui dépouille les hommes de l'avarice, de la haine, de l'injustice & de la trahison; & qui les

ramène à cette égalité de foi, de piété, & d'espérance, qui firent voir dans la naissance du Christianisme, une image du Ciel sur la terre.

La diversité de Religion, au contraire, jette le trouble, & la division dans tous les états; elle est cause que le pauvre sert avec inquietude, que le riche commande avec orgueil, que le peuple ne peut être laborieux sans murmure, le courtisan poli sans dissimulation, le Magistrat juge sans injustice, l'homme d'Eglise zélé sans ambition, le soldat vaillant sans cruauté, & que l'artisan ne peut être industrieux sans tromperie.

Et c'est pour arrêter des progrès si funestes, que nôtre Roi très-chrétien forme le projet de détruire ces ouvrages d'iniquité.

En effet Louïs parle, & les Temples de l'erreur tombent en peu de jours, Les Ministres courent aux pieds de nos Autels. Plus de deux millions d'âmes renoncent à des opinions, dans lesquelles elles ont été nourries, & embrassent une Religion pour laquelle on a toujours eu soin de leur inspirer de l'horreur.

Après ces conquêtes, plus glorieuses

mille fois que toutes les victoires qu'il a remportées sur nos ennemis, il ne pense qu'à faire regner le calme dans ses états, qu'à détruire le vice par ses loix, & rétablir la vertu par ses exemples.

S'il nous est permis, grand Roi, de juger de vos intentions par vos démarches, toute cette gloire qui vous environne, n'est pas ce qui vous touche le plus. Heros par tant de grandes actions, vous aspirez encore à quelque chose de plus grand. Vous sçavez que les Rois véritablement Rois, ne regardent la puissance souveraine, que comme un moyen toujours présent de servir Dieu, en faisant le honneur de leurs sujets.

Ah! qu'il est beau, M. quand revêtu de l'autorité Royale, maître de son cœur & de ses actions, & pouvant vivre au gré de ses desirs, dans une Cour qui semble n'être destinée que pour les délices; qu'il est beau, dis-je, de s'affermir dans la vertu, & de se préserver de la contagion.

Loüis sçait qu'il ne peut être soutenu sur le premier trône du monde, que par la main puissante qui l'y a élevé. Il n'attend pas pour servir le Seigneur,

gneur, de voir la fin des affaires épineuses, qu'il a sur les bras; mais il se fait de ses affaires même une raison plus forte, & une obligation plus pressante de remplir ses devoirs de Religion.

S'agit-il de dissiper une conspiration formée contre lui? il se souvient alors que les vûës de la prudence humaine sont bien bornées, que quelques mesures que prennent les Princes les plus sages, ils se trompent fort quand ils ne comptent que sur leurs précautions, qu'il faut recourir à une intelligence supérieure, qui tourne les esprits, & les cœurs comme il lui plaît.

Faut-il donner des ordres pour une bataille, pour un siège? la connoissance qu'il a du glorieux métier de la guerre, & du parti qu'il faut prendre, pour déconcerter les desseins les mieux conduits, pour jeter la terreur parmi les ennemis, pour y mettre le désordre & la confusion; cette connoissance, dis je, qu'il a de l'art militaire, le fait souvenir d'avoir recours au Dieu des armées. Trouve-t-il des obstacles à l'extirpation entière pour l'hérésie? C'est une leçon de reconnoissance envers Dieu, qui l'a fait naître dans le



sein de la véritable Eglise. Epreuve-t-il trop de dissipations d'esprit dans l'embarras des affaires? il sent le besoin qu'il a de se recueillir. Ses affaires ont-elles un heureux succès? c'est pour lui un motif d'en rendre des actions de grâces au Ciel; en a-t-il de fâcheuses? il les regarde comme un châtement de la main de Dieu qui le visite.

Permettez, M. que je r'apelle ici à votre mémoire cette soumission aveugle, qu'eut ce grand Roi dans le tems de cette maladie, dont il fut attaqué, & qui nous causa tant d'allarmes & de frayeur.

Répresentez-vous ce Prince dans ces cruelles inquiétudes, que donnent en ces momens l'incertitude du salut, & la perte d'une Couronne! Répresentez vous tous ces officiers allarmez de voir expirer leur fortune, ces grands Seigneurs autour de son lit, pour lui témoigner la vive douleur qu'ils avoient de le voir en ce triste état, que croyez-vous, M. que ce grand Roi leur répondit. Croyez-vous qu'il leur dit, comme Ezechias, qu'il n'étoit encore qu'à la moitié du cours de sa vie, & qu'il se voyoit tout prêt des portes de la mort? croyez-vous qu'il apré-



hende que son Sceptre ne passe si-tôt en d'autres mains ? ah ! il me semble entendre ce Roi Chrétien, tenir le même langage que tint autrefois l'Empereur Constantin à ces grands Seigneurs, sur le visage desquels il lisoit la douleur, & l'appréhension qu'ils avoient de le perdre : Vous devez, leur dit-il, plutôt me féliciter de la grace que Dieu m'a faite, que de vous affliger d'un mal qui va me procurer tant de biens. Sçachez que je m'estime plus heureux d'être Chrétien que d'être Roi, & que la conquête du Ciel est bien d'une autre importance, & d'un autre prix que toutes les conquêtes que j'ay faites sur la terre. Pouvoit-on, M. marquer plus d'indifférence pour la vie, & faire voir des sentimens plus chrétiens ?

Mais que ce fut un ravissant spectacle, que de voir tout un peuple se livrer aux transports les plus joyeux, par le rétour d'une santé si précieuse & si désirée, & l'on pouvoit dire, en ces momens, que si nôtre Prince étoit en pouvoir de nous donner de la joye, il n'étoit pas au nôtre de la moderer.

Je pourrois encore ici vous dire, que ce grand Roi, quoiqu'élevé au-dessus des autres hommes, a quelque fois

entendu gronder l'orage sur sa tête. Tantôt çà été une sédition qu'il a fallu arrêter dans une Province revoltée ; tantôt la jalousie des grands a mis le trouble dans son armée , & l'a forcé de dissimuler en des païs étrangers, des fautes qui eussent été capitales en France. Tantôt il a fallu essuyer le fort des armes toujourns douteux , & dont le mauvais succès ne manque jamais d'être imputé au Prince , quelque sagesse qu'il aît dans sa conduite. Tantôt, enfin, il a vû les plus beaux jours de son regne, traversez par la perte de plusieurs Princes, que la mort a tristement enlevé au milieu de leur plus brillante carrière.

Mais pourquoi retracer dans vos esprits le souvenir importun de tant d'évenemens si tristes ? & pourquoi m'arrêter à ces lugubres circonstances , tandis que j'en ai tant d'autres plus agréables à parcourir ? Que ne m'est-il permis , M. de laisser aux autres Orateurs le soin de louer tant de suprenantes actions de son regne , tandis que m'attachant aux purs principes du Christianisme : je louerai ses sentimens de Religion , de charité , de justice , de clemence , de zèle, de pieté , de foi ;

vertus qui font le bonheur de ses fujets, la confusion de ses ennemis, la gloire de l'Eglise, le defespoir de l'heresie, la consolation des gens de bien, & la terreur des méchans.

Que ne puis-je vous représenter ce grand Roi, non pas comme un Alexandre qui traversa tant d'inaccessibles rivières; mais comme un Josué, ce fameux Conquerant, dont les soldats animés par sa présence, & son courage, passerent le Jourdain pour entrer dans la Terre promise! Que j'aurois à vous dépeindre ce Prince, non pas avec les qualitez des Cefars, mais plein de douceur & de bontez comme David, de magnificence, & de sagesse comme Salomon, de Religion & de pieté comme Josias, de force & de zèle comme Azarie.

Qu'il me conviendroit bien mieux, en vous parlant de ces fortes places, prises en trois jours, & ces Provinces entieres conquises en deux semaines, de cette abondance qui, malgré la rigueur des hyvers, & la stérilité des saisons, se trouvoit dans le camp de ce Conquerant; qu'il me fieroit bien mieux, dis-je, de vous entretenir de ces Villes sans nombre, prises par la va-

leur des Rois d'Israël, des Gabaonites rusez & ingrats heureusement défaits, & une Mâne tomber du Ciel dans le camp du peuple de Dieu, autant presque pour contribuer à son plaisir, que pour le soulager dans ses besoins.

Mais il est temps de vous faire voir ce même Prince toujours grand par sa vigilance attentive à la multitude des affaires, & qui fait le bonheur de son peuple.

### SECONDE PARTIE.

Les anciens Philosophes vouloient que la vertu seule fût le souverain bien de l'homme, & qu'il n'y eut qu'elle qui pût le rendre heureux dans la vie.

La sagesse Evangelique s'accorde en cela avec la Philosophie morale. La vertu, toute austere qu'elle est, fait goûter de véritables plaisirs, & il n'y a de bonheur parfait en ce monde, que pour ceux qui travaillent sérieusement à remplir les devoirs de leur état, selon les règles du Christianisme. Dans un état tout est calme & tranquille, quand tout est soumis au Prince, & dans l'homme tout est en repos, quand les passions obéissent à la raison, & la

raison à Dieu ; voilà l'ordre. Voyons donc quels sont les Rois que la vertu forme , & qui fait qu'on les reconnoît pour contribuer, par leur vigilance, au bonheur , & à la félicité de leurs peuples. Ce sont ceux , dit un profond Docteur , qui regnant avec équité honorent Dieu , qui les fait regner , qui assujettissent à cette Souveraine Majesté leur grandeur & leur puissance , qui éloignent d'eux le mensonge & la vanité , déferent plus à la vérité qu'à la flâterie , qui se regardent comme peres , plutôt que comme maîtres de leurs sujets , qui punissent avec répugnance , & pardonnent avec inclination , qui font la guerre par nécessité , & dans la vûe d'établir une paix durable , & qui aiment mieux commander à leurs passions qu'à leurs peuples.

A cette description , M. ne reconnoissez vous pas Loüis le Grand , qui réunissant dans sa personne toutes ces glorieuses qualitez , fait le bonheur & les délices de ses sujets.

Ajoutons aussi que si la vertu forme des Rois de ce caractere , elle forme en même tems des sujets humbles , obéissans , fidèles , prêts à servir l'état ; & de cette intelligence mutuelle nais-



sent le bon ordre & la félicité publique. De là viennent ces grands succès, dont le Ciel a béni nos armes durant le cours de nos dernières campagnes. Nous n'avons ouï d'autres bruits que ceux que faisoient nos victoires, nous avons cueilli des lauriers par tout où nous avons porté la guerre, on a vu, il n'y a pas long-tems, nos braves guerriers s'ouvrir de nouveaux chemins à la gloire, par des expéditions militaires, & malgré tous les obstacles de l'art & de la nature, forcer les ennemis sans craindre ni leur puissance, ni leur courage.

N'attendez pas, M. que je vous cite ici les noms de tous ces pays, & de toutes ces villes que Louis le Grand a conquises, & que je fasse votre attention d'une longue suite de mots barbares, ma mémoire n'y suffiroit pas, & votre imagination en seroit fatiguée. Déployez la carte de tous les pays ennemis, là, vous verrez des places prises en peu de jours, ici, des batailles gagnées, là, des sièges soutenus avec toute la valeur, & l'intrepidité de nos François. Parcourez si vous pouvez la vaste étendue des mers, ici, vous verrez des vaisseaux superbes, chargez  
de



de richesses, les uns brûlez au milieu des eaux, là d'autres contrains d'échoüer après un combat sanglant, ici des magasins flottans tomber entre les mains de nos armateurs, ou servir de jouët aux vens.

Si en parcourant ces plaines liquides, vôtre vûë s'égare parmi tant d'objets différens, vous pouvez dire, sans flâterie, par quel de ces détroits n'a-t-il pas passé, pour y faire voler ses conquêtes? Quelle mer n'a pas retenti du bruit de son nom, dans quelles isles les plus réculées n'a-t-il pas fait pénétrer, pour y porter la lumiere de l'Evangile? & quels lieux voyons-nous où il n'ait laissé des marques, non seulement de sa valeur, mais encore de sa pieté, & de sa Religion, par le désir qu'il a toujourns eu de contribuer à rendre ses sujets heureux?

Je n'ai garde de passer ici sous le silence cette assiduité constante de nôtre Roi, à tenir ses conseils en tout tems, & en tous lieux. On sçait que le secret en est l'ame, & l'un des principaux fondemens de la politique. A-t-il jamais été gardé avec plus d'exactitude que dans le Conseil du Roi, dont les ennemis avec toute leur application

& toute leur prévoyance, n'ont jamais pû pénétrer les desseins? C'est à ce profond, secret autant qu'à la prompte exécution de tant de vastes projets, qu'on doit en partie, les grands & merveilleux succez de ce regne.

Je n'ai garde, non plus, d'oublier de vous parler de cette sagesse, & de ce juste discernement, avec lesquels nôtre Auguste Monarque a sçû combler de ses bienfaits tous ceux qui cultivent les sçiences. On a vû des Rois & des Empereurs estimer les gens de lettres; mais Loüis est le seul dont la libéralité se soit étenduë sur tous les sçavans. Ses bienfaits les ont cherchez jusques aux pais les plus éloignez; il a récompensé la vertu, qui paroissoit comme ensevelie dans les ombres d'une longue nuit; combien de lampes brillent aujourd'hui sur le chandelier, qui sans lui seroient cachées sous le boisseau.

Que nôtre Prince est bien éloigné de la conduite de ces souverains, qui se sentant capables de toutes sortes de crimes, exiloient les arts ennemis de leurs vices, moins par un sentiment de haine, que par l'appréhension qu'ils avoient qu'on aprochât de leurs yeux

tout ce qui pouvoit leur offrir l'image de la vertu.

Ne peut-on pas dire que sous ce regne les beaux Arts fleurissent? La Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tout s'est perfectionné. L'Eloquence, la Poësie, la Musique, l'Astronomie, les expériences Physiques, les découvertes qu'on fait dans la Médecine, dans l'Anatomie, & dans les Mathématiques, sont montées au comble de leur perfection.

Que n'ai-je le tems de vous entretenir des heureux succès qu'ont eu les Edits que notre Roi, si sage, & si attentif au bien de ses sujets, fit publier contre les faineans, & contre le luxe? Que ne puis-je vous représenter ici sa vigilance infatigable, sa charité, qui, comme un fleuve sorti d'une source vive, s'est répandue sur ces terres arides, & entr'ouvertes par la rigueur des saisons? Je veux dire sur cet établissement des Invalides, où les soldats, après avoir blanchi dans les travaux de la guerre, & affoiblis par les blessures qu'ils ont reçues dans les combats, viennent dans cet azile pour s'y rétablir, ou y rendre, pour ainsi dire, les derniers soupirs de leur générosité mourante.

C'est dans ce même esprit de justice & de piété, que ce religieux Monarque a fait construire avec soin une nouvelle Arche, élevée au-dessus des eaux ameres du siècle, pour y cultiver, dès le berceau, les mœurs de tant de jeunes filles, qui plus dépourvûës des avantages de la fortune, que de la naissance, font sous les yeux vigilans d'une sage Esther (a) l'apprentissage de toutes les vertus dont elle est le modèle.

Qu'ajouterons-nous, M. à cet éloge, ou plû-tôt qu'en pourrions-nous retrancher? Quel de nos Rois a prévenu comme lui, par ses libéralités & par ses graces, tous ceux qui s'étoient signalés dans son service? Où est l'homme de sa Cour qui se plaigne d'un mot un peu moins concerté, ou d'une raillerie picquante? Qui est-ce qui n'en a pas été favorablement écouté avec toutes sortes de bontés & de douceurs? Qui est-ce qu'il n'a pas obligé même dans les refus?

Qu'on frappe donc des médailles à Louis pacifique! ce sera avec plus de justice qu'on en frappa autrefois à l'Empereur Commode. Qu'on en fra-

(a) Madame la Princesse de Conti présentée Douairiere.

pe au bonheur constant des François, qui, sous les auspices de Loüis le Grand, ne voïoient rien qui puisse troubler leur tranquillité !

Si je n'aprehendois, M. d'oublier le peu de temps qui doit être prescrit à ce discours, je vous entretiendrois de l'ingenieuse conduite de ce Prince dans le temps de la mort du Roy d'Espagne. Il s'en tient au partage tant qu'il lui paroît nécessaire à la paix, & le rejette des qu'il découvre une voie plus sûre pour l'affermir. Je vous parlerois de ce Roi trahi & détrôné, traité avec tant de marques de générosité, & reçu si gracieusement par Loüis le Grand. Je vous représenterois comme il a toujours abbatu l'orgueil d'un certain Prince ambitieux, en qui une infinité de Nations avoient mis leur confiance, & qui, enflé par des crimes heureux, se voyoit soutenu par les forces de plusieurs Rois, & de l'Europe entière, liguée contre nous. Je vous ferois voir . . . . Mais il faut que je contienne mon admiration en quelques sortes de bornes, excitée qu'elle est par tant de surprenans objets, elle m'engageroit dans un détail infini, &c

par une confusion de pensées, qui commencent à faire naître le désordre dans mon esprit, je me vois obligé de me taire, après vous avoir fait convenir, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire au commencement de ce discours, que si mes expressions ont été dépourvûes des graces de l'éloquence, elles ne le sont point au moins de la vérité.







LE PLAISIR ET LA SAGESSE.

F A B L E

**L**E folâtre plaisir s'étoit mis en chemin,  
 Pour visiter les lieux de son vaste domaine;  
 Et de son pied leger il parcouroit la pleine,  
 Aussi vîte qu'un trait échapé de la main.

Dessus son dos une mallête  
 Voituroit diverses instrumens,  
 Une corde à danser dessus l'escarpoulette,  
 Force raquettes, & volans,  
 Cartes, & dez, sur tout, rémedes excellens  
 Contre le sommeil léthargique,  
 L'humeur sombre, & mélancolique;  
 Que sçais-je, enfin, tout l'attirail  
 Qui sert à délasser les hommes du travail.

En son chemin faisant il trouva la sagesse,  
 Qui méditoit au coin d'un bois.

Quoi, Madame, est-ce vous? C'est  
moi, quelle allégresse!

Qu'avec transports joyeux, enfin, je  
vous revois!

Depuis l'âge d'or, ce me semble,

On nous vit rarement ensemble;

Vous me fuyez, plaisir! vous me gron-  
dez toujours,

Sageesse! sans cela, vous feriez mes  
amours.

Tient-il à moi, dit l'immortelle,

Qu'entre nous désormais,

L'amitié ne se renouvelle?

Allons, jurons, ensemble, une ardeur  
éternelle,

Et ne nous séparons jamais.

Tous deux, ainsi, d'intelligence

entreprenent de voyager.

Ils partent, la nuit vient, on cherche  
à s'heberger;

Que faire? un château d'apparence

Frappent leurs yeux, & de concert,

Ils vont demander le couvert;

Dans les routes de l'avenüe,

La Dame de ces lieux prenoit alors le  
frais,

Coquette, s'il en fut jamais.

Le folâtre plaisir lui donna dans la vûë;

Bon regal lui fut assuré,

Pour la sageesse elle y fut mal reçüe.

On l'envoya loger chez un certain  
Curé,

Où nous dirons ( par parenthese )  
Qu'elle passa la nuit assez mal à son  
aise.

Après un fort leger sommeil,  
Du plaisir paresseux elle attend le ré-  
veil ;

Il sort sur le midi des bras de son ho-  
tesse ;

Et laisse dans sa place une sombre tri-  
stesse.

Voilà, le couple pelerin

Qui se rassemble encore, & se met en  
chemin,

Nulle malheureuse aventure,

Ne troubla leurs plaisans propos.

Sur le point que la nuit ramène l'ombre  
obscuré,

Avec le besoin du repos,

Ils trouvent un Palais, azile d'une pru-  
de,

Qui lasse du tracas mondain,

Se plaisoit dans la solitude :

Cette Dame parut soudain,

Et d'un sourcil sauvage, & rude,

Repoussant le plaisir badin,

A la sagesse seule elle tendit la main.

Le plaisir rebuté porta sa lassitude

Au cabaret le plus prochain.

**202 VARIETÉZ**

Qu'elle infortune est donc la nôtre  
Dirent nos voyageurs, au matin rassemblez,  
Il faut que des humains les esprits  
soient troublez,  
Pour nous vouloir toujours separer  
l'un de l'autre :  
N'est-il point sous le Ciel quelque séjour  
heureux,  
Où nous soyons unis tous deux ?  
Contre le mauvais goût le beau coup  
s'emporte,  
On déloge aussi-tôt, & l'on frappe  
à la porte  
D'une belle communauté :  
Là, d'une charmante beauté,  
Logeoit une aimable Princesse,  
Qui promet au plaisir un favorable  
accueil ;  
Cette même raison fit trembler la sage  
sage,  
Que jeunesse, & beauté, mirent sou-  
vent en deuil ;  
Mais, quelle surprise agréable !  
Leur fit changer de sentiment,  
Quand la Princesse incomparable  
Fit à tous deux ce compliment :  
Venez plaisir, venez sage,  
Vous avez trouvé votre hôtesse,  
J'aurai place, & tems, pour tous  
deux ;

**L**e plaisir m'est utile , & même neces-  
 faire ,  
**E**t la sagesse , aussi , n'a pour moi , rien  
 d'affreux ,  
**P**ourvû qu'abandonnant cette figure  
 austere ,  
 Et cet air trop imperieux ,  
 Elle soit un peu moins severe ,  
 Et s'aprivoise avec les jeux ;  
 J'espere que dans ma retraite ,  
 Vôtre union sera parfaite ,  
 Qu'aucun incident desormais  
 Ne dérangera vôtre paix.  
**C**onditions se font , nul n'ose s'en dé-  
 fendre ,  
**C**hacon , bien entendu , met quelque  
 peu du sien ,  
**Q**ui plus des deux sur soi dût pren-  
 dre ,  
 La suite nous l'apprendra bien.  
**L**a sagesse fut gaye , & le plaisir mo-  
 deste ;  
**T**out est d'un bon accord , sur rien on  
 ne conteste ,  
 Cet exemple nous fait bien voir ,  
 Qu'on peut unir , avec adresse ,  
 Et les plaisirs & la sagesse ,  
 Sans s'écarter de son devoir .





## VERS MONONIMES

*A la louange d'un Prélat.*

**M**Use, quitte ton air rustique,  
 Et rêveur, & mélancolique,  
 Qui tient un peu trop du mistique,  
 De l'inconstant, du lunatique :  
 Vîte à rimer que l'on s'applique,  
 Sur un Prélat Apostolique,  
 Que l'on peut nommer Seraphique,  
 Par son discours vif, pathétique,  
 Plein d'onction, noble, amphatique.  
 Il convertit un herétique,  
 Eut-il le cœur plus dur que brique.  
 Sa morale parabolique,  
 Jointe à son zèle Evangelique,  
 Eleve au Ciel le Catholique :  
 Change la conduite lubrique  
 Du pécheur le plus impudique.  
 L'yvrogne quitte sa barrique  
 Pleine de la liqueur bacchique,  
 Et devient un sobre aquatique ;  
 Oüi, par ses soins le fanatique,  
 Plus obstiné qu'une bourrique,



Dans son peché philosophique,  
 Qu'il soutient comme un frenetique,  
 Quitte son sommeil létargique,  
 Sans nul murmure & sans replique,  
 A l'envi le jeune & l'antique,  
 Qui composent sa republique,  
 L'honorent comme une relique.  
 Il écoute sous son portique  
 Un simple courteau de boutique,  
 Comme le plus fin politique,  
 Louant le bon, blâmant l'inique :  
 Mais, en charité magnifique,  
 Il donne aux nuds une tunique  
 La nourriture au famélique.  
 Par son moyen le pauvre étique,  
 Le languissant, le pulmonique,  
 Le gouteux, le paralitique,  
 L'infirme ainsi que l'asmatique,  
 Le fiévreux, avec l'hidropique,  
 Et ceux qui souffrent la colique,  
 Que l'on apelle nephretique,  
 Trouvent un remede topique,  
 Et souverain, & balsamique,  
 Rafraischissant aromatique,  
 Qui meilleur que la Veronique,  
 Le retablit, mis en pratique.  
 Son gouvernement despotique,  
 Chaque sentence juridique,  
 N'ont rien de dur, de tyrannique ;  
 Il regle tout son domestique

Bien mieux qu'un papier de musi-  
que,

Ou qu'une regle de l'optique.

Semblable au grand fils de Monique,

Tout ce qu'il dit est sel Attique;

Il sçait démêler la chronique

De chaque fait très-autentique,

Tant en Europe qu'en Afrique,

Que dans l'Asie & l'Amérique.

Il excelle en fine logique,

En l'abstraite métaphisique,

En la massore judaïque,

Ainsi qu'en la mathématique.

Il aime de la mécanique,

Tableaux faits à la mosaïque;

En tout il est grand, heroïque,

Il est toujours plus méthodique

Que l'Auteur du poëme épique,

Ou de l'ouvrage Bucolique,

Que Corneille le dragmatique,

Et que Racine le tragique,

Que l'Auteur né pour le comique.

De chaque instrument organique,

Il connoît le son harmonique :

Muse, de ta veine extatique,

J'entens un rimeur satirique,

Qui prenant un ton colérique,

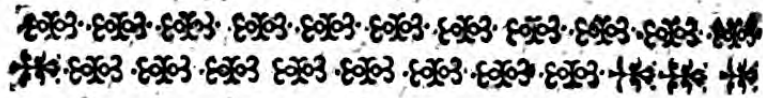
Et qui n'est point problematique

Traite ta rime de gotique,

Ou plû-tôt comme énigmatique,

Comme vision chimerique,  
 Ainsi que le quarré magique ;  
 Disant que c'est vielle rubrique,  
 Propre à mettre en la basilique ?  
 Mais pour éviter ce Cynique,  
 Qui n'aime point le chant lirique,  
 Et la loüange en vers saphique,  
 Accompagné du gout dorique,  
 Ou celui qu'on nomme yonique,  
 Pour fuir, dis-je, cet empirique,  
 Qui sottement te fait la nique,  
 Et sans sujet ici te pique,  
 Finissons par ce beau distique,  
 Ou bien plutôt par un cantique,  
 Qui devienne chanson publique.  
 Qu'on le chante à la jamaïque,  
 Aux pais sous le pole arctique,  
 Aux habitans sous le tropique ;  
 Qu'on dise qu'il est spécifique,  
 Que par son esprit angelique,  
 P\*\*\* pour charmer est unique.





## ANACROSTICHE NOUVELLE

LETTRISÉE ET RIMÉE.

**M** Onpipeau, Muse merveilleuse,  
**A** flaisonne, avec agrément,  
**R** ondeau, rebus, raisonnement;  
**G** racieusement genereuse,  
**V** ertueuse visiblement,  
**E** lle est en esprit étonnante,  
**R** eguliere, ravissante,  
**I** nstruit judicieusement,  
**T** ouché Théorbe tendrement;  
**E** n exemple elle est éclatante  
**D** es dons de Dieu décide doctement  
**E** xtrêmement édifiante.  
**M** ine, maintien majestueux,  
**O** ubliant outrages odieux,  
**N** egligeant naissance, noblesse;  
**P** atissant pour parfaitement  
**I** miter J E S U S innocent,  
**P** riant pour pécheur, pécheresse,  
**E** xerçant en étude expresse,  
**A** usteritez, abaissement,  
**V** ivant, veillant, utilement.

EXPLI-



## EXPLICATION,

*Pour l'intelligence des discours, où l'on renferme des Proverbes.*

**I**L est important de remarquer qu'il y a deux sortes de Proverbes, les réels, & les figurez.

Les réels sont ceux dont tous les mots sont, comme pour ainsi dire, enchassés dans un discours, que l'on peut imaginer sur le champ; par exemple, je veux renfermer dans une petite narration ce Proverbe connu: A petit manger, bien boire; & voici comme je m'y prens, pour entrelasser tous ces mots.

Il y (1) a quelques jours, qu'étant allé voir un de mes amis, j'y trouvai un (2) petit homme d'une physionomie fort spirituelle, avec qui je m'entretins si long-tems sur plusieurs matières importantes que j'oubliai entièrement, qu'il étoit heure d'aller (3) manger ma soupe. Il étoit (4) bien près de deux heures, quand j'arrivai

Voyez les chiffres marquez au près de chaque mot du Proverbe, par 1. 2. 3. 4. 5.

chez-moi, & comme l'on avoit deservi, je me fis apporter un morceau de pain, & me contentai de (5) boire deux soupes, en attendant le soupé.

*Le Proverbe figuré est comme une espece d'Enigme, qui indépendamment des mots du Proverbe, n'en doit renfermer que le sens. Par exemple : je me propose ce Proverbe connu :*

QUI REFUSE, MUSE,

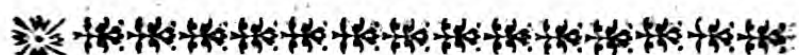
*Et voici comme j'en envelope le sens.*

Un voyageur fatigué de la longueur du chemin, & exposé à l'ardeur du soleil, se sentit pressé de la soif. S'étant assis sur le bord d'un ruisseau, il cherchoit à s'y desalterer; mais voyant que l'eau en étoit un peu trouble, il temporoit dans l'esperance qu'il en viendrait une plus claire; enfin il attendit si long-tems que la source tarît, & se vît hors d'état de pouvoir se soulager dans le besoin qui le pressoit.

Au reste il est bon de remarquer que les mots des Proverbes, que l'on veut entrelasser dans un recit, ne doivent être repetez qu'une seule fois; par exemple, ces cinq mots: après la mort le medecin, doivent être uniquement



placez dans le discours que l'on imagine ; il est cependant permis de repeter ces mêmes mots quand ceux du Proverbe proposé sont finis, & pour lors on peut se donner une plus libre carrière, sur tout quand on entreprend de renfermer plusieurs proverbes dans une aventure que l'on raconte.



## PREMIER PROVERBE,

*Dans lequel est renfermé mot pour mot,  
un Proverbe connu.*

Les chiffres marquent tous les mots du Proverbe, qui ne doivent être repetez qu'une seule fois dans tout le discours.

**D**Es les sept heures du matin,  
 Jour que l'on fêtoit S. Martin,  
 Je me trouvai dans une Eglise,  
 Prés d'une mondaine Marquise,  
 Qu'on avoit, (1) a dessein, dit-on ;  
 Pressé d'entendre un (2) beau sermon.

Comme c'étoit un homme habile,  
 Fameux pour (3) prêcher l'Evangile,  
 (4) Qui (5) n'a que le salut à (6) cœur,

*N<sup>a</sup>. Les mots des Proverbes se trouveront à la table.*

Il touchoit le plus grand pécheur.  
 Pour nôtre Marquise on assûre  
 Que ce seroit très-belle Cure,  
 S'il venoit à la convertir,  
 Et par son zele, l'avertir  
 ( 7 De songer à l'unique affaire  
 Qu'on ne sçauroit trop tôt ( 8 bien  
 ( 9 faire.

De mon Proverbe tous les mots  
 Sont ici placez à propos.

*Second Proverbe figuré.*

Comme il étoit déjà fort tard,  
 Lorsque je vins de Vaugirard,  
 Je rencontraï grand équipage ;  
 Tout étoit d'un bel étalage,  
 Tel qu'est celui d'un grand Seigneur,  
 Qu'on voit briller avec honneur ;  
 Mais comme j'arrivois en ville,  
 Je vis un homme fort tranquille  
 Qui me détrompa sur le train  
 Que j'avois vû sur le chemin.  
 Dès qu'on fut dans l'hotellerie,  
 Tout ne parut que gueuserie ;  
 Les maîtres, comme les valets,  
 N'avoient sur table pour tous mets  
 Que du pain bis & du fromage,  
 Sans vin, sans ragoût, sans potage,  
 De ce proverbe ici mesuré  
 Devinés le sens figuré.

*Troisième Proverbe.*

Mon cœur , charmante Iris ,  
 De vos charmes toujours épris ,  
 Soupire depuis vôtre absence ;  
 La nuit comme le jour , je pense  
 Que demain on me voit captif.  
 Je prens toujours un ton plaintif ;  
 Nopce , plaisirs , jeux , allegresse  
 N'ont pour moi qu'un air de tristesse.  
 Le valet même , qui me sert ,  
 Me voit seul comme en un desert ,  
 Ici sont les mots d'un Proverbe ,  
 Cachez comme un serpent sous  
 l'herbe

*Quatrième Proverbe.*

On m'a , dit depuis quelque tems ,  
 Qu'un homme , des plus importans ,  
 Avoit passé dans cette ville ,  
 Reconnu Viceroi d'une Isle ;  
 Tous ses chevaux gris-pommelez  
 A son char étoient attelés.  
 Son épouse étoit belle femme ;  
 Prés d'elle on voyoit une Dame ,  
 D'assez bon air , mais trop guindée ;  
 On la trouvoit un peu fardée ;  
 Cela n'est pas rare à la Cour

Où regne l'empire d'amour.  
 Que les maîtres de l'équipage  
 Puissent faire un heureux voyage !  
 Qu'ils y maintiennent tous les droits,  
 Dont jadis ont jouï nos Rois ,  
 Que leur santé soit assurée !  
 Sur tout de très-longue durée ,  
 Cherche ici lecteur ingenu  
 Les mots d'un Proverbe connu.



### D I S C O U R S ,

*Dans lequel sont renfermez treize  
 Proverbes fort connus.*

**C'**Est toujours pour moi un nouveau plaisir de relire les Satires de Boileau, je crois les avoir lû plus de mille fois, je voulois donner au public quelques remarques que j'avois commencées; mais de grandes douleurs de tête, que ce travail m'a causées, en ont interrompu le cours. Je m'étois attaché principalement à faire voir les beautez de la description, qu'il fait des embarras de Paris. Tout y est parfaitement bien representé. Ces paveurs de ruës, ces couvreurs, qui du haut des toits font pleuvoir l'ardoise à

foison, ces carrosses embarrasées par des charettes, & par un nombre de troupeau de bœufs. Ce convoi funebre, ces sons aigus de tant de cloches, ce ferrurier qui trop voisin de sa maison s'apprête à lui fendre la tête à grands coups de marteau. Ce voleur avide d'or & d'argent, qui pour le surprendre s'ouvre une route, non par la porte, mais par les fenêtres, dont il sort une grosse barre de fer; ce doux repos de la nuit interrompu à tous momens, tantôt par des chats, qui roûlent leur voix comme un enfant qui crie. Vous m'avouerez que ces descriptions sont divertissantes; mais l'endroit qui m'a fait plus de plaisir est celui de ce cheval, qui en passant éclabouffe Boileau, & lui fait un habit gris tout neuf, qu'il n'avoit porté qu'une seule fois. Il me semble cependant qu'il devoit dans ce grand embarras plus appréhender pour sa peau, que pour l'habit. C'est après une triste expérience, qu'il ne conseille à personne de s'engager trop avant dans les rues quand il fait sombre, & que les lanternes ne sont pas encore allumées. Je suis surpris que cet habile Auteur ait trouvé le secret de plaire en donnant sur les doigts, à l'Eglise à

la robe, au plumet, au moine. Je sçais même que ses ennemis n'ont pû s'empêcher de lui donner l'encens qui lui est du. Pour moi je trouve qu'il donne un tour si ingenieux à tout ce qu'il dit, que c'est toujours avec regret que je quitte la lecture de ses charmantes Satires. Après s'être étendu sur differens sujets, il n'oublie pas la morale. Il nous fait une belle description de l'inconstance de l'homme, qui voltige de pensées en pensées, & qui cherche toujours hors de lui-même ses vertus & ses vices. Il blâme son ambition, sa fureur pour les richesses, son avarice fordide. Il represente un malade que les douleurs pressent, & qui, presque mort, appelle le medecin, & lui dit, qu'il ne sent aucune incommodité; cependant il a déjà le corps tout gangrené. Dans un autre endroit il rend parfaitement bien la pensée d'Horace, lorsqu'il dit qu'un fol que le trouble accompagne, est malade à la ville, aussi bien qu'à la campagne, & qui vainement monte à cheval pour dissiper son chagrin; mais le chagrin monte en croupe, & galoppe avec lui: Il fait aussi un beau portrait d'un avare, lorsqu'il meurt avec une somme immense qu'il

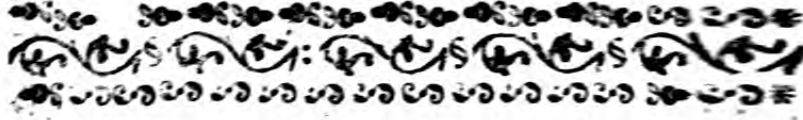


qu'il sembloit devoir emporter avec lui. Il instruit les pecheurs à fuir le mal, & à ne point retenir le bien d'autrui. Il apprend au riche, qu'il n'est véritablement riche, que par le bon usage qu'il fait de ses biens, & sur tout lors qu'il songe à les répandre dans le sein des pauvres. J'ai toujours un vrai plaisir, lorsque je lis la description qu'il fait de la campagne, du besoin qu'il a du silence, & de l'ombre des bois, pour ranimer sa voix, & rechauffer ce feu, que le grand âge commence d'éteindre. Tantôt c'est la pêche qui l'occupe innocemment; tantôt ce sont des filets qu'il vient tendre aux oiseaux en plusieurs endroits; tantôt assis près de quelque ruisseau, il prend plaisir à son doux murmure, & tantôt couché sur un gazon riant, il prie Apollon de daigner encore l'écouter. J'oubliois ici de citer la description d'un repas qui a toujours passé pour son chef-d'œuvre c'est le terme dont je me sers, pour dire qu'on ne doit rien oublier pour lui rendre la justice qu'il mérite, chacun sçait comme il parle de ces poulets étiques, qui furent servis dans un grand plat, de ce chapon, ou plutôt de ce vieil cocq, si dure, qu'il ne peut en arracher ni pied, ni aîle,

on y voit comme toute la troupe mange sur une table quarrée, où malgré fois les uns étoient portez par les autres, en faisant un tour à gauche, & mangeant de côté; pour accompagner ce chapon, sur un plat, dit-il, s'élevoient deux lapins demi étiques avec un cordon d'aloüetes pressées : mais qu'il se plaint agréablement de cette connoissance qui lui vient de ces deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans, qui, dans leurs longs complimens, lui dirent tout Cyrus ; mais que ses expressions sont vives & brillantes lorsqu'il fait l'éloge de Loüis xiv. ce Monarque, autant aimé de ses sujets, que craint de ses ennemis ; il se fait une nécessité de louer ce grand Roi, qui depuis l'établissement de la Monarchie n'a point eu son semblable. Ses sujets ont toujours été charmez de vivre sous ses loix, & sous son empire ; il merite lui seul tous les honneurs, que l'on rendoit autrefois aux Empereurs Romains : quel zele & quelle vigilance pour ramener au sein de la veritable Eglise nos freres errans, qui changent en peu de tems de religion, & imitent par leur conversion les mœurs & la conduite des veritables Chrétiens : je finis ce long dis-

cours par les plaintes que Boileau fait à son Apollon, qui lui refuse de tems en tems son secours, il murmure aussi contre sa muse, qui n'est pas attentive à le seconder dans tous ses projets. Voila les treize proverbes qu'il faut decouvrir chacun en particulier.





# O D E

*Sur la Paix à Messieurs de l'Academie  
Royale. D. \* \* \**

**F** Aвори du sacré Parnasse,  
Loüis, enfin, comble nos vœux,  
De Bellone, il abbat l'audace,  
Et ramene des jours heureux;  
Loin d'ici, le chant de ces armes,  
Qui des neuf Sœurs troubloient les  
charmes ;

Nous ne chanterons desormais  
Que ce Heros brillant de gloire,  
Qui du beau char de la victoire,  
Descend pour embrasser la paix.



Tout seconde notre esperance,  
Et nous allons voir refleurir,  
Ces beaux Arts dont la connoissance  
Paroissoit déjà s'affoiblir.  
On verra la docte Assemblée,  
Et plus exacte & plus zelée,  
Donner des ouvrages nouveaux,  
Et par sa frequente sceance,  
Venir, avec perseverance,  
repandre les nobles travaux

Prelat, en ces lieux ta presence  
 Reveille, excite les esprits ;  
 En sçavoir, en vive éloquence,  
 Apollon te donne le prix :  
 Et le plus grand de nos Monarques  
 Nous en donne aujourd'hui des mar-  
 ques ,

En te nommant son Orateur ;  
 On sçait qu'à la Cour, à la Ville,  
 Dès que tu prêches l'Evangile,  
 Tu charmes toujours l'auditeur.



Libre de toute inquiétude,  
 Chacun va se faire un plaisir  
 D'étaler les fruits d'une étude,  
 Puisez dans le sein du loisir ;  
 Tantôt dans ce lieu d'exercice,  
 Le Chantre d'Achile, & d'Ulisse,  
 Nous racontera leurs exploits :  
 Tantôt l'Auteur de l'Eneïde  
 Tibulle, Perse, Horace, Ovide,  
 Nous feront entendre leurs voix.



Tantôt, témoin du bel ouvrage,  
 D'un Auteur plein de pieté,  
 Qui nous invite à rendre hommage  
 Au seul Dieu de la verité,  
 Nous apprendrons que l'Hippocrêne,  
 N'est qu'une erreur grossiere & vaine;  
 Que pour bien composer des vers,

Loin d'Apollon, ce Dieu frivole,  
On doit adresser la parole  
Au Créateur de l'univers.



Tantôt les Odes de Pindare  
Semblent renaître en ces lieux  
Par ce genie & vif, & rare,  
D'un Auteur d'un goût merveilleux:  
Nous dirons lisans ses ouvrages,  
Que le sublime est de tous âges,  
Qu'on voit aujourd'hui ces talens  
Ce brillant & cette faillie,  
Que la Grece, & que l'Italie  
Ont préconisé de leur tems.



Mais, sur tout, l'on mettra sa gloire  
A tirer de l'obscurité  
De l'Anjou la celebre Histoire;  
Belle, par son antiquité;  
De la nouvelle troupe élite \*  
Dont on reconnoit le merite,  
Nous esperons de grands secours;  
Des plus beaux faits la connoissance,  
La serenité, l'évidence,  
Brilleront dans tous leurs discours.



Libres des troubles de Bellone,  
Jouïssons de ce doux repos,

o Deux Academicien, reçus ce n.é.ne jour.



Que la paix aujourd'hui nous donne,  
A l'abry de tous les impôts !  
Dans les païs qu'elle traverse,  
On voit refleurir le commerce ;  
Déjà tout rit sur nos Côteaux ,  
Et j'entens le Berger qui chante  
Sur sa flûte reconnoiffante,  
LOUIS, qui met fin à nos maux.



\* \* \* \* \*

SUR UN CONVALESCENT.

SONNET *en bouts-rimez.*

**D**Ans l'état pitoyable, où la vie aux  
 abois  
 S'éclipse quelque tems, paroît par in-  
 tervale,  
 Ne disputant qu'à peine à sa fière rivale  
 Un corps qu'on voit revivre & remou-  
 rir cent fois ;  
 Pressé de mille maux accablé sous leurs  
 poids,  
 Consumé par le feu d'une fièvre fatale,  
 Interdit, l'œil éteint, le front livide &  
 pâle,  
 Je ne pouvois trouver de langueur ni  
 de voix.  
 Seigneur ! je crus alors que, cedant à l'o-  
 rage,  
 Il falloit vous benir, & cherir mon nau-  
 frage,  
 Afin que tant d'écuëils missent mon ame  
 au port.  
 Mes maux furent depuis l'objet de  
 mon envie,  
 S'ils n'ont pû me servir pour une bon-  
 ne mort,  
 Qu'ils me servent, Seigneur, pour une  
 bonne vie



## S O N N E T,

## SUR UN CONVALESCENT.

**H**eu! quæ visceribus bella intestina  
moventur.

Quæ me flamma intus seditiosa vorat.  
Vivens nunc morior, media nunc morte  
revixi;

Suppliciiisque reddit vitæque morsque  
novis.

Pallent ora, oculi torquent, frons livet  
in umbram,

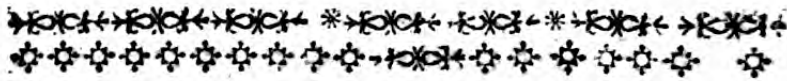
¶ Jam non in corpus febris acerba furit,  
Nec lingua in gemitu, sed vox manet una  
malorum,

Errat! an illo mens pondere mersa perit.  
Cedo, & naufragium jussa ad tua prom-  
ptus adoro,

Ad portum è scopulis sic via, pande  
Deus.

Audior, invideo quî me attrivère dolores,  
Si tibi, ne cecidi vivere, Christe, juvet.





## BOUTS-RIMEZ,

*Donnez pour être remplis sur une  
belle & fervente Religieuse.*

**P**lus forte qu'un Hercule , en vain-  
 quant le Centaure,  
 Celeste , vous charmez les cœurs d'un  
 seul coup d'œil,  
 Du grand monde plus craint que jadis  
 Minotaure,  
 Vos vertus vous ont mit à l'abry de  
 l'écueil  
 Deformais contre lui guerrière com-  
 me un Parthe,  
 Vous lui ferez sentir qu'il n'est qu'un  
 Iroquois,  
 Car vous sçavez unir Magdelaine avec  
 Marthe,  
 Briser de Cupidon , les traits & le  
 carquois,  
 Attachée à Dieu seul comme le fruit à  
 l'arbre,  
 Vous sentez , qu'il est doux de lui faire  
 la cour;  
 Votre ame pour le monde aussi froide  
 qu'un marbre,  
 Par son zèle, paroît plus brûlante qu'un  
 four.

## JEUX D'ESPRIT.

**T**ROIS personnes s'entretiennent de leur âge; un de la compagnie dit, je ne vous dirai point le mien, mais vous sçavez seulement, que Monsieur a deux ans plus que moi, & Mademoiselle huit ans moins que moi, & à nous trois, nous faisons 50. ans; on demande l'âge d'un chacun.

R. le premier a 20. ans, le second 18. & la troisième 12.

Si vous voulez sçavoir mon âge je vous dirai seulement, que  $\frac{3}{7}$  &  $\frac{2}{5}$  & 11. ans font l'âge que j'ai.

R. 56. ans.

Le  $\frac{3}{4}$  & le  $\frac{1}{2}$  de l'argent que j'ai dans ma bourse, avec 5 livres font la somme totale.

R. 12 livres.

Vous voulez sçavoir, Monsieur, combien nous avons d'argent à nous trois; je vous dirai seulement, que Mr. a 4 pistoles plus que moi, & Mlle. 2 pistoles moins que moi, & qu'entre nous trois, nous avons 62 pistoles, c'est à vous à deviner le reste.

R. Le premier 20. la seconde 18. & l'autre 24. qui font la somme de 62.

Un jeune Cavalier entrant dans une maison , ou il y a un cercle de Dames, leur dit en entrant bon jour la douzaine de belles Dames, qui repondent aussi-tôt Monsieur nous ne sommes pas 12. mais si nous étions une fois autant, nous serions autant au dessus de 12 que nous sommes au dessous, on demande combien elles étoient.

R. Elles étoient huit.

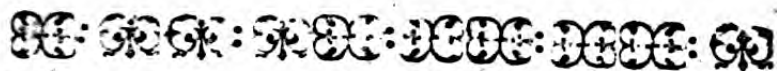
Une personne dit à une autre, si vous me donniez 3 de vos écus, j'en aurai après cela autant que vous; & l'autre lui répond si vous m'en donniez 5 des vôtres, j'en auroit deux fois autant que vous: on demande combien chacun a d'écus.

R. L'un en a 27 & l'autre 21.

Les trois Graces portoient un jour des pommes autant l'une que l'autre; les neuf Muses venant à leur rencontre & leur demandant des pommes, chaque Grace en donna à chacune des Muses un nombre égal, & la distribution faite, il se trouva que les Graces & les Muses en avoient chacune autant l'une que l'autre; on demande combien les Graces avoient de pommes, & combien elles en donnerent: pour decider la question, il n'y a



qu'à joindre le nombre des Graces avec celui des Muses.



*DE'FI,* qui fut fait à l'Auteur, dans un cercle de personnes sçavantes, qui consistoit à trouver, sur le champ, neuf mots de suite, commençans par la même lettre, & qui fissent un sens suivi.

**A**lexandre a appris aux ambitieux,  
à attaquer avec audace.

Boufflers, bon Brigadier, battant brusquement braves bataillons, brilla beaucoup.

Clodius chasse Cicéron, cependant César caresse ce charmant Consul.

David, dépouillé du Diadème, dédommage Dieu d'un désordre ditta-  
mant.

Edoüart, Empereur, étoit extrêmement emporté, & excessif en extravagances.

Faustine, femme fort fastueuse, faisant force fanfaronade, finit funestement.

Cassion, grand guerrier, grave, General, gouvernoit gracieusement grosses garnisons.

Herfan honnête homme , habile humaniste , haranguoit hardiment , hazardoit heureusement.

Juvenal , illustre Italien, invectivoit ingenument , intriguoit joliment , instruisoit judicieusement.

Licurgue , Legislatteur , Lacedemonien , loüoit la litterature , limoit les loix.

Mazarin Ministre malade meditoit , même moribond , malicieusement mille maltôtes.

Ninon, Nimphe née negligente , n'avoit ni noblesse ni nippes necessaires.

Ouvein , originairement ombrageux ; ordinairement officieux , oubloit obligamment offenses outrageantes.

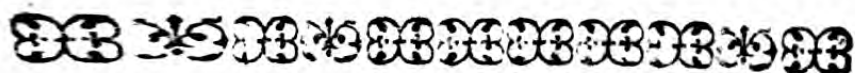
Pierre pauvre pécheur , premier Pontife, péchant publiquement, pleura prodigieusement.

Rapin, Religieux recuëilli, refléchissoit rigoureusement , rimoit rapidement , rioit rarement.

Salomon, sage Souverain , sçavoit soutenir son Sceptre sans secours.

Testu tu travailles trop , tes travaux troubleront ta teste.

Uranie un vermillon use votre visage, vous vieillissez visiblement.



## E N I G M E S

*En Acrostiche.*

**Q**U'on entende en tous lieux de  
 Gaillard & Laruë,  
**V**anter publiquement l'éloquence  
 connue ;  
**J**e soutiens que celui dont j'offre le  
 portrait,  
**N**'a rien qui ne retrace un Orateur  
 parfait :  
**Q**uand il parle, l'on croit oïir un  
 Chrisostôme,  
**U**n Roi pour son salut, le choisit &  
 le nomme ;  
**E**n vain pour me trouver on a recours  
 aux Dieux,  
**T**u n'a besoin, Lecteur, que du se-  
 cours des yeux.

A U T R E.

**R**ares talens chez moi, se trouvent  
 réunis ;  
**A**uprès de Louïs quinze, on m'a vû  
 pour l'instruire,

Généreux, bien-faisant, habile en l'art  
 d'écrire,  
 Un esprit cultivé par travaux infinis,  
 En un mot, cher Lecteur, sans qu'Apollon t'inspire,  
 Tes yeux doivent ici découvrir qui  
 je suis.

## A U T R E.

Predicateur celebre, à la Ville, à la  
 Cour,  
 On me voit, en Prélat, porter Croix,  
 Crosse & Mithre,  
 Nuit & jour embrasé des feux du saint  
 amour,  
 Chacun peut, sur la foy, me choisir  
 pour arbitre,  
 En un mot cher Lecteur, sans l'aide  
 d'Apollon,  
 Ton œil, en ce fixain, doit decouvrir  
 mon nom.

## A U T R E.

*Sur la maison de plaisance du même  
 Prélat.*

En m'abordant chacun m'aplaudit &  
 m'admire ;  
 Un charme inévitable étonne tous les  
 sens,

Et

Et mon Maître, de qui l'on recherche l'Empire,  
 N'offre, en mon beau séjour, que plaisirs innocens :  
 Tous les jours, près de lui, sont de vrais jours de fête,  
 A toute heure, on lui peut faire sa cour chez-moi ;  
 Regarde, cher Lecteur, ton œil mieux que ta tête,  
 Decouvrira mon nom, lis, je suis devant toi,



S O N N E T

*En bout-rimez, donnez pour être remplis sur un jeune Prince.*

SONNET.

Que vois je ! & quel Heros represente ce buste ?  
 Un Prince qui de l'Inde aux climats des glaçons,  
 De Lauriers immortels fera plus de moissons,  
 Que celui que la fable a depeint si robuste.

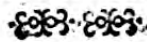
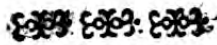
Issu d'un Roi plus grand qu'Alexandre,  
 & qu' Auguste,  
 De ce fameux vainqueur il suivra les  
 leçons,  
 Tandis que les neufs Sœurs diront dans  
 leurs chansons,  
 Son cœur est aussi grand que son esprit  
 est juste.



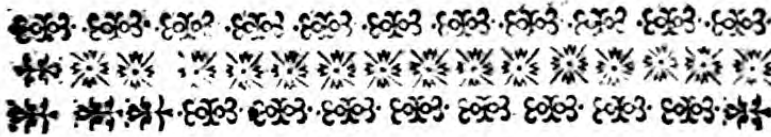
Il répond ses bien-faits sans bruit &  
 sans orgueil,  
 Il adoucit les maux par un charmant  
 accueil,  
 Et leur sçait opposer une puissante  
 digue.



Grand Dieu ! qui de son cœur fais  
 mouvoir les ressorts,  
 Et qui de tes faveurs, lui fus toujours  
 prodigue,  
 De sa jeune valeur, modere les transf-  
 ports.







## S O N N E T

*En bours rimez, donnez pour être remplis  
sur le départ d'une Dame de qualité,  
sous le nom d'Eucaris,*

## S O N N E T.

**P**lus triste qu'un soldat, qui perd  
sa tabatière,  
Qu'un Moine à qui l'on ôte & l'habit  
& le froc,  
Plus chagrin qu'un Marchand, qui fait  
un mauvais troc,  
Eucaris, nous verrons partir votre  
litière,



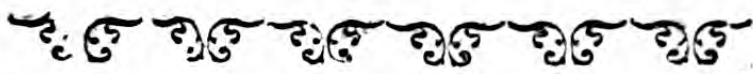
Nos larmes, en ces lieux, feront une  
rivière;  
L'Echo repetera de nos soupirs le  
choc,  
De cet éloignement, le desespoir est  
hoc,  
De tous nos entretiens, il fera la  
matière.

Quoi faut-il, dira t'on, que le **peuple**  
 Angevin,  
 Perdre un tresor si rare un objet si  
 divin,  
 Des beaux yeux plus brillants que  
 leur de chandelle!



On compteroit plutôt., les sables de  
 la mer,  
 Et les fleurs du Printemps qu'annon-  
 ce l'hyrondelle,  
 Que les regrets naissants de ce depart  
 amer.





*Vers monorimes, sur le Mariage de  
Mr. le Marquis de \* avec  
Mademoiselle de \**

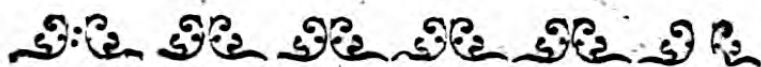
**M**Use, cherchons rimes en âge,  
Faisons en un bel étalage,  
Pour célébrer un mariage,  
Qui doit être d'heureux présage,  
Fait par \* \* \* grand personnage,  
Qui par son éloquent langage,  
Des Rois s'est acquis le suffrage,  
Dont chacun rend bon témoignage.  
Mais, Muse, ton encens l'outrage,  
Et ce Prelat déjà t'engage,  
De rendre au plutôt ton hommage,  
A \* \* \* qui sans partage,  
Laisse son cœur en esclavage,  
Chez \* \* \* & belle & sage.  
On peut lire sur leur visage,  
Que tous deux à la fleur de l'âge,  
Feront long-tems tres-bon menage,  
Et de leurs biens Royal usage.  
Qu'ils en jouissent sans dommage,  
Coûlans leurs beaux jours sans nuage,  
Sans procès, sans le moindre om-  
brage :

Que dans son superbe hermitage ,  
 \* \* \* \* l'honneur du veuvage ,  
 Sans craindre des ans le ravage ,  
 Les retenans comme en ôtage ,  
 Les regale de bon potage ,  
 D'excellents mets, & pour breuvage,  
 D'un vin bien meilleur qu'à Car-  
 thage ;

Au deffert du plus doux laitage ,  
 Et des beaux fruits du jardinage ,  
 Y joignant le friand fromage ,  
 Parmezan , Brie , ou Sassenage.  
 Mais laissons-là ce tripotage ,  
 Muse , & sans faire aucun tapage ,  
 En long habit sur ton corsage ,  
 Vole vite , & fais ton message .  
 Dans notre charmant voisinage ,  
 En t'adressant à quelque Page ,  
 Qui t'indique la belle cage ,  
 D'une Marquise à qui Menage ,  
 Voiture, & le sçavant Banage ,  
 Cederoient , en fait d'un ouvrage :  
 A l'entendre parler, on gage ,  
 Qu'elle a l'esprit pour apanage ,  
 Et très-propre à ton badinage.  
 Mais pourquoi taire le courage  
 D'un Marquis , du Dieu Mars l'I-  
 mage ,  
 Qui dans les combats a fait rage ,  
 Bravant les horreurs du carnage ,

Civilisant le plus sauvage,  
Et le barbare Antropophage.  
Muse, avant de plier bagage,  
Ou finir ton pelerinage,  
Rend visite au plus haut étage,  
Au Comte, qui de plage en plage,  
Sur les mers a fait maint voyage,  
Dans les pays bien loin du Tage,  
Clio, n'en dit pas d'avantage,  
Et fixe ici ton air volage,  
Il est tems que l'on te soulage,  
Car déjà s'éleve un orage,  
Qui menace d'un prompt naufrage,  
Ton vaisseau sans mât ni cordage,  
De peur de te mettre à la nage,  
Et de perdre ton équipage,  
Crois moi, regagne le rivage,  
Et reviens vîte à l'abordage.





*Autres Vers Monorimes sur la Cere-  
monie d'un Baptême.*

**M**Elpoméne , rimons en ise ,  
 Que ce beau jour l'on solemnise,  
 Puisqu'un grand Prélat de l'Eglise,  
 Un enfant nouveau né baptise ;  
 Qu'une Duchesse en grace exquise,  
 En est la Maraine requise:  
 Qu'un Comte que l'on préconise,  
 Par son esprit, & sa franchise ,  
 En est le Parrain sans remise ,  
 Pour Lundi la mesure est prise ,  
 Après-midi l'heure est précise ,  
 Nous y verrons une Marquise ,  
 Dont les vertus l'on canonise.  
 De plaire au Seigneur elle vise ,  
 Car sa grace la favorise ,  
 Et la tient à ses loix soumise :  
 Mais , ma Muse , on se formalise ,  
 Et l'on t'accuse de bêtise ,  
 De taire un Abbé que l'on prise ,  
 Dont le merite on timpanise ;  
 Que pour lui ton encens s'épuise !  
 A le louer tout t'autorise.  
 Revenons au Prélat ! qu'on dise ,  
 Que pour lui ta pointe s'aiguise ,  
 Que



Que ton Apollon l'éternise.  
Dès-lors qu'à parler il s'avise,  
Fort à propos il verbalise ;  
Car d'un beau discours l'analise ,  
Avec son esprit simpatise ;  
Un sauvage s'y civilise ,  
Un homme emporté s'humanise ,  
L'étranger s'y naturalise ;  
L'un quitte sa fainéantise ,  
Et l'autre , eut il la barbe grise ,  
Met un frein à sa convoitise :  
L'amant reconnoît la sottise ,  
D'un entretien qui scandalise ;  
L'avare qu'on ridiculise ,  
Sur son penchant qui le maîtrise ,  
Abandonne, non sans surprise,  
D'un fardide gain, l'entreprise.  
Ma Muse , après semblable crise ,  
Je crains fort que rimes en ise ,  
Comme tres-rare marchandise ,  
Ne sortent plus de ta valise.  
Finiſſons par une devise !  
Qui la Duchesse immortalise ,  
Comme la fameuse Arthemise.  
Que ces mots gravez on y lise ,  
Depuis la Loire , à la Tamise ,  
Et du Tage , bien loin de Pise.  
Fais qu'en tous lieux, ces mots on lise :  
Cette Dame doit être admise ,  
Parmi celles qu'on divinise.

*Thiestes Chorus 2.*

**T** Andem Regia nobilis,  
Antiqui genus Inachi,  
Fratrum composuit minas ;  
Quis vos exagitat furor !  
Alternis dare sanguinem ,  
Et sceptrum scelere agredi,  
Nescitis cupidi artium ,  
Regnum quo jaceat loco ;  
Regem non faciunt opes ,  
Non vestis Tyria color ,  
Non frontis nota regia ,  
Non auro nitida trabes ;  
Rex est qui posuit metus ,  
Et diri mala pectoris .  
Quem non ambitio impotens ,  
Et nunquam stabilis favor ,  
Vulgi precipitis movet ,  
Non quidquid fodit occidens ,  
Aut unda Tagus aurea ,  
Claro devehit alveo ,

*Traduction du second Chœur de  
Thieste de Senecque.*

O Ui, la nature enfin, toujours prudente & sage,  
Nous ramene le calme après un grand orage ;  
Aux enfans d'Inachus elle arrache à jamais,  
Les armes qui troubloient la concorde & la paix.  
Juste Ciel ! quoi le sang contre le sang s'anime ?  
Quelle horreur de gagner un Sceptre par un crime  
Vous ne connoissez pas, esprits ambitieux,  
L'éclat dont un vrai Roi doit briller à vos yeux !  
Non, vous ne sçavez pas ce qu'est un diadème,  
En quoi doit consister la puissance suprême,  
Les tresors, la Couronne & les Palais dorez !  
La pourpre, & les habits dont les Rois font parez,  
Ne sont de leur grandeur que les plus foibles marques.

Non quidquid Libicis terit,  
Fervens area messibus;  
Quem non concutiet cadens;  
Obliqui via fulminis,  
Non Eurus rapiens mare,  
Aut sævo rapidus freto,  
Ventosi tumor Adria,  
Quem non lancea militis,  
Non strictus domuit chalib.  
Qui tuto positus loco,  
Infrà se videt omnia,  
Occurritque suo libens,  
Fato, nec queritur mori.  
Reges convenient licet,  
Qui sparsos agitant dacas,  
Qui rubri vada littoris,  
Aut gemmis mare lucidum  
Late sanguineum tenent,  
Aut qui Caspia fortibus,

C'est l'empire sur soi qui fait les grands  
Monarques.

On est Roi, quand on sçait commander  
à son cœur

Quand on est délivré de cette folle erreur,  
Qui travaille, & qui trouble une ame  
imperieuse,

Qui fuit de ses desirs la pente malheu-  
reuse.

On est Roi, quand on fuit les aplau-  
dissemens,

D'un peuple toujours prêt à prodiguer  
l'encens ;

On est Roi, quand on peut regarder  
sans envie,

L'or du Tage, & les grains de la ri-  
che Libie ;

Quand on peut d'un visage intrepide,  
inconstant,

Voir serpenter en l'air le foudre me-  
naçant ;

Quand semblable au rocher, qu'une va-  
gue aboyante,

Par des coups redoublez, bat, agite &  
tourmente :

Toujours inébranlable, on affronte les  
flôts,

Qui font craindre, & pâlir le plus seurs  
matelots.

On est Roi quand on brave & l'épée &  
la lance,

*Recludunt juga Sarmatis ,  
Certet Danubium licet ,  
Audet qui pedes regredi ,  
Et quocumque loco jacent ,  
Seres vellere nobiles ;  
Mens regnum bona possidet ,  
Nil ullis opus est equis ,  
Nil armis & inertibus  
Telis , quæ procul ingerit  
Parthus , cum simulat fugam ;  
Admotis nihil est opus ,  
Urbes sternere machinis ,  
Longè saxa rotantibus .  
Rex est qui metuit nihil ,  
Hoc regnum sibi quisque dat .  
Stet quicumque volet ;  
Aula culmine lubrico :  
Me dulcis saturet quies ,  
Obscuro positus loco ,  
Leni perfruar otio ,  
Nullis nota Quiritibus ,  
Ætas per tacitum fluat ;*



Du soldat dont Bellone , anime l,  
vaillance,

Quand , toujours au-dessus des caprices  
du sort ,

On va , sans murmurer, au devant de la  
mort.

O Rois! qui disputant d'une vaine puis-  
sance,

Prétendez, entre vous, avoir la préfe-  
rance,

Vous , fiers & vains guerriers, qui sui-  
vez & chassez,

Dans l'horreur des deserts , les Daces  
dispersez :

O vous ! qui possédez , avec tant d'a-  
vantage ,

Ces mers , dont les rubis , font bril-  
ler les rivages ;

Qui des monts Caspiens , faites des  
forts puissans ,

Que ne peuvent percer les Sarmates  
vaillans :

Rois du Sud , Rois du Nord , dites-  
moi, que vous semble,

De ces titres pompeux , dont vous trai-  
tez ensemble ;

Qui doivent distinguer parmi vous les  
plus grands ?

Mais, qu'entens-je? ah ! plû-tôt changez  
de sentimens ,

*Sic cum transferint mei;  
Nullo cum strepitu dies;  
Plebeius moriar senex.  
Illi mors gravis incubat,  
Qui notus nimis omnibus,  
Ignotus moritur sibi.*



Et reconnoissez mieux l'objet qui vous  
enflâme !

Oüi , le plus grand Empire , est pour  
la plus grande ame.

Enfin , qu'à-t'on besoin d'armes & de  
chevaux ?

Que servent des combats , les peni-  
bles travaux ,

Ces machines qui font dans les murs  
tant de brêches ,

Ces ruses que le Parthe a pour lancer  
ses flêches ?

On n'a qu'à ne rien craindre , à ne rien  
desirer ,

C'est un empire seur , qu'on ne peut  
nous ôter :

On est riche sans biens , on est Roi sans  
couronne ;

Chacun , quand il lui plaît , cet Empire  
se donne ;

Desire qui voudra cet état de gran-  
deur ,

Le pas pour y monter , est glissant &  
trompeur ;

Pour moi , j'aime bien mieux , sans ris-  
que & sans envie ,

Me livrer aux douceurs d'une inno-  
cente vie ,

Dans un réduit obscur , utilement  
jouïr

De la paix que procure un honnête  
loisir,

Ah ! puissai-je, inconnu, vivre en un  
hermitage,

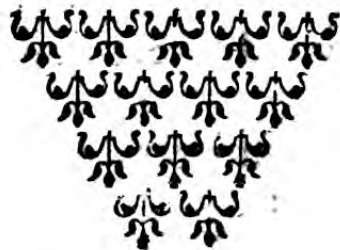
Et passer, loin des grands, le reste de  
mon âge :

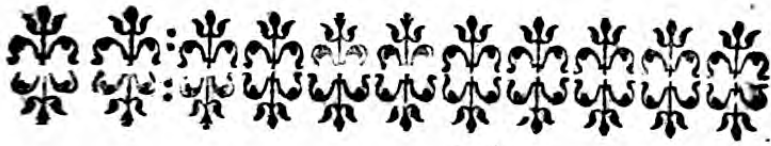
Puissai-je, ayant rempli de mes vieux  
ans le cours,

En simple citoyen, expirer plein de  
jours :

Celui-là, de la mort ressent le poids ex-  
trême,

Qui, trop connu de tous, s'est mécon-  
nu soi-même.





## REFLEXIONS

*Sur le jour terrible du jugement , à  
la prière d'une Dame de qualité,  
qui après avoir été long-tems re-  
pandue dans le grand monde, pris  
le parti de se retirer.*

**Q**Uand je pense, Seigneur, à ce  
jour redoutable,  
Où tu viendras juger, le juste & le  
coupable ;  
Je tremble, je fremis, & de crainte &  
d'horreur,  
Moi, qui me suis livrée au crime a-  
vec fureur :  
Quel trouble ! quel effroy ! quand, en  
Juge severe,  
Tu nous feras sentir les traits de ta  
colere ;  
Et que de tes arrêts découvrant l'é-  
quité,  
Tu perceras des cœurs la noire ini-  
quité ;  
O mon divin Sauveur, ah ! quelle dif-  
ference !

Entre ce jour heureux , lorsque , par  
ta clemence ,  
On te vit , pour souffrir , habiter parmi  
nous ;  
Calmer par tes travaux l'Éternel en  
couroux ,  
Alors comme un enfant , & foible &  
miserable ,  
Ton Trône étoit la crèche , & ton  
Palais l'étable ;  
Là , souffrant pour nous mettre à l'abri  
des malheurs ,  
Par un excès d'amour , tu repandois  
des pleurs ;  
Et pour nous mériter un Paix bien-heu-  
reuse ,  
La mort , sur une croix , te parut glo-  
rieuse.  
Avant que d'expirer sous le poids de  
tes maux ,  
Tu daignas pardonner à tes propres  
boureaux ;  
Mais hélas ! en ce jour , comme un Ju-  
ge inflexible ,  
Tu porteras contr'eux ta sentence terrible  
Ton Trône , environné de foudres &  
d'éclairs ,  
Paroîtra formidable aux yeux de l'U-  
nivers.  
Là , dans l'effroi commun de toute la  
nature ,



Tu verras à tes pieds la pâle créature,  
Et tous les morts sortir du sein de leurs  
tombeaux,

Attendre pour jamais ou les biens, ou  
les maux.

Que repondrai-je, hélas ! à ce Dieu de  
vangeance ?

Moi, qui depuis long-tems, & l'ou-  
trage & l'offence.

Ah ! Seigneur, que ton bras sur moi  
soit suspendu !

Qu'en vain le sang d'un Dieu ne soit  
pas repandu !

Quelles graces, hélas ! ne dois-je pas  
te rendre ?

Dans un âge avancé, tu veux encore  
m'attendre ;

De tes bontez, Seigneur, daigne me  
prévenir,

Pour ne plus t'offenser dans le tems à  
venir.

Arrache de mon cœur cette indigne se-  
mence

D'envie & de soupçon, de tiédeur  
de vangeance

Doux JESUS, bonté seule, en qui j'o-  
se esperer,

Je deteste mon crime & je vais le pleure  
Non, je n'attendrai pas ce jour si plein  
d'allarmes,

254. V A R I E T E Z  
Où l'on ne répandra que d'inutiles lar-  
mes ;

Pendant mon triste exil, affligez-moi,  
Seigneur,  
Afin de m'épargner au jour de ta fureur

---

*A un Abbé & General d'Ordre.*

**B**Eau séjour ;  
Que ta Cour  
M'édifie ;  
Chaque jour,  
De la vie  
On vous prie,  
Dieu d'amour :  
Votre flâme  
Brûle une ame  
Tour à tour.  
Loin du monde,  
Votre paix,  
Est profonde :  
Non, jamais  
Votre azile  
Doux, tranquile  
Ne ressent  
De l'orage,  
Du naufrage  
L'accident.  
Solitude,  
Ton étude  
Rend les sens  
Innocens ;

Tes delices  
Sont fans vices ,  
Tes rigueurs  
Sans langu eurs ;  
Là , la joye  
S'y déploye ;  
En ce lieu  
On se livre  
Tout à Dieu ;  
Pour le suivre ,  
Quel honneur !  
Quel bonheur !  
Là , les larmes  
Ont des charmes ,  
Et souffrir  
C'est plaisir ;  
Oüi , la pompe ,  
Qui nous trompe  
Ici bas ,  
N'y plaît pas.  
Ces victimes  
Font leur choix  
Des maximes  
De la Croix.  
Le commerce ,  
Qu'on exerce  
Dans ces lieux ,  
Porte aux Cieux .  
Ces fidèles ,  
Nuit & jour ,  
Sur les ailes

De l'amour,  
Vont & volent,  
Se consolent  
Dans ce bien;  
Doux lien.

Vrai, solide,  
Qui décide.  
De leur fort  
A la mort.

Mais, ma muse,  
Ne t'excuse  
De tenter,  
De chanter  
Notre infigne,  
Et tres-digne  
Général,

Sans égal  
De sagesse  
De justesse,  
Son esprit  
Se nourrit:  
Des merveilles,  
De ses veilles.

quels secours,  
Tous les jours  
Sa lumière  
Seule éclaire  
Son troupeau,  
Quel flambeau!

On desire  
Son empire;  
Sa douceur,

**S**on humeur ,  
**C**omplaisante ,  
**B**ien-faisante ,  
**S**on bon sens ,  
**S**a droiture  
**S**ont exempts  
**D**e censure.  
**Q**uoy de plus ;  
**E**n vertus :  
**I**l excelle ,  
**P**ar son zele  
**I**l produit  
**U**n grand fruit.  
**M**use acheve  
**T**on dessein ,  
**E**t l'élève  
**A** sa fin :  
**M**ais la veine  
**D'**Hypocrene ,  
**Q**ui tarit  
**T'**interdit.



**D**ans un cercle de Dames de la premiere  
 qualité , on fit un défi à l'Auteur des  
 lettres suivantes , de faire un discours ,  
 non interrompu , en retranchant la voyelle  
 E. Le même défi avoit été auparavant fait  
 à la Cour , sans qu'on eût pu y réussir. L'Au-  
 teur composa ces discours pour faire plaisir  
 à la compagnie , qui étoit pour lors à la cam-  
 pagne , où l'on cherchoit à se désennuyer par  
 mille occupations innocentes & récréatives.

LETTRES  
NOUVELLES  
ET  
CURIEUSES,

Dans lesquelles l'Auteur ne fait  
entrer que quatre voyelles en  
chacune lettre, & qui ne lais-  
sent pas néanmoins, de renfer-  
mer un sens fini & tres-suivi.





*LETTRE PREMIERE,  
Dans laquelle on ne fait point entrer  
la voielle A.*

**M**ONSIEUR,

Je fus voir dernièrement un Medecin , pour le consulter sur l'incommodité d'un jeune homme , qui souffroit depuis long-tems. Dès qu'il en fût instruit , il me dit qu'il n'étoit point en peine de le guérir , pourveu qu'on voulût suivre tous les conseils qu'il donneroit.

Je puis vous dire , reprit-il , que plusieurs personnes de distinction ont été guéries , dès qu'elles se sont servies de mon remede , qui est très-merveilleux pour dissiper toutes sortes de vertiges. Ce sont des pillules qui doivent être prises deux ou trois fois le jour.

Y ij

On ne doit point boire de vin lorsque l'on prend ce remede, & le mouton roti est le seul mets dont on doit se nourrir. Ceux qui usent de ces pilules, se couchent de bonne heure, & joüent peu. Je connois plusieurs personnes, qui toutes infirmes qu'elles sont, ont executé ce regime, & s'en sont fort bien trouvez. Je ne finirois point, si j'entreprendois de vous citer tous ceux & celles qui ont reçu un très-prompt secours de mon remede. Comme je suis connu presque de tout le monde, on peut compter sur ce que je dis, & mes Preuves sont s'y évidentes, & mes experiences s'y fréquentes, que ce seroit une injustice de vouloir en douter. Le Roi même me permet pour le bien public, de débiter une essence qui n'est composée que de Simples, elle est propre pour guérir toutes sortes de fièvres. Je veux, *me dit-il*, vous montrer une phiole qui, quelque petite qu'elle soit, se vend près de trois loüis d'or. Il me fit voir ensuite une bouteille, où étoit une liqueur d'une couleur fort rouge, & me dit qu'il s'en servoit pour guérir toutes sortes de blessures; comme ce Medecin étoit un des plus curieux,

il me fit voir plusieurs belles expériences, qui me surprirent, & qui me firent juger qu'il étoit bien éloigné d'être du nombre de ces esprits présomptueux, qui n'ont qu'une science superficielle, & qui n'ont nul soin de se perfectionner, & de découvrir mille secrets, qui nous sont encore inconnus. Comme j'étois extrêmement pressé, je pris congé du Medecin, & lui promis d'envoyer prendre de son essence, pour le prix dont il étoit lui-même convenu. Dès que je l'eus quitté, il me prit envie de visiter un Phisicien, pour voir chez lui une expérience du vuide, dont je fut très-content. Je vis en même tems, les effets d'un Telescope, d'un Hygromètre, & d'un Thermomètre de nouvelle invention. Il me fit voir une montre qui ne se montoit que tous les douze mois une fois. Lorsque l'heure étoit sur le point de sonner, on voyoit un petit Cupidon, qui décochoit une flèche, qui tomboit précisément sur l'heure, & y restoit immobile. J'y vis encore une horloge d'une construction très-ingenieuse; lorsque l'heure devoit sonner, l'on voyoit plusieurs petits chiens, qui poursuivoient un Cerf, dont le bois

indiquoit l'heure précise. Le Cerf & les Chiens étoient tous d'or , & les dehors de l'horloge étoient revêtus de rubis & de pierres précieuses. Ce qui me surprit encore plus, fut de voir le mouvement perpetuel que l'on cherche depuis si long-tems. C'étoit une boule d'ivoire, qu'un ressort renvoïoit dès le moment qu'elle étoit descendüe, & qui roûloit toujours dès, qu'elle étoit une fois en mouvement. Entre une infinité de curiosités, je vis un Phosphore qui étoit si vif, & si lumineux, qu'il perçoit & dissipoit les ombres d'une nuit tres-obscure. Comme il étoit tems de souper, je fus obligé de quitter ce curieux, & de me retirer chez moi





*LETTRE SECONDE,  
Dans laquelle on ne fait point entrer  
la voyelle E.*

**M**ONSIEUR,

J'ai connu un Courtisan, qui passoit à la Cour pour un Saint. Il y vivoit sans ambition. Il faisoit sa cour au Roi huit ou dix fois dans un an. Il haïssoit fort la dissimulation, aussi fuioit-il un fin Courtisan qui l'abordoit. Il avoit fait choix d'un ami pour qui il a paru toujours fort constant. Il occupoit vis-à-vis sa maison un fort joli pavillon; lui connoissant un bon fonds, mais surtout un vrai goût pour l'oraison, il l'aimoit, il s'attachoit à lui, il avoit un air riant qui lui plaisoit; tantôt il lui disoit d'un ton fort insinuant, mon

ami, travaillons au salut. Imitons S. Paul qui souffroit, qui mortifioit sa chair, qui prioit, qui triomphoit du maudit satan, qui plus rugissant qu'un lion lui livroit un combat sanglant. N'oublions jamais l'instant fatal qui doit finir, nos jours ; n'imitons pas Salomon, qui connut trop tard l'illusion du plaisir, où il s'abandonnoit sans raison. Portons la croix du Roi tout-puissant ; son joug nous paroîtra fort doux à la mort qui finira tous nos maux. Nous aspirons tous au Paradis, mais nous vivons oisifs, sans travail, sans mortification. Si nous avons la foi d'un S. Hilarion nous craindrions toujours. Tantôt il disoit à son ami, faisons un tour au jardin, là, nous y lirons l'Imitation. Il y a plaisir, mais sur-tout un grand profit à la parcourir, ouvrons-la au hazard tout y conduit au salut. On tomba sur un discours fort touchant, mais sur la fin son laquais arriva qui lui dit, il y a là un Capucin qui voudroit vous voir. Il m'a dit qu'il alloit partir pour sa mission du Canada. Il courrut aussitôt pour lui offrir sa maison, ravi d'avoir un instant pour s'ouvrir à lui. L'ayant joint il l'instruisit sur l'oraison, sur l'amour du prochain, sur la sou-

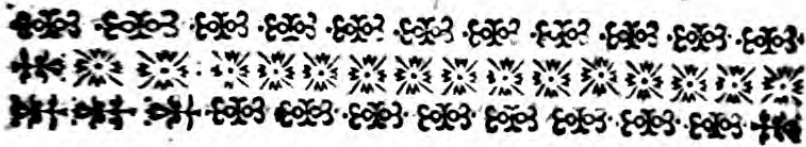
mif-



mission aux croix, sur la mortification, sur son habit, qui lui paroissoit trop mondain. Il soumit sa raison à un avis si divin : car d'abord il s'imposa un joug fort fatigant. Pour tout habit il prit un sur-tout d'un Cadis brun, qui lui coûtoit, y compris la façon, un Louïs d'or. Quand il dînoit, on lui apportoit du pain fort noir, son plat ragoûtant concistoit dans un Poisson roti sur un gril. Sa boisson dans un vin fort mauvais. Au soir il faisoit toujours collation; son lit paroissoit fort dur, car il couchoit sur cinq ou six fagots; la nuit il faisoit trois fois l'oraison; du grand matin il travailloit dans son jardin; il plantoit, il arrosoit. Tout au bout s'offroit un bois, dont il avoit un grand soin, dans un coin on voyoit un canal, où il nourrissoit du poisson. Dans un mur, vis-à-vis, un hibou faisoit son nid; sur un balcon on voyoit un cadran fait par un Chinois fort sçavant, où il y avoit un travail infini. Plus loin on voyoit un gazon riant qui invitoit à y dormir. Mais pour lui il n'y dormoit pas, il y faisoit son oraison. Un jour l'ayant fait sur la mort, tout brûlant d'un amour divin, il poussa un profond soupir.

disant d'un ton fort haut, quoi donc il faut mourir ! ah ! la Cour n'aura plus d'attraits pour moi, courons à la croix qui fait tout mon appuy, aussitôt il partit pour Paris, où il quitta tout : il fit un grand don à l'Hôpital ; il donna à son laquais un diamant d'un fort grand prix. Quant à son ami, il lui laissa sa maison, son jardin si joli. Il garda pour lui un Crucifix qu'il porta aux Capucins, où il prit l'habit, mais il y mourut au bout d'un an sans avoir fini son Noviciat.





**L E T T R E T R O I S I E M E**  
*Sans y faire entrer la  
 voyelle I.*

**M**ADAME,

Vous m'ordonnés de vous raconter quelques aventures du nouveau Roman, dont on n'osé prononcer le nom. Les proverbes de Sancho Pança, sont assurément très-agréables, vous n'en sçauvez pas d'avantage; & pour ne vous pas cacher ma Pensée, mon goût n'est pas pour les Romans. Leur lecture est un tems perdu, outre que le cœur en est souvent corrompu, sur tout dans le tems de carême; où ces sortes d'ouvrages sont le plus défendus. Notre amour propre ne nous attaque que trop

Z ij

dangereusement, sans le seconder; & les combats du démon, & du monde trompeur, ne sont que trop vehemens, sans entreprendre de leur donner un nouvel avantage sur nous. Vous sçavez, Madame, que les Peres ont de tout tems défendu la lecture des Romans, par le danger auquel l'un & l'autre sexe sont sans cesse exposez. Le bon sens & la prudence veulent que l'on ne s'adonne qu'aux lectures capables de reformer les mœurs. Celles des Auteurs sacrez sont très-propres à nous tracer les routes que nous devons prendre pour embrasser la vertu, & pour combattre Satan, tournant sans cesse au tour de nous pour nous devorer, & pour nous aveugler sur ce moment fatal, d'où dépend toute la seureté du salut. A vous parler franchement, le faux & le mensonge ne se trouvent pas avec la vertu. Comme on ressemble aux personnes que l'on frequente, & que le commerce des gens sages & honnêtes nous touche, la bonne lecture opere le même effet sur nos cœurs; elle rapelle tous nos défauts, & en les découvrant on s'efforce de les combattre. Comme l'on tombe malade, quand l'on est en bonne santé, & que la santé de l'ame n'est pas plus

affeurée que celle du corps, on tombe  
 de même en s'adonnant à ces sortes de  
 lectures suspectes, eut-on la force d'un  
 Samson, & la sagesse d'un Salomon.  
 Tant de personnes sages & prudentes,  
 en condamnant les Romans, n'ont pû  
 se tromper. On a vû de notre tems  
 un fort grand nombre de Dames de-  
 votes se relâcher de leur ferveur, pour  
 s'en être entêtées; & la plupart comp-  
 tent qu'elles ne seront pas de ce nom-  
 bre, & qu'elles seront exceptées de  
 cette regle generale. Elles ont beau  
 m'alleguer que les lectures des Romans  
 se font par coûtume, & que l'on n'est  
 pas plus épouvanté de leur mensonge,  
 qu'on l'est quand on souffre les défauts  
 des autres. Le plus seur, Madame, pour  
 ne pas s'abuser, est de conclure, que l'en-  
 têtement de ces agréables enchanteurs  
 a été, comme les spectacles, de tout tems  
 très-dangereux, & un très-grand obsta-  
 cle à s'avancer dans la vertu.





LETTRE QUATRIÈME,

*Dans laquelle on ne fait point entrer la voyelle O.*

**L**E Silence, Madame, est le parti le plus seur de celui qui se défie de ses lumières. Je suis très-embarrassé de décider sur le jeu des échecs, & principalement sur celui qui en est le premier inventeur. J'ai lû quantité de livres sur cette matière, mais je n'y ay rien remarqué qui puisse être capable de satisfaire un esprit curieux. Les uns disent que ce jeu est du tems des premiers Grecs, & les autres écrivent qu'il a été inventé plusieurs années auparavant. Que chacun en pense ce qu'il lui plaira. Je sçai que le Peuple de la Chine se vantent d'être les Inventeurs de ce Jeu si plein d'esprit. Cela peut être, mais il est très-difficile d'en citer des preuves certaines. Puisque je suis sur ce sujet; permettez, Madame, que je prenne ici la liberté de citer un trait que j'ai lû dans les remarques faites sur



Tacite. L'Auteur est assez fameux & celebre, il est inutile de dire ici qui il est ; d'ailleurs il ne m'est pas permis de m'expliquer sans manquer au dessein que j'ai imaginé. Ce sçavant Auteur dit qu'un Cardinal étant aux prises au jeu des échecs avec un de ses amis, il survint une grande difficulté que les spectateurs ne purent jamais décider. Il arriva qu'en cet instant un grand Seigneur, intime ami du Cardinal, entra brusquement, & dit sur le champ en entrant : l'illustrissime Eminence dispute sans sujet, & fait une pure chicane. Cela n'est-il pas plaisant, repliqua le Cardinal. Quel jugement ! il ne fait que d'entrer, & il juge sans démêler la cause du différent. Ce silence, lui dit ce grand Seigneur, gardé, avec tant de réserve dans une si belle assemblée, m'a fait décider en faveur de la partie adverse. Chacun applaudit à ce sentiment décisif, & la partie finie les spectateurs se retirèrent.



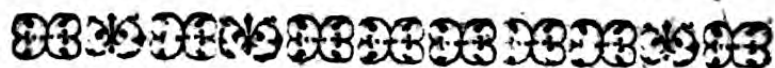


**LETTRE CINQUIÈME,**  
*Où l'on ne fait point entrer  
 la voyelle U.*

**L**Es grandes richesses, Madame, ne rendent jamais les hommes contents. Possède-t-on de grands biens ? on appréhende de le perdre ; & l'on est insatiable à en amasser. L'homme sage & chrétien doit les mépriser, & rechercher sans cesse les biens solides de l'éternité. Comme il doit rentrer dans la cendre dont il a été formé, il n'emportera rien à la mort. Non, non, il ne doit rien posséder en propre, n'y s'attacher à des biens si fragiles. Les maximes de la Religion l'engagent à porter sa croix, à triompher de ses passions & à renoncer à soi-même, afin d'accompagner le Roi des Rois dans sa gloire. Mais hélas ! on fait rarement ces sortes de réflexions. Les libertins aiment, & recherchent les biens présents ; on ne connoît point, disent-ils, les biens

éternels , ils sont trop éloignez de nos sens : les dignitez , la gloire , les plaisirs , la santé , la bonne chère les enchantent : & cet objet infiniment aimable , les delices des Anges & des Sts. ne les charment pas. Les exemples de tant de Martirs , de tant de Penitens , & d'Anachorètes les confondront à la fin des siècles. Comme des rebelles , ils ont résisté à la grace de l'Esprit-Saint , & ils s'en repentiront , mais trop tard : car la mort , cette impitoyable , mettra fin à ces projets imaginaires de penitence , dont ils se flâtoient. Ils grinceront des dents , dit le Prophète Royal , & ils seront plongez dans le desespoir de s'être opiniâtres si long-tems contre la grace. Je finis , Madame , cet entretien moral , en faisant cette importante reflexion : Si l'on a de la peine à porter sa croix , n'en est-on pas abondamment récompensé dans le Ciel ? Si l'on mortifie sa chair , si l'on repend des larmes ici bas , on possedera des biens infinis pendant l'éternité.





## LE ROSSIGNOL, ET L'ANE.

F A B L E.

*A un Critique.*

**H**ier en notre maison des champs,  
 Près des buissons fleuris, seul mur qui l'environne,  
 Des plaisants Rossignols j'écoutois les doux chants,  
 Dont jour & nuit elle raisonne.  
 Ils dispuoient du prix, & chantoient à l'envi,  
 L'un deux se distinguoit, je demeure ravi  
 D'entendre de sa voix l'harmonie & la grace;  
 L'on croiroit, sur la foy de ses charmants accords,  
 Que l'ame de Lynus, ou du Chantre de Thrace,  
 A passé dans ce petit corps,  
 Et d'un gosier si doux anime les ressorts.  
 D'abord, imitant la trompette,  
 D'un ton haut, dont long-tems il soutenoit l'éclat,  
 Il sembla d'écier ses rivaux au combat,  
 Et leur présager leur défaite.

Tout à coup sa voix s'obscurcit ;  
Elle devint rauque , & grossit ,  
Et ne cessa point d'être belle ;  
Un léger , & doux enrrouement  
Donnant à sa chanson nouvelle  
Des appas & de l'agrément ,  
Il imitoit , par ses rouïlades ,  
Les bruits agréablement sourds ,  
Que des clairs ruisseaux , dans leurs  
cours ,

Font par différentes cascades.

Bien-tost d'un malheureux amant

Il contrefait le trouble , exprime le tourment ;  
Pour attendrir une inhumaine ,  
Adoucit à propos , & coupe son haleine ,  
Il gemit , il soupire , il tremble à tous mo-  
ments ,

Et jamais les cordes dociles

N'ont rendu , sous des doigts habiles ,

De si tendres accords , de si doux tremble-  
ments ;

Enfin , comme saisi d'un desespoir funeste ,

Il succombe à son déplaisir ;

Et s'arrestant tout court , au milieu d'un  
soupir

De sa trop juste plainte , il supprime le reste.

C'est ainsi qu'en cent façons ,

Qui toutes avoient leurs charmes ,

Il varioit ses chansons.  
 Ses rivaux rendent les armes,  
 De chanter même ils sont las;  
 Les Zephirs ne soufflent pas.  
 Les Faunes & les Nayades,  
 Pan, & les Hamadryades,  
 Au goût délicat & fin,  
 A ce chant qui les captive,  
 Tenant l'oreille attentive,  
 En apprehendent la fin.

Tous, d'un commun accord, lui donnent la  
 victoire.

Mais voici bien une autre histoire :

Un Chantre d'Arcadie étoit à quelques pas,  
 Rossignol, à poil gris, aux deux longues  
 oreilles,

Et pour qui les chardons avoient eu plus  
 d'appas,

Que ces ravissantes merveilles.

Nôtre Ane, pour vous dire, en un mot, son  
 vrai nom,

Quand il eût contenté sa pense,

S'avise d'écouter, n'y trouve rien de bon  
 Au chant que j'ay d'écrit; il fait plus, il  
 s'avance;

Quoy! c'est-là cette voix que l'on admire tant,  
 Dit-il, en son patois, la mienne fut lôtie  
 D'un son plus gracieux, du moins plus écla-  
 tant,



Seul je chante à la fois l'une & l'autre partie,  
La basse & le dessus, en peut-il faire autant ?

Je l'en défie, il ouvre aussi-tôt une gueule  
Longue, large, profonde à fourer une meule ;  
Et gravement d'un pied la musique battant,

Branlant la tête au même instant,

En Musicien important,

Cet animal, pesant & morne,

Fait sortir des brayans fuseaux

De sa gorge, & de ses nazeaux.

Les tons extravagants du bizarre Cromorne ;

Et de l'affreux bourdon d'un Ane, quand il  
braie,

Vous accompagne encor, de son aigre fausset.

A cette agreable harmonie,

J'eus beau d'abord crier, hola !

Il poursuivit la symphonie :

Martin bâton n'étoit pas là.

Le bruit de l'horrible chantre

Fit fuir ! parmi les roseaux,

Pan, le Dieu des Chalumeaux,

Les Nayades sous les eaux,

Les Satyres dans leur antre ;

Quand notre Maître Aliboron

Eût fini, Rossignol, gardant le décorum,

Dédaigne de chanter, faire assaut de Musi-

que,

Disoit-il, contre une Bourique,

C'étoit à faire à quelque fat.

Son silence fut sa réplique ;  
 Ce procédé, sans doute, & fin & délicat  
 N'en étoit que plus satirique.  
 Mais quand à l'ignorance on joint la vanité,  
 L'on tourne tout du bon costé,  
 Un sot, en sa faveur, croit tout, & veut tout  
 croire.

L'âne se crut vainqueur, & prôna sa victoire,  
 La répandit par tout, il paroïssoit tout fier,  
 Faisant le fendant, le bravache,  
 En portoit plus haut son pannaache,  
 Et parmi ses pareils marchoit d'un pas altier.  
 A force de parler, il leur mit dans la tête  
 Qu'il étoit un chantre parfait ;  
 Et j'aperçûs plus d'un baudet  
 Le grater, & luy faire fête.  
 Depuis, pour s'entendre louer,  
 Sans se picquer de modestie,  
 Il chante à tous venants, jusques à s'enrouer,  
 La chanson à double partie.



Je n'ay pas un orgueil outré,  
 Au point de m'estimer le premier des Poëtes ;  
 Mais, en deux mots, mes vers valent mieux,  
 à mon gré,  
 Que tous les vers que vous nous faites ;  
 Plus fanfaron qu'un Espagnol,

Vous publiés par tout que vous m'avez fais  
taire;

Je me tais, il est vray, mais comme un Ros-  
signol,

Quand il entend un Asne braire.

\*\*\*\*\*

REPONSE IMPROMPTUE,  
Faite à l'Autheur, à l'occasion  
d'une invitation qu'il fit à un  
de ses amis, de venir dîner chez  
luy, en lui envoyant ces vers  
d'Horace.

*Fecundi calices! quem non fecere di-  
sertum.*

..... *ne sordida mappa  
Corruget nares, ne non & cantharus & lanx  
Ostendat tibi te ...*

REPONSE.

Bacchus, chez toy, se change en Apollon,  
Car plus le verre est plein, plus l'Orateur est  
ben;

Jama's ta nappe b'anche & fine,  
Ami, de nulle odeur n'offença la narine.  
Du plus délicat convié.  
Descôteaux auroit envié  
Ton goût, ton vin, & ta cuisine;

Et ne se seroit ennuyé  
 Des traits de ta langue badine.  
 Nul à ta table ne bailla ,  
 Sous son insipide serviette ,  
 Nul bassin jamais ne brilla  
 D'une propreté plus parfaite ;  
 Le miroir , moins clair que l'assiette,  
 Jamais si bien ne débrouilla ,  
 Les traits d'un convié sur sa surface nette.  
 Je croyois ne pas profiter  
 Du plaisir d'être admis à t'a fertile table,  
 Mais enfin je suis sociable,  
 Et midy m'y verra trôter,  
 Sans craindre de te voir prendre un front triste  
 & sombre,  
 Si j'y vais escorté d'une ombre.



TRADUCTION

ET

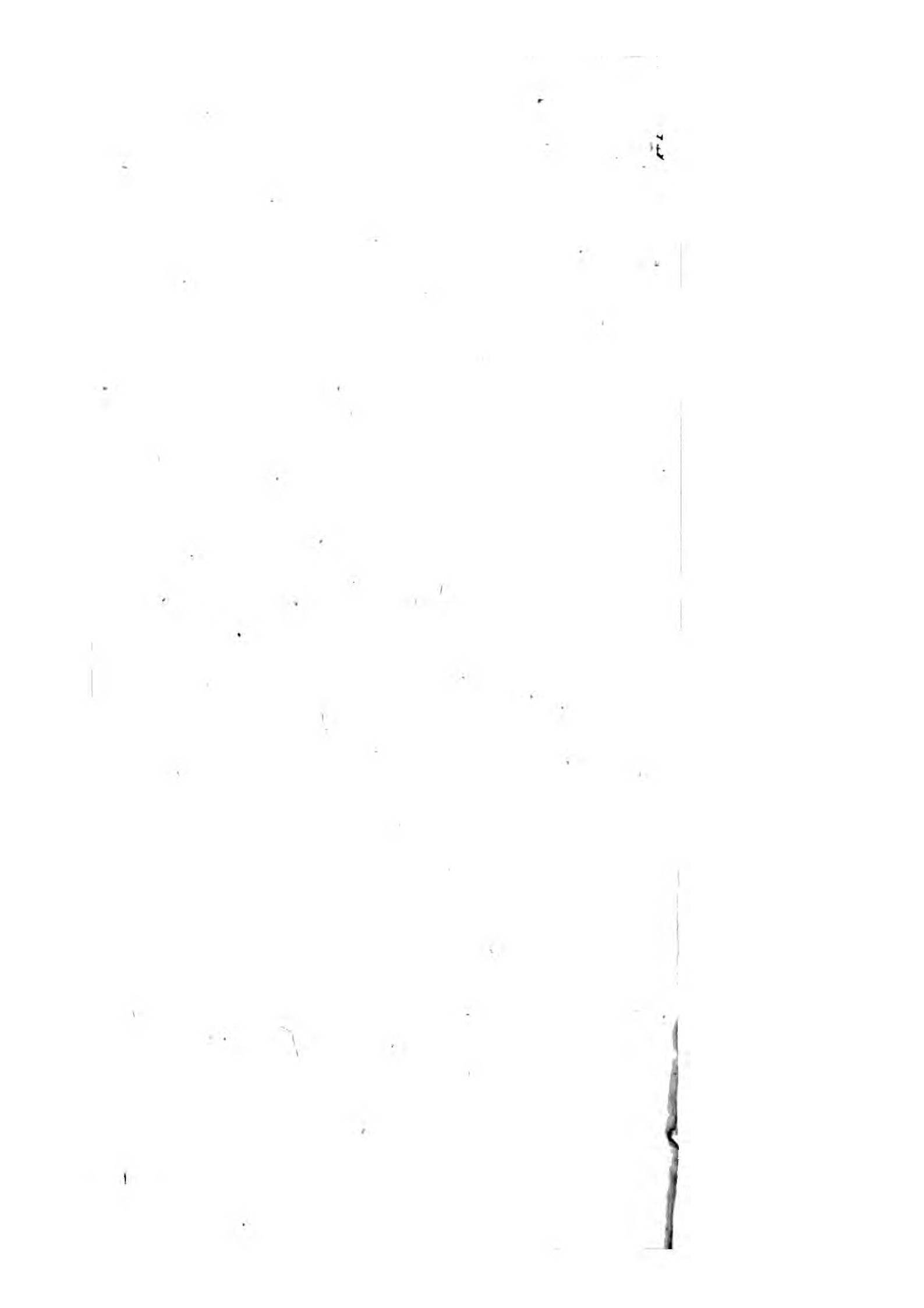
LEONDE I

eplic

R,

an  
plus  
e co  
me  
&  
fait  
ut  
qu'e  
nt q  
ous  
ime  
au &  
neille  
vos  
la  
cause  
oi q

**I**L n'est pas conce  
d'impeccations  
Les bele qualités  
n'ont qu'un éclat  
Vos actions font voir à  
que de vous refuser  
Quand vous loüie,  
soyez persuadé que  
Vous avz assure  
mais vos défauts son  
Plusieurs ont cherché  
mais ils ont trouvé  
par vos excusations, par  
qui ne conviennent poi  
qui plaignent par de  
Si je vous loüois sur  
ne dites point que  
Vous sens perdu de  
On n'en lauroit autant







## DOUBLE SENS.

de recevoir de mes lettres,  
is marquer que j'y suis sensible.  
u n, comment je puis oser  
hose, & comment je puis  
ademie des beaux esprits:  
faite par mes lettres, car  
permet pas de m'exprimer  
s sont chez moi très-rares.  
ez vous, mais vous étiez sorti.

vous en imposer que je sou-  
Ne vous y trompez pas, Madib  
Jecrois que vous y devés pen-  
quand on veut travailler à son  
Sûpire qui vaudra dorénavant  
Je prévois vos raisons & vai



## SE A DOUBLE SENS.

peste, je vous hais, quand je vous vois.  
fit sentir quelque chose pour vous ?  
r toutes vos manieres : le nommerai - je ?  
c'est ce même Cavalier de l'autre jour, que  
sibilité dans votre cœur, lui qui autre fois,  
is de votre esprit l'ont rebuté, & les  
pour ses raisons; vous les sçavés toutes.  
tes, sur lesquels vous vous êtes endormie ?  
& qu'à la coquetterie, qui vous plaît fort.  
ous dépeindre telle que vous paroissés.  
le Medecin, guerissés - vous vous - même.  
- véritable que l'on se moque de vous.  
vous faire aucune remontrance, car  
hypocrisie; le moindre mot vous excite.  
vous aimés trop à parler de vous.  
i-même, une telle personne merite qu'on  
de mépriser les talens dont on a besoin,  
ngle sur les défauts que vous avés,  
s méprise, & qu'on s'éloigne de vous,  
types de Religion êtes - vous convaincuë ?  
tés essentielles dont vous ne soies  
hét que le votre? Vous souviët. il que même en  
des discours bien peu dignes de vous ?  
de vous entendre si souvent dire: que

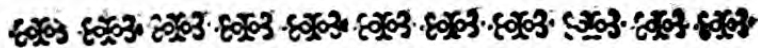
vois - je - que - ra - vous - comme -

TRADUCTION  
DU CANTIQUE  
D'EZECHIAS.

*Ego dixi in dimidio, &c. Is. c. 38.*

ARGUMENT.


*Ezechias remercie Dieu de lui avoir rendu la santé & la vie. Ce Prince expose les sentiments de son ame, & les deux états où il s'est trouvé, lorsque le Prophete Isaye est venu lui annoncer de la part du Seigneur presqu'en même tems, qu'il mourroit de sa maladie, & qu'il en reviendroit. Cette prédiction de mort & de vie, le fit mourir, & revivre.*





## CANT. EZECH.

If. 38.

**E**go dixi; in dimidio dierum meorum:  
*vadam ad portas Inferi.*

*Quæsi*  *residuum annorum meorum.*

 *Dixi, non videbo Dominum Deum in  
 terra viventium. Non aspiciam hominem  
 ultra, & habitatorem quietis.*

 *Generatio mea ablata est, & convoluta  
 est à me, quasi tabernaculum pastorum.*

✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽

TRADUCTION DU CANTIQUE

d'Exéchias. II. C. 38.

**A** Peine, j'ay vû fuir la motié de ma  
vie,

Qu'il me faut subir le trepas ;  
Elle va donc m'être ravie.

Quoy, mes cris sont-ils vains ? Ciel  
ne m'entends-tu pas ?

✽

Je flattois mon Espoir d'un reste de  
lumiere,

Pour moy perissoit l'univers ;

Je voyois la nature entiere

S'éclipser dans ce jour si cher, & que  
je perds.

✽

Je ne verrai donc plus habiter sur la  
terre

Ces hommes qui suivent tes loix,

Et qui contr'eux-mêmes en guerre,


La font encore à ceux qui sont sourds  
à ta voix.


✽


Ma race alloit perir, ma Couronne in-  
constante


Passoit aux mains de l'Etranger,


Aa j

  
 Precisa est, velut à texente vita mea;  
 dum adhuc ordiret, succidit me: de mane  
 usque ad vesperam finies me.

  
 Sperabam usque ad mane: quasi leo  
 sic contrivit omnia ossa mea.

  
 De mane usque ad vesperam finies me:  
 sicut pullus hirundinis sic clamabo; me-  
 ditabor ut columba.

  
 Attenuati sunt oculi mei, suspicien-  
 tes in excelsum.

  
 Domine vim pasior, responde pro me.



Aussi rapidement qu'on voit passer la  
Tente

D'un Berger à l'autre Berger.



La trame de mes jours alloit être coupée  
De leur fil à demy tissu ,

Nuit & jour , mon âme occupée,  
Disoit , quoy , va finir le jour que j'ai  
reçu.



J'esperois , mais en vain ; la mort im-  
pitoyable :

Brise mes os , trouble mes sens :  
Tel qu'un Lion implacable ,  
Fait sentir les coups de ses dents.



Ainsi que la Colombe , & la triste Hy-  
rondelle,

Qu'on à privé de leurs petits ,  
Dans ma douleur toujours nouvelle,  
Je rappellois mes maux , & redoublois  
mes cris.



Déjà s'affoiblissoit ma vûë ,  
En élevant mes yeux vers toy ;  
Je disois , Seigneur , soutiens moy ,  
Je souffre , & ma force perduë  
Ne me laisse icy que l'effroy.



Accablé sous le poids des peines que  
j'endure ,

quid dicam, aut quid respondebit mihi  
cum ipse fecerit?



Recogitabo tibi omnes annos meos, in  
amaritudine anima mea.



Domine si sic vivitur, & in talibus  
vita spiritus mei corripies me, & vivi-  
ficabis me, ecce in pace amaritudo mea  
amarissima.

Tu autem eruisti animam meam ut  
non perires, projecisti post tergum tuum  
omnia peccata mea.



Seigneur, de tes ordres secrets,  
 Je dois respecter les Arrêts;  
 Sourd à la voix de la nature,  
 Je ne dois oïr de murmure  
 Que celui des pechez qui font tous  
 mes regrets.

✱

Penetré de cette pensée,  
 Dans l'amertume de mon cœur,  
 Je retrace la triste erreur,  
 Et les égarements de ma vie insensée.

✱

Seigneur, disois-je alors, si l'homme  
 malheureux  
 Ne semble vivre sur la terre,  
 Que pour te declarer la guerre,  
 Oïi, les maux, le trépas, même le plus  
 affreux,  
 M'allarmeroient moins que le crime,  
 dont je deviendrois la victime.  
 A peine eus-je formé cet aveu dans mon  
 cœur,  
 Que la paix devint mon azile:  
 Et soudain je me vis tranquile  
 Dans ma plus amere douleur.

✱

Enfin, Seigneur, c'est par ta grace  
 Que je me vois resflucité,  
 Et que de mon iniquité  
 Tu daignes détourner ta face:

*Quia non infernus confitebitur tibi,  
neque mors laudabit te, non spectabunt,  
qui descendunt in lacum, veritatem tuam.*



*Vivens vivens ipse confitebitur tibi, si-  
cut & ego hodie: pater filiis notam fa-  
ciet veritatem tuam.*



*Domine saluum me fac: & psalmos  
tibi nostros cantabimus cunctis diebus vite  
nostra in Domo Domini.*

Sensible à tes divins secours,  
J'en conserverai la memoire ;  
Seigneur , il y va de ta gloire  
De ne point abreger nos jours.



De tes veritez, la lumiere,  
Qui nous sert ici de flambeau,  
Ne luit plus, & meurt toute entiere,  
Dans l'affreux séjour du tombeau.



Nous qui vivons sous tes auspices,  
Nous te benirons à jamais,  
Et chantant par tout tes bienfaits,  
Nous t'offrirons des sacrifices ;  
Comme moi , ravis à la mort,  
Nos fils, te rendront leur hommage,  
Et dirons que c'est ton ouvrage ;  
Le trépas étoit nôtre sort,  
Tu ne differes le naufrage,  
Que pour mieux nous conduire au port.



J'irai moi-même dans ton Temple,  
Pour y signaler mon ardeur,  
Là, des mortels, par mon exemple,  
Je dissiperei la froideur.

Heureux ! qui tout entier se livre  
Aux hommages qui te sont dûs ;  
Et qui conçoit qu'on ne doit vivre ,  
pour t'offrir des jours que tu nous  
a rendus.





# TRADUCTION du Pseaume 129.

*Ce Pseaume est un modele de l'application avec laquelle nous devons demander à Dieu la remission de nos péchez ; on pretend que ce Pseaume a été fait par quelque saint homme, pour servir de complainte au peuple Hebreu durant sa captivité dans Babilonne ; l'Eglise l'a reconnu d'une si grande utilité, qu'elle le chante souvent, & s'en sert dans les prières des morts.*



**D**E profundis clamavi ad te Domine;  
Domine exaudi vocem meam.

Fiant aures tuæ intendentés; in vocem  
deprecationis meæ.



Si iniquitates observaveris Domine; Do-  
mine quis sustinebit.



Quia apud te propitiatio est: & propter  
legem tuam sustinui te Domine.



Sustinuit anima mea in verbo eius: spe-  
ravit anima mea in Domino.



**D** Es abîmes profonds, où me plonge mon  
crime,  
Je t'invoque, Seigneur, ma douleur ne s'ex-  
prime  
Que par des cris aigus, & de fréquens soupirs;  
Ecoute ma priere, & remplis mes desirs!



Si tu peses, Seigneur, au poids du sanctuaire  
Le plus petit défaut, l'erreur la plus legere,  
Helas! qui des Mortels osera, sans frayeur,  
Soutenir ta presence, éprouver ta rigueur?



Mais tu n'es pas toujours le Dieu de la van-  
geance,  
Auprès de ta justice il est une clemence,  
Qui m'a fait jusqu'ici subsister devant toi;  
Seigneur, de pardonner tu t'es fais une loi.



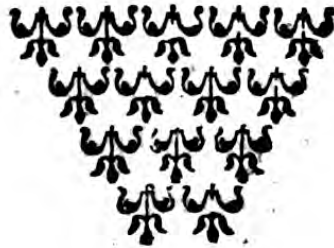
Oùi, j'ai toujours compté sur ce fond de  
rendresse,  
Sur l'accomplissement de ta sainte promesse:  
Ah! j'attendrai le tems, tems de grace, &  
d'amour,  
Comme la sentinelle attend le point du jour.



*A custodiâ matutinâ usque ad noctem :  
speret Israël in Domino.*

*Quia apud Dominum misericordia & co-  
piofa apud eum redemptio.*

*Et ipse redimet Israël: ex omnibus iniqui-  
tatibus ejus.*





Israël, en Dieu seul fonde ton esperance,  
Il répandra sur toi sa grace en abondance;  
Tu sentiras l'effet de ce qu'il a promis;  
Tes fers seront brisés, & tes péchés remis.

---

## TRADUCTION du Pseaume 50.

*David composa ce Pseaume après que Dieu lui eut envoyé le Prophete Nathan, pour lui faire des menaces de sa part; ce Prince, penetré du repentir de son crime, l'atoujours present devant les yeux: Nous y voyons que le veritable sacrifice que Dieu demande de nous, est celui d'un cœur contrit & humilié.*

**M**iserere mei Deus: secundum magnam misericordiam tuam, & secundum multitudinem miserationum tuarum: dele iniquitatem meam.



Amplius lava me ab iniquitate mea: & à peccato meo munda me.



Quoniam iniquitatem meam ego cognosco: & peccatum meum contra me est semper.



Tibi soli peccavi, & malum coram te feci: ut justificeris in sermonibus tuis, & vincas cum iudicaris.

Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum: & in peccatis concepit me mater mea.



**O**uy, mon Dieu, je le sçais; pour  
grand que soit mon crime,  
Que ta miséricorde est un profond abî-  
me;

Seigneur, en te réglant sur son immensité,  
Efface la noirceur de mon iniquité.



Lave, lave mon cœur, & que l'eau de  
ta grace,

Ote de mon péché jusqu'à la moindre  
trace.

Je le connois, hélas! j'en sens la pesan-  
teur,

Et mon ame troublée en voit toute  
l'horreur.



Toi seul fûs le témoin de ma chute ef-  
froyable;

Mais pardonne au pécheur qui se traite  
en coupable;

Fondé sur ta parole immuable à jamais,  
Qu'il sente que tu sçais lui procurer la  
paix.



C'est cette heureuse paix que mon ame  
désire,

Pour calmer le couroux que mon  
crime m'attire,

Ressouviens-toi, Seigneur, que ma  
Mère, en mon sein,

Fit couler du péché le funeste venin.



*Ecce enim veritatem dilexisti : incerta  
& occulta sapientia tua manifestasti mihi.*



*Asperges me hyssopo, & mundabor : lava-  
bis me & super nivem dealbabor.*



*'Auditui meo dabis gaudium & letitiam  
& exultabunt ossa humiliata.  
Averte faciem tuam à peccatis meis : &  
omnes iniquitates meas dele.*



*Cor mundum crea in me Deus, & spiritum  
rectum innova in visceribus meis.*

Mais, que dis-je ? pourquoi pallier ma  
foiblesse ?

Tu m'avois imprimé les traits de ta sa-  
gesse ;

Tes Jugemens devoient glacer mon  
cœur d'effroy ,

Remply de ton esprit, j'ay méprisé ta  
loi.

Les sanglots, les soupirs, & les torrens  
de larmes,

Pour t'adoucir, Seigneur, seront mes  
seules armes.

Que tes divines eaux lavent si bien mon  
cœur,

Qu'il puisse de la neige effacer la blan-  
cheur.

Et que mes os brisez, par l'âpre 'péni-  
tence !

Fassent renaître en moi la joye & l'in-  
nocence

Mais pour cela, Seigneur, fais donc que  
dans l'oubli !

Mon crime sans retour demeure ense-  
veli.

Eclaire mon esprit ! & qu'une sainte  
flâme

M'embrase de nouveau jusques au fond  
de l'ame !

*Ne projicias me à facie tua : & spiritum sanctum tuum ne auferas à me.*



*Redde mihi letitiam salutaris tui : & spiritu principali confirma me.*

*Docebo iniquos vias tuas : & impii ad te convertentur.*



*Libera me de sanguinibus Deus, Deus salutis mea : & exaltabit lingua mea justitiam tuam.*

*Domine labia mea aperies : & os meum annuntiabit laudem tuam.*



*Quoniam si voluisses sacrificium, dedissem utique ; holocaustis non delectaberis.*

Renouvelles dans moi l'amour de l'é-  
quité !

La ferveur pour le bien, l'esprit de vé-  
rité.

\*  
Rens moi les saints plaisirs que m'a  
ravi mon crime

Si ton esprit, Seigneur, me soutient &  
m'anime,

Je servirai de guide & d'exemple aux  
pêcheurs,

Et les plus endurcis t'immoleront leurs  
cœurs.

\*  
Du sang que j'ai versé, je vois l'om-  
bre effrayante ;

Un souvenir vangeur m'agite & me  
tourmente ;

Et même dans mon sein porte des coups  
mortels.

Disperse-les, Seigneur, qu'aux pieds de  
tes Autels,

Ma bouche désormais n'ait point d'autre  
exercice,

Qu'à benir ton saint nom & louer ta  
Justice.

\*  
Je n'ay point espéré d'apaiser ton cou-  
roux,

Oüi, je le sçais Seigneur, ce que tu  
veux de nous,

✠  
*Sacrificium Deo spiritus contribulatus:  
cor contritum & humiliatum, Deus, non  
despicias.*

✠  
*Benigne fac Domine in bona voluntate  
tua Sion: ut adificentur muri Ierusalem.*

✠  
*Tunc acceptabis sacrificium iustitie,  
oblationes & holocausta: tunc imponent  
super altare tuum vitulos.*



Ce n'est pas de t'offrir de sanglantes  
victimes ;

C'est l'esprit affligé, c'est la haine des  
crimes.



Un cœur humble & contrit, & brisé de  
douleur ,

D'avoir long - tems croupi dans une  
aveugle erreur ,

D'Israël, en ce jour, rapelle la memoire !

Qu'on élève les murs de son Temple à  
ta gloire!



Donne ce nouveau cœur au peuple de  
Sion !

Réponds sur lui tes dons avec profusion!

Alors tu daigneras agréer nos offran-  
des ;

En foule nous viendrons t'adresser nos  
demandes.



Tes Autels rougiront des Agneaux im-  
molez ;

Alors tes serviteurs, en ces lieux assem-  
blez ,

Te bénissant, auront la gloire & l'avan-  
tage ,

De n'adresser qu'à toi leurs vœux &  
leur hommage.



## DESIRS FERVENS

*D'une ame qui se dispose à recevoir  
J. C. dans l'Eucharistie ; l'Auteur  
composa ce petit ouvrage pour une  
Religieuse.*

**V**enez, Seigneur, venez pour con-  
soler mon ame ;

**Ah!** vous êtes témoin de sa triste lan-  
gueur ;

**Mais** elle finira, quand vôtre sainte flâ-  
me

**Aura** purifié les désirs de mon cœur.



**Je** viens, divin Sauveur, pleine de con-  
fiance,

**Qu'en** m'approchant de vous une celeste  
ardeur,

**Daignera**

**D**aignera dissiper, par sa toute puissance,  
**L**es glaçons qui dans moi produisent la  
tiedeur.



**O**üi, mon Dieu, mon seul bien, mon  
unique remede,

**P**our me nourrir, j'assiste à ce divin re-  
pas,

**A**h! mille fois heureux le cœur qui  
vous possède!

**I**l jouït d'un bonheur que les Anges  
n'ont pas.



**I**l a tout, puisqu'à lui, Jesus se commu-  
nique;

**E**t comme son amour ne peut rien re-  
fuser,

**S**a bonté toujours pleine & toujours  
magnifique,

**E**st une vaste Mer qu'on ne peut épuiser.



Celui qui dignement reçoit le pain des  
 Anges,  
 Se fait un seur azile au séjour glorieux;  
 Il s'occupe sans cesse à chanter les loüan-  
 ges  
 D'un Dieu, qui le nourrit de son corps  
 précieux.



*Après la Communion.*

**V**ous voyez, doux Jesus, ce qui  
 manque à mon ame :  
 Que je me perde en vous, & vous re-  
 trouve en moi !  
 Comblez-moi de vos dons ! que vôtre  
 sainte flâme  
 Allume dans mon cœur le flambeau de  
 la foi !



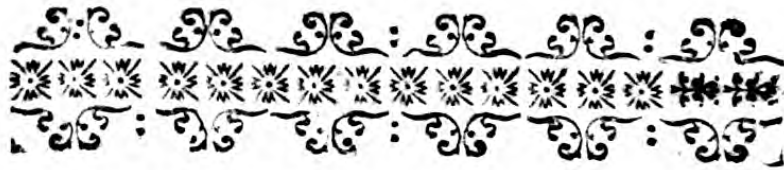
Heureux celui qui vit sous vôtre aimable empire;

Mais, sans vôtre secours, y vit-on un instant ?

Je n'ai que les désirs que vôtre amour m'inspire,

Ou plutôt pour tout bien, je n'ai que le néant.





**P** Ange lingua gloriosi,  
 Corporis Mysterium,  
 Sanguinisque pretiosi;  
 Quem in mundi pretium:  
 Fructus ventris generosi;  
 Rex effudit gentium.

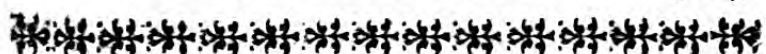


Nobis datus, nobis natus,  
 Ex intactâ Virgine,  
 Et in mundo conversatus,  
 Sparsa verbi semine,  
 Sui moras incolatus:  
 Miro clausit ordine.



In suprema nocte cœna,  
 Recumbens cùm fratribus,  
 Observata lege plenè,  
 Cibis in legalibus;  
 Cibum turba duodena:  
 Se dat suis manibus.





TRADUCTION  
EN VERS HEROIQUES  
Du *Pange Lingua.*

PUBLions à jamais , le Mistère ineffa-  
ble ,  
Du corps de J. C. & du sang adorable:  
C'est cet auguste sang , qu'un Dieu , le  
Roi des Rois ,  
Pour le salut de tous , repandit sur la  
Croix.



D'une Vierge , pour nous , il prit son  
origine,  
Et semant dans les cœurs sa parole  
Divine ,  
On le vît parmi nous établir son sé-  
jour ,  
En nous donnant des traits de son plus  
tendre amour.



A table dans la nuit de sa cène der-  
niere ,  
Etant accompagné de sa troupe si  
chere ,  
Mangéant , selon la Loi qu'on obser-  
voit alors ,  
Il lui donne pour mets , & son sang  
& son corps.



*Verbum caro panem verum ,  
 Verbo carnem efficit ,  
 Fitque sanguis Christi merum ,  
 Et si sensus deficit ,  
 Ad firmandum cor sincerum ,  
 Sola fides sufficit.*



*Tantum ergo Sacramentum ,  
 Veneremur cernui ,  
 Et antiquum documentum ,  
 Novo cedat ritui ,  
 Præster fides supplementum :  
 Sensuum defectui.*

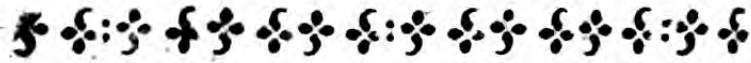


*Genitori, genitoque,  
 Laus & jubilatio,  
 Salus honor, virtus quoque,  
 Sit, & benedictio,  
 Procedenti ab utroque,  
 Compar sit laudatio.*

✻  
D'un mot , ce Verbe chair, par sa  
Toute-puissance ,  
Et du pain & du vin détruisant la substance :  
Les change , l'un & l'autre, en son corps précieux :  
La foi seule soutient ce prodige à nos yeux.

✻  
Que les Chrétiens, touchez d'un si grand avantage ,  
A ce Verbe, fait chair, viennent tous rendre hommage !  
Qu'à l'usage nouveau cede l'ancienne Loi ,  
Et qu'au défaut des sens, regne une vive foi !

✻  
Que de la Trinité l'ineffable Mistere  
A jamais soit beni ! que gloire soit au Pere ,  
Au Fils, au Saint-Esprit, qui procede des deux ,  
Et qui regne sans fin , & tout-puissant comme eux !



**O** *Salutaris Hostia!*  
*Quæ Cæli pandis ostium,*  
*bellæ premunt hostilia:*  
*Da robur fer auxilium.*



*Uni trinoque Domino,*  
*Sit sempiterna gloria,*  
*Qui vitam sine termino;*  
*Nobis donec in patriâ.*





**O** Pain vivifiant ! ô victime sacrée ,  
 Qui nous donne du Ciel la favo-  
 rable entrée !

Des combats que satan vient livrer à  
 nos cœurs ,

Par ta vertu divine apaise les fureurs !



Gloire à la Trinité , cette Unité suprême ,

Qui donne à ses élus , l'éternel Dia-  
 dème :

Puissions-nous l'adorer dans ce sejour  
 divin ,

Où l'on goûte une joye immuable &  
 sans fin !





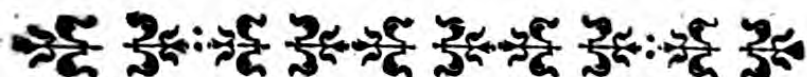
**A** *Ve Maris stella,  
Dei Mater alma:  
Atque semper Virgo,  
Felix cæli porta.*

✠  
*Sumens illud Ave,  
Gabrielis ore:  
Funda nos in pace,  
Mutans nomen Eva.*

✠  
*Solve vincla reis,  
Profer lumen cæcis,  
Mala nostra pelle,  
Bona cuncta posce.*

✠  
*Monstra te esse Matrem,  
Sumat per te preces,  
Qui pro nobis natus,  
Tulit esse tuus.*





**E**toile de la mer, Mere du Créateur,  
Toujours Vierge, mais Vierge heu-  
reusement feconde :

Porte du Ciel, qui sert d'azile à tout  
le monde,

Le secours & l'apuy du juste & du  
pécheur.

✱

De l'Ange recevant le salut précieux,  
Reçois nos humbles vœux, notre pro-  
fond hommage :

Affermis dans la paix notre foible cou-  
rage.

Que le nom d'Eve, cede à ton nom  
glorieux :

✱

Brise le triste nœud des funestes liens,  
Qui retiennent captif le pécheur mise-  
rable :

Rends l'aveugle éclairé ! que ta main  
secourable,

Puisse calmer nos maux, & nous com-  
bler de bien.

✱

Montre nous les effets du souverain  
pouvoir,

Dont tu jouis au Ciel, en qualité de  
Mere :

✻  
*Virgo singularis,  
Inter omnes mitis,  
Nos culpis solutos,  
Mites fac & Castos.*

✻  
*Vitam præsta puram,  
Iter para tutum,  
Ut videntes Jesum  
Semper collatemur.*

✻  
*Sit laus Deo Patri,  
Summo Christo decus,  
Spiritui Sancto,  
Tribus honor unus.*

Que ton Fils, ton cher Fils appaise la  
colere

Du Tout-Puissant, sur qui nous fon-  
dons notre espoir!



Vierge, dont nul ne peut égaler la  
douceur,

Romps les fers du péché, dont le poids  
nous accable!

Fais, que par ton secours, en tout tems  
favorable,

Nous puissions être doux, chastes,  
humbles de cœur.



Sanctifies, nos mœurs, enflâmes nos sou-  
pirs!

Du Ciel, par ton suffrage, assurez-nous  
la voye;

Qu'une éternelle paix, une solide joye,  
En possédant Jesus, remplisse nos de-  
sirs!



Gloire au Pere Eternel, le souverain  
des Rois;

Gloire, honneur & loüange à sa par-  
faite Image;

Gloire à l'Esprit Divin, puissance &  
même hommage:

Enfin, soit à jamais un seul honneur  
aux Trois.



TRADUCTION  
DE L'ODE D'HORACE.

*Heu ! fugaces, Posthume* : en vers libres.

Stances irreguliers.

*Heu ! fugaces.*

**P**osthume, ah ! cher posthume, avec  
quelle vîtesse,  
De nos ans passagers fuit le rapide  
cour ?

Voici nostre bel âge, & voilà la vieil-  
lesse

Prête à nous amener ses rides, sa  
tristesse.

La mort la suit de près : & c'est fait  
de nos jours.

*Non si trecenis.*

Vainement, par le sacrifice

De cent, & cent Taureaux offerts,

Tu voudrois faire un Dieu propice,

De l'Inflexible Dieu qui préside aux  
enfes :

Jaloux de recevoir sa proye,

Il attend le tribut affreux

Que la cruelle mort envoie  
 Dans son empire tenebreux.

*Scilicet omnibus.*

Nous la passerons tous du Styx l'onde  
 fatale ;

Monarques , & Bergers , nous la pas-  
 serons tous :

Nous verrons Titius, Geryon & Tantale,  
 Gemissants sous le poids du celeste  
 courroux.

En butte à la fureur des noires Eu-  
 meneïdes ; (yeux ,

De toutes parts , alors , s'offriront à nos  
 Ces objets éternels des vangeances des  
 Dieux ;

Ces sanguinaires Danaïdes ,  
 Ces rebelles Typhons , ces Ixions per-  
 fides ,

Et ces Titans audacieux.

*Vifendus ater, &c.*

Contre la Parque envain , cherchons  
 nous un azile ,

A couvert, sous nos toïts , des rigueurs  
 des hyvers ,

A l'abri des Tyrans des airs ,  
 Et des flôts agitez de la plaine mobile.

Que nous sert d'éviter les tempêtes de  
 Mars ,

Et la grêle des dards ,

Qu'affronte des Heros la valeur in-  
domptable !

Pensons-nous que loin des dangers ,  
La mort par tout inévitable ,  
Ne sçaura pas , d'un coup de sa faux re-  
doutable ,  
Nous arracher à nos foyers ?

Plus de tendres regards d'un Epouse  
qu'on aime ,

Plus de Palais superbes , & de lambris  
dorez :

Et de ces beaux Jardins , qu'avec un  
soin extrême ,

Tu te plais quelquefois à cultiver toi-  
même :

Que crois tu d'emporter ? que le triste  
Cyprez.

*Absumet hares.*

Ton heureux heritier , liberal magni-  
que ,

Profitera de ton trépas :

Et dans ses somptueux repas ,

Prodiguera le vieux, le délicat massi-  
que ,

Qui sans ta mort encor dans une ton-  
ne antique ,

Languiroit prisonnier , & ne couleroit  
pas.





## LA FAUSSE INDIFFERENCE,

*Eglogue.*

**J**E suis libre; mon cœur, honteux de  
 sa foiblesse,  
**P**our jamais, dès ce jour, renonce à la  
 tendresse :  
**I**l est d'autres plaisirs plus innocents,  
 plus doux;  
**C**her troupeau, je vous aime, & je  
 n'aime que vous.  
**E**slave malheureux, d'une ingrate  
 Bergere,  
**T**ant que j'ai soupiré, sans espoir de  
 lui plaire,  
**Q**ue de soins chaque jours mes feux  
 vous ont ravis !  
**J**e suivois m'a cruelle, & laissois mes  
 brebis,  
**A** la mercy des Loups, combien de  
 fois errantes :  
**L**anguissant, je vous vis, comme moi,  
 languissantes ?  
**I**l me l'avoit bien dit, le vieillard du  
 hameau,  
**Q**ue l'amour du Berger est funeste  
 au troupeau.

Secourable raison ! tu viens briser mes chaînes ;

Oùi, je t'oublie, Iris, j'oublie enfin mes peines....

Paissez, Brebis, paissez, & voyez désormais

Coûler mes heureux jours au gré de mes souhaits !

Jaloux de vous choisir les plus riants bocages,

Charmé de vous mener sous les plus frais ombrages,

Je vais, dans mon loisir, formant de nouveaux sons,

Faire entendre aux échos d'agréables chansons.

Helas ! je ne sçaurois que me plaindre sans cesse !

Et mes accens, n'étoient que des airs de tristesse ;

Plus d'inquiets soucis, plus de transports jaloux,

On est en vous aimant tranquille comme vous.

C'est l'amour qu'il me faut : eh ! puis-je en avoir d'autre

Qui fasse mon bonheur, & qui fasse le votre ?

C'en est fait, cher troupeau, je ne connoîtrai rien

**Que** vous , & mes vergers , ma hou-  
lette & mon chien ,

**Ah !** si de ces objets , les images riantes ,  
Toujours à mon esprit eussent été pré-  
sentes ,

**Jamais** l'ingrate Iris , qui fit couler mes  
pleurs ,

**N'auroit** rit de l'excez de mes vives  
douleurs .

**Que** ne souffrois-je point sous son in-  
juste empire !

**J'ai** pû , deux ans entiers , ( je rougis de  
le dire )

**D'une** inhumaine ainsi m'occuper nuit  
& jour !

**Puissent** mes soins pour vous égaler  
cet amour !

**Innocents** animaux , sans chagrin , sans  
murmure ,

**Vous** vivez , vous suivez l'instinct de  
la nature !

**Où** trouve ton des traits autre part que  
chez vous ,

**De** ce qu'elle à d'aimable , & de sim-  
ple , & de doux ?

**Dans** nos fieres beautés , je n'ai vû qu'ar-  
tifice ,

**Bizarerie** , orgueil , inconstance , ca-  
price :

**Un** seul mot , de leur part , qui nous  
puisse flâter ,

Par combien de soupirs le faut-il acheter ?

Leur est-on cher ? Bien tôt dans leur cœur, qui se lasse,

Quelque nouveau rival usurpe notre place ;

Mais l'amour des ruisseaux, des prés, de la fraîcheur,

Vous fait-il méconnoître, ou fuir votre Pasteur ?

Vous l'aimez, un instinct reconnoissant, fidelle

Vous fait suivre ses pas, si-tôt qu'il vous appelle ;

Et l'Ingrate souvent qu'effarouche sa voix,

Méprise jusqu'aux sens qui naissent sous ses doigts.

Que ne puis-je aujourd'hui, signalant ma vengeance,

Amour, dans tous nos champs, détruire ta puissance !

Mais quoi ! dois-je garder, malgré tous ses mépris,

Cette houlette encor, qui me parle d'Iris ?

Vain nom que j'y gravai ! . . . . qu'à l'instant je la brise :

Oùi, l'ingrate ce soir le sçaura de Florise.

Vous qui souffrez les maux que j'ai  
long-tems soufferts,  
Pasteurs, quand pourrez-vous ainsi briser  
vos fers ?  
Un Berger sans amour, ô le rare  
modèle !  
Bien-tôt s'en repandra l'étonnante nou-  
velle,  
Fameux dans nos hameaux, je verrai  
la Brebis  
De mes soins, chaque jour, me rendre  
tout le prix ;  
Le Belier m'enrichir de sa toison su-  
perbe,  
Et l'innocent Agneau naître, & bondir  
sur l'herbe.  
O sort ! Le digne objet de mes plus vifs  
desirs,  
Bergeres, vos beaux yeux valent-ils  
ces plaisirs ?  
Par d'impuissants efforts, non, sans ver-  
ser des larmes,  
Cent fois j'ai combattu le pouvoir de  
vos charmes.  
Que je serois heureux ! disois-je en ce  
hameau,  
Si je pouvois un jour n'aimer que mon  
troupeau.  
Je l'aime, & quand Iris viendrait,  
moins inhumaine,

Me promettre aujourd'hui de partager  
ma peine ,

Iris , seroit pour moy sans graces , sans  
attraits ;

Iris , & l'amour même , armé de tous  
ses traits ,

Ne scauroient sur mon cœur remporter  
la victoire.

Inutiles discours , Hylas , osoit le  
croire ;

Et sensible à l'affront d'un Amant mé-  
prisé ,

Par le dépit menteur , Hylas est abusé.  
Orgueilleux , il tenoit ce superbe lan-  
gage ,

Iris , non loin de lui traverçoit le boc-  
cage ;

Il l'observe . . . . . grands Dieux ! avec  
tant de fierté ,

Pourquoi lui donniés-vous encor plus  
de beauté ?

Dit-il , & quand je veux oublier la  
cruelle ,

Pourquoi la vois-je encor plus char-  
mante , & plus belle ?

. . . . Il ne m'aborde point , dit Iris , le  
jaloux ,

Scauroit-il que je viens d'un secret ren-  
dez-vous ?

Ab ! si , dans son dépit , il alloit le re-  
dire ! . . . .



**Par mes plus doux regards il faut que je  
l'attire,**

**Je connoîtrai s'il sçait mes secretes ar-  
deurs.**

**Iris s'arme, ces mots de ses regards  
vainqueurs,**

**A son charmant sourire, à son air vif,  
& tendre,**

**On diroit qu'elle voit son aimable Ti-  
mandre.**

**Que de cœurs tu seduis, doux es-  
poir ! qu'aisement**

**De Berger Philosophe on redevient  
Amant !**

**Quand d'un regard trompeur ignorant  
l'artifice,**

**On croit d'une beauté trouver l'heu-  
reux caprice.**

**Hylas va près d'Iris, soupirer de nou-  
veau,**

**Et lui sacrifier l'amour de son trou-  
peau.**

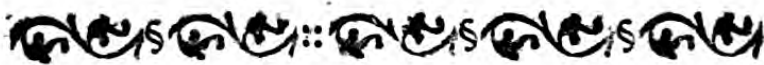
**Elle écoute d'abord, sourit, & prend  
la fuite ;**

**Le Berger imprudent s'anime à la pour-  
suite ;**

**Il s'éloigne, & le Loup, par la faim  
amené,**

**Apperçoit le troupeau, le trouve  
abandonné ;**

On crie: Hylas se tourne. O Dieu! faut-il  
 qu'il voye  
 Ses Agneaux sans secours au ravisseur  
 en proye?  
 De mes feux rallumez, dit-il, voilà le  
 prix,  
 Et je perds mes Agneaux, sans fléchir  
 mon Iris.



*A Monsieur le Comte de \* sur l'arrivée  
 de Madame la Duchesse de \**

VERS MONORIMES,

Vite, à mon secours, Melpomene,  
 Va trouver S\*\*\* mon Mecène,  
 Bien plus habile qu'Origene,  
 Et plus sçavant que Demosthene,  
 Sage & prudent comme un Arfene;  
 Dis lui que je suis fort en peine,  
 D'aller voir cette belle Reine,  
 Qui par un air de Souveraine,  
 Commande aux cœurs, & les enchaîne.  
 Elle est à tous ( chose certaine )  
 Ce qu'à Paris étoit Heléne:  
 Ce qu'à Rodrigue étoit Chimene.  
 Elle vient de quitter la Seine,  
 Pour visiter son beau Domaine.

Hélas

Hélas ! depuis une semaine :  
 Je souffre douleurs de Migraine ,  
 Et sur moy la Parque inhumaine ,  
 A déployé toute sa haine :  
 Sans fermer l'œil je me demène ,  
 Beaucoup plus qu'un Energumène :  
 Et je courrois la pretontaine ,  
 Ainsi que fait le Prince Eugene ;  
 Si l'on vouloit m'ouyrir la veine. \*  
 Oüi toute l'eau de la fontaine ,  
 Qu'on nomme la Samaritaine ,  
 Pourroit n'éteindre, qu'à grand peine ,  
 Ce feu qui m'agite & me mène :  
 J'aimerois mieux voir, sur la scène ,  
 Villars ce fameux Capitaine ,  
 Qui sçait dompter dans une plaine ,  
 Une Nation trop hautaine ;  
 Que de voir venir sur l'arêne ,  
 De Medecins une douzaine ,  
 Qui d'un onguent miton mitaine ,  
 Engraïsseront nôtre bedaine ,  
 Pour en recevoir leur étrenne :  
 L'un sera pour la marjolaine ,  
 L'autre , dont la science est vaine ,  
 Pour le tabac de Cartagene ,  
 Les autres Docteurs d'Aquitaine ,  
 Pour la ptifanne à la Romaine ,  
 Muse , je te vois incertaine ,

\* L'Auteur craignoit fort la saignée.

E e



## A U T R E.

**D**U loisir je fais les délices,  
 Je suis verd en toute saison;  
 Je rens de bons, & de mauvais  
 offices;  
 J'ai mes bords, j'ai mes précipices,  
**Q**ue l'on doit éviter pour certaines rai-  
 sons,  
**Q**ui font de mes amans les ris, & les  
 suplices.  
 Deux globes roülant sur mon sein,  
 Se suivent tous deux à dessein  
 De s'éviter, & de combatre;  
 Ils font l'un & l'autre jaloux,  
 Envain l'on s'exerce à les battre,  
 Ils n'en ressentent point les coups.

## A U T R E.

**O**N nous donne le nom d'un fameux  
 Philosophe,  
**Q**ui peut être jamais ne nous a fait la  
 cour;  
 Nos couleurs brillent plus que la plus  
 riche étoffe,  
**Q**uand de nos favoris nous secondons  
 l'amour;  
 Nôtre regne s'étend dans toutes les  
 provinces;

Nous avons parmi nous des Reines &  
des Rois :

On languiroit fans nous , chez les  
Grands, chez les Princes ;

Nos noms font differens, auffi bien que  
nos loix ;

Réduites , par le fort, au plus triste ef-  
clavage ,

Nous faisons éprouver nôtre inégalité,

Et quoique nous n'ayons malice, ni  
bonté ,

De nos meilleurs amis nous fouffrons  
d'avantage.

A U T R E.

**S**ans ſçavoir les loix de l'amour,  
Je n'avois pas un jour quand j'épouſai  
mon pere ,

Que l'on peut affurer n'avoir point eu  
de mere ,

Je te dirai, Lecteur, fans uſer de détour,

Que j'eus un enfant dans l'année :

Que je mourus fans être née.

A U T R E.

**L'**Eléphant , & les bois nous ont  
donné le jour :

Nous ſommes pour le moins trente  
tous fais au tour :



Sous deux Chefs differens nous decla-  
rons la guerre :

Nous sommes arangez comme fleurs  
en parterre ,

Quoiqu'ennemis mortels, il n'est point  
de faison ,

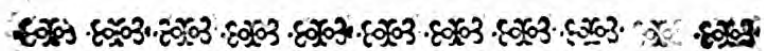
Où nous ne couchions tous dans la  
même maison :

Deux Princesses, marchant comme  
deux Amazones ,

Aux périls les plus grands, exposent  
leurs personnes ,

Au fort de la mêlée, un courageux  
Soldat ,

Souvent change de sexe , & gagne le  
combat ,



## E N I G M E.

Dans un sombre & double par-  
terre ,

Eclairé de rayons divers ,

Comme un Mars , j'allume la  
guerre

Entre deux amis que je fers :

J'interresse maintes rivales ,

Qui font toujours beaucoup de bruit ,

Quand par des routes inégales ,

L'une & l'autre main les conduit;  
 Cependant toute la dispute  
 Finit entre les combattans,  
 Lorsque deux Argus, par leur  
 chute,  
 Sortent de leur prison toujours à contre-  
 tems ;  
 Qu'un petit Marmouset, par un Sault  
 ridicule,  
 Se hâtant de doubler le pas,  
 Arrive aux colonnes d'Hercule,  
 Et cause à l'un des deux les horreurs  
 du trépas.



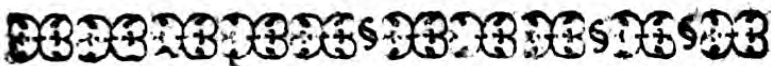
## A U T R E E N I G M E.

**M**A Mer n'eut jamais d'eau, mes  
 champs sont infertiles ;  
 Je n'ai point de maisons, & j'ai de  
 grandes villes ;  
 Je reduis en un point mille ouvrages  
 divers ;  
 Je ne suis presque rien, & je suis l'Uni-  
 vers.



## A U T R E.

**A** L'ordre naturel j'ai cela de con-  
 traire,  
 Que, pour me donner l'être, il faut m'ô-  
 ter le jour ;  
 Je suis nuisible aux uns , aux autres sa-  
 lulaire ;  
 C'est dans un bois épais où je fais mon  
 séjour :  
 Vrai Prothée, on me voit souvent chan-  
 ger de forme ;  
 Je ne suis point un corps , encor moins  
 un esprit ;  
 Souvent, quoique petite , ou de gran-  
 deur énorme ,  
 On sçait que je fais peur , même à qui  
 me produit.



## E N I G M E.

**A** Ussi vieille que le monde ,  
 Je n'existois pas encor ,  
 De l'Astre qui produit l'or  
 Par sa lumière féconde ;  
 Et des feux qui la nuit peuvent le rem-  
 placer ,  
 Je ne puis me passer.

Quoique mes ennemis, ou de moins  
mes contraires,

J'ai pour les imiter des vertus sin-  
gulieres :

J'observe exactement, justes pro-  
portions;

Sans sçavoir la Geometrie :

J'ai cependant des variations,

Mais toujours avec regle, avec syme-  
trie,

Des plus nobles desseins, souvent je  
suis l'objet :

Les autres font, sur mon sujet,  
dans une très-grande ignorance.

Je suis de tout país, & ne suis rien  
pourtant,

Découvrez, par votre science,

Comment ces attributs conviennent au  
neant.



#### AUTRE ENIGME.

**E**N amour, comme en guerre on  
connoît mon usage :

Je donne du piquant, aux plus char-  
mans appas

De moi tout l'Univers reçoit grand  
avantage,

Et

Et je semble braver les horreurs du  
trépas.

J'ai, dès les premiers tems, animé la na-  
ture;

Les ris, & les plaisirs accompagnent  
mes pas,

On emprunte, en tous lieux, mon air,  
& ma figure,

Et tous les plus grands biens sans moi  
ne touchent pas,

Je ne me picque point, d'une entière  
constance,

Ou plutôt, ou plus tard, je change de  
séjour;

Je répens, où je suis, une douce in-  
fluence;

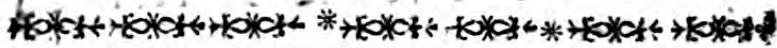
Je prodigue mes biens : mais il sont  
sans retour.

Ma mortelle ennemie, incessamment  
s'applique,

A me faire la guerre, & bannir mon  
credit;

Mais malgré les chagrins, la sombre  
politique,

Tout le monde, à l'envi, me caresse, &  
me rit,



# S T A T U S

## D'UNE CONFRAIRIE.

**T**ous ceux qui veulent être  
admis

Dans nôtre aimable confrairie,  
Ne doivent point être endormis,  
Ni plonger dans la rêverie;  
Mais badiner avec esprit,  
Est le talent dont il s'agit.



Là, l'on exclut, pour jamais,  
Les railleurs, & leurs malins traits,  
Et nous bannissons de la table  
Cette noire espece de sel,  
Qui plus caustique qu'agréable,  
Porte à l'honneur un coup mortel.



Nous admettons la raillerie,  
Quand l'heureuse & vive saillie  
En assaisonne l'agrément;  
Nous choisissons un sel attique,  
Qui chatoüille plus qu'il ne pique,  
Et qui badine en réprimant.



Nous ne voulons point de hiboux,  
Ni de Misantrope entre nous;



Ni de ces gens que rien ne touche :  
 Point de grondeur ! fuions son bruit ;  
 Et ce bouru , d'humeur farouche  
 Devant qui le plaisir s'enfuit.



Dans la dispute point d'aigreur ,  
 Dans les manieres point d'humeur ,  
 Dans le jeu point de pétulance :  
 Ces défauts , portez à l'excez ,  
 Quoique legers en apparence ,  
 Font naître querelle & procez.



Le Convive , à table placé ,  
 Aura l'esprit débarrassé  
 De ses soins qu'il multiplie :  
 Point de ces hommes inquiets ,  
 Dont la tête est toujours remplie  
 De mille frivoles projets.



On ne forcera point à boire :  
 Le sage ne met point sa gloire  
 Dans la perte de sa raison :  
 La pointe de vin est permise ,  
 Nôtre modèle c'est Caton ,  
 Et , rien de trop, notre devise.



Parmi nos tranquilles plaisirs ,  
 Qu'avec ses amoureux fôûpirs ,  
 Nul ne vienne mêler la pinte.  
 Fermons l'entrée au noir souci ;

Aux genoux de la fiere Aminte,  
Laissons sécher l'amant transi.



Point d'ames mesquines & basses,  
Point de ces avarices crasses,  
Qui font honte à l'humanité;  
Si nos fortunes sont bornées,  
C'est dans la médiocrité  
Que brillent les ames bien nées,



Comme toute société,  
Sans une pleine liberté,  
N'est qu'une ombre qui se dissipe;  
Nous statuons, tous de concert,  
Par un immuable principe,  
De ne parler qu'à cœur ouvert.



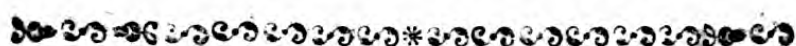
Entre nous jamais de débat  
Sur les affaires de l'état;  
Tel sur cette matiere brille,  
Qui pour trop parler, ce dit-on,  
De son repas à la Bastille  
Va faire la digestion,



Il est mille bons mots, pour rire,  
Qu'en seureté nous pouvons dire;  
Qui fournissent à l'entretien;  
Mais il est bon que la prudence  
Nous suggere à ne dire rien  
De ce qui tire à conséquence.

✻
 Qu'à tous les dogmes de l'Eglise  
 Nous ayons une ame soûmife,  
 Sans nulle partialité;  
 Par tout la grace est un mystere;  
 De quelque façon qu'elle opère,  
 Respectons-en l'obscurité.

✻
 Ainsi par nous fut arrêté  
 De toute la société;  
 C'est le résultat unanime.  
 Tout Postulant sera proscrit,  
 S'il est ici quelque maxime.  
 A laquelle il n'ait pas souscrit.



## F A B L E

### DE L'ÉCREVISSE AGIOTEUSE.

**U**Ne jeune Ecreviffe, & sans expé-  
 rience,  
 Vit, d'un œil envieux, paroître en un  
 festin  
 Quantité de ses sœurs, en pompeuse  
 apparence,  
 Teintes d'un bel incarnadin.  
 Elle courut dire à sa mère:  
 J'admire de mes sœurs la fortune pro-  
 pere !

J'en ai vû cinquante en un plat,  
 Si magnifiquement vétuës,  
 Que je les croirois parvenuës  
 Aux honneurs du Cardinalat;  
 Tandis que, barbottant dans la bouë  
 & l'ordure,  
 Nous sommes couvertes de bure.  
 Que je fouhaiterois un sort si fortuné  
 Et d'avoir un habit si bien enluminé !  
 La vieille & prudente Ecreviffe  
 A sa fille répond. Vous êtes bien novice,  
 Telle qu'on voit briller, avec tant de  
 splendeur,  
 Voudroit bien retenir sa premiere cou-  
 leur ;  
 Et quoiqu'il semble qu'elle éclate  
 Sous une robe d'écarlate,  
 Bien funeste est l'habillement,  
 Qui ne doit point faire d'envie :  
 Il est vendu bien chèrement,  
 Puisqu'elle en a perdu la vie.



---

 E P I T A P H E

D'UNE GRANDE PARLEUSE.

**H**ic jacet, impatiens os claudere fœ-  
*mina verbum*  
*Garrula, vincendo quæ sine fine dedit;*  
*Et si vocis iners æterna silentia servet;*  
*Nunc tacet illa minùs, quàm fuit ante*  
*loquax.*

---

 T R A D U C T I O N

DE L'ÉPITAPHE LATINE.

**D**ans le fond de ce monument,  
 Une Dame est ensevelie  
 Qui, tant qu'elle eût un jour de vie,  
 Ne pût se taire un seul moment:  
 Elle parloit à toute outrance,  
 Sa langue alloit comme un torrent,  
 Et son babil étoit plus grand  
 Que n'est à présent son silence.





## A U T R E.

C'Est-là le portrait de Nicole ;  
 J'y vois son air, son teint, ses yeux ;  
 Il n'y manque que la parole ,  
 Mais son original parle assez pour tous  
 deux.



## T O M B E A U

DE LA PETITE EPIC HARIS.

S'Acré dépos de ceux à qui je dois la  
 vie ,  
 Recevez avec vous, sous un même tom-  
 beau ,  
 La tendre Epicharis , qu'au sortir du  
 berceau,  
 La mort a sans égard, à ses loix asservie.  
 Avant huit ans complets , elle nous fut  
 ravie ;  
 Jamais rien ici-bas ne parut de plus  
 beau ;  
 Mais pourquoi si peu voir le céleste  
 flambeau ?  
 Ou pourquoi, malheureux, ne l'ai-je pas  
 suivie ?



Adieu trop passagere, & trop aimable  
enfant,

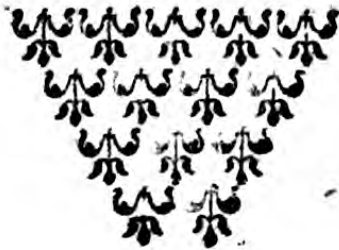
Astre qui t'es levé trop près de ton cou-  
chant ;

Fleur qui t'évanoüis, en commençant  
d'éclorre,

Et de quoi t'ont servi tant d'innocens  
appas,

Qu'à produire en mon cœur un mal  
qui le dévore,

Et qui ne finira qu'au jour de mon  
trépas.





## ECLAIRCISSEMENT

*Sur la méthode de raisonner, & de se souvenir; & sur l'usage qu'on doit faire de la Table, qui n'a été inventée que pour faciliter la mémoire.*

**T**ous ceux qui voudront se servir de cette Méthode, doivent posséder parfaitement, & sans hésiter, les cent termes de la Table suivante, qui sont tous rangez au nombre de dix en dix, pour faciliter la mémoire, on a trouvé à propos de réunir toutes les premières sillabes de chaque dixaine. Par exemple: pour retenir, sur le champ, tous les termes de la première décade qui commence par

*Amour, Perfection, Desir, Union, Emploi, Centre, Repos, Communication, Agrément.* Je me sers de cet abrégé:

*A, Per, Su, Des, Un, Em, Cen, Re, Com.*

J'en use de même à l'égard des autres dixaines qu'on trouvera au bas de la Table, étant fort inutiles de les retracer ici.

Il faut en agir de même à l'égard des dix termes qui commencent les premières lignes de la centurie. Par exemple, je veux me ressouvenir de tous ces mots :

*Amour, Gouvernement, Secours, Mépris, Trésor, Reconnoissance, Retraite, Imitation, Paix, Correction :*

Je me fers de cet abrégé.

*A, Gou, Se, Me, Tré, Re, Re, I, Paix, Cor.*

On a mis dix verbes au-dessus de la Centurie, & dix autres au-dessous. On a marqué, dans la Methode de raisonner, l'usage qu'on en doit faire. On peut s'en servir pour demander, & pour répondre sur chaque mot de la Centurie qu'on aura placée dans un grand appartement, après avoir donné des corps à tous les termes pour mieux fixer l'imagination.

Quant à l'application de chaque terme de la Centurie, on peut s'en servir par rapport à celui qui lui est opposé. Par exemple : après avoir parlé de l'amour qu'on doit avoir pour Dieu, on peut parler de la haine qu'on doit avoir pour le monde : après avoir employé le mot de perfection, on peut parler du défaut d'un Chrétien, qui se livre trop à ses

plaisirs ; qui loin d'être supérieur à soi-même , est infiniment inférieur , en se laissant entraîner à des maximes pernicieuses ; ne sont-elle pas indignes de ses desirs , qui toujours inquiets , le séparent d'avec Dieu , à qui seul il doit être uni ? Quel emploi indigne d'un Chrétien , qui doit être hors de son centre , quand il s'éloigne de son Créateur , hors duquel il ne peut trouver aucun repos. Son cœur sans cesse agité comme les flôts de la Mer , ne peut avoir communication avec Dieu , puisqu'il est toujours d'intelligence avec son ennemi ; qui est le démon. Quel désagrément ne trouve-t-il pas dans la vie , quand il en employe tous les momens à satisfaire ses passions , qui l'entraînent dans le précipice.

On peut ainsi parcourir tous les autres termes de la Centurie , soit en louant , soit en blâmant : ce qui peut fournir à l'Orateur un champ très-vaste , & très-étendu.

Il n'est point nécessaire , en composant des discours , de s'attacher à suivre par ordre les termes de la Centurie. On peut commencer par ceux qu'on jugera à propos. Par exemple : en commençant par le mot d'*Amour* , qui est

à la tête de la première décade, je passerai tout à coup à la huitième, en disant : l'Amour de Dieu nous dispose à l'imitation des Saints, par conséquent à l'estime des choses qui sont au-dessus de nous.

On peut amplifier les termes d'*Amour*, de *Perfection*, de *Supériorité*, de *Desir*, d'*Union*, & de même que tous les autres de la Centurie, & ceux encore qui n'y sont point énoncés. Cette Méthode de raisonner s'étend sur tout. Par ce détail, on voit qu'un seul terme se peut varier par les 99 autres, sur tous les sujets qui peuvent se présenter. Cet arrangement se fait avec un peu d'application, & sans autre étude, que de bien imprimer dans son imagination tous ces termes par des lieux fixes, qui sont le principal dénouement de la pièce,

Avant que de finir cet éclaircissement, que l'on trouvera plus détaillé dans la suite, je dirai qu'après avoir passé le terme d'*Amour* par tous les autres termes, on peut faire passer tous les autres termes par celui là - l'un après l'autre. Par exemple : nous avons dit que l'amour de Dieu dispose à chacun des autres termes ; & l'on peut dire

que tous les autres termes disposent à l'amour de Dieu. Les bons desirs, l'union continuelle que nous avons avec lui, par le moyen de la priere, le bon emploi du tems, la consolation & le repos que l'on y trouve, & mille autres agrémens, nous disposent à cet amour divin. L'on peut faire voir ensuite que l'imperfection nous éloigne de l'amour de Dieu, ainsi que la perte du tems; la laideur du vice qui doit nous effrayer; tous les desagrémens même, que nous trouvons au milieu de nos plaisirs, doivent nous en faire connoître les vuides affreux; & nous engager à ne soupirer qu'après ceux du Ciel qui seuls peuvent nous rendre véritablement heureux,

Comme il se peut faire qu'aucune de nos dixaines ne pourra quadrer, ni convenir à notre sujet, & que ce seroit un grand embarras de refaire une autre Centurie, il ne faudra que renverser l'ordre de celle-ci; & au lieu de prendre la dixaine par 1, 2, 3, &c, jusques à 10, il n'y aura qu'à la prendre par 1, 11, 21, 31, & jusqu'à 91, & ainsi on aura une nouvelle dixaine aussi utile qu'aucune autre. Par exemple, je commencerai par le premier ter-



me , *Amour* , ensuite par le onze , qui est , *Gouvernement* , plus par 21 , qui est le mot de , *Secours* , plus par 31 , qui est celui de , *Mépris* ; & ainsi des autres colonnes.

Dans l'usage des termes de notre Centurie , on trouvera des manieres infinies de s'en servir , qui s'offriront sans peine à la pénétration de l'Orateur. Je ne doute pas que plusieurs ne trouvent dans cet éclaircissement encore beaucoup d'obscurité , mais si le Lecteur veut bien se donner la peine d'aprofondir cette nouvelle Methode de raisonner , il conviendra que l'Auteur n'a rien négligé pour la rendre intelligible.





*Méthode pour raisonner & se souvenir.*

**C**ette méthode consiste à sçavoir parfaitement, & à point nommé, les cent termes de la table ci-aprés, desquels on peut se servir avec toutes sortes de verbes. On en a mis vingt, sçavoir, dix au haut, & dix au bas de la table, seulement pour faciliter l'intelligence de cette méthode.

Pour sçavoir seurement ces cent termes, il faut connoître un grand bâtiment où l'on puisse distinguer vingt Chambres différentes, comme dans un Hôtel, ou dans un Couvent; commençant, par exemple, 1. Par la Chambre du Portier, 2. Le Cloître, 3. L'Eglise, 4. La Sacristie, 5. Le Refectoire, 6. La Bibliothèque, &c. . . La seule chose qu'il faut observer, est que les lieux ne soient pas uniformes, comme sont les Celules des Religieux; parce que la ressemblance causeroit de la confusion, & il est à propos qu'il y ait de la distance, pour mieux distinguer les termes & les dixaines, en quoi consiste la netteté & la clarté

clarté de cette méthode; les termes se placent en chaque chambre ou appartement, en la maniere qui suit.

Sur la premiere muraille, en entrant à main droite, il faut placer le mot *Amour*, qui est le premier terme de la Centurie, & tournant toujours à droite placer au milieu du second mur le second terme, *Perfection*; sur la troisième muraille le troisième terme, *Supériorité*; sur la quatrième le quatrième terme, *Désir*; & sur le plancher bas le cinquième terme, *Union*.

Il faut ensuite faire passer l'imagination au second appartement, & suivant le même ordre, placer sur la premiere muraille à droite le sixième terme, *Employ*; sur la seconde le septième, *Centre*; sur la troisième *Repos*; sur la quatrième *Communication*; & sur le plancher, *Agréement*; & continuer ainsi d'appartement en appartement, laissant cinq termes dans chacun jusqu'au vingtième pour finir la Centurie.

L'imagination ayant ainsi bien placé ses termes, c'est un dépôt fixe, où ils sont comme cloüés chacun dans sa place, & où l'on les trouve à point nommé dans le besoin.

Mais comme tous ces termes sont

Métaphisiques, & qu'ils n'ont aucun corps que l'imagination se puisse représenter, il faut lui en donner, en expliquant à chaque terme une chose Physique, dont le nom rapelle celui du terme auquel on l'aura appliqué. Par exemple :

J'ai placé, *Amour*, sur la première muraille, & pour attacher l'imagination à cet endroit, par une figure corporelle, je m'y figure l'image de Cupidon, comme on a coutume de le représenter, enfant, aveugle, & je fixe cette figure au milieu de la première muraille, & passe aux autres; & quand j'ai besoin du premier terme, je me représente la figure, qui me fait souvenir que c'est *Amour*.

Dans la seconde muraille dont le terme est, *Perfection*, je mets une perle pendue au milieu du mur, parce que le mot commençant par la même syllabe, *per*, me fait souvenir de perfection.

Dans la troisième, où j'ay placé *Supériorité*, je m'y figure un Supérieur de Religieux, ou de Religieuses, que je connois particulièrement, & ainsi des autres.

*Les huit pratiques de ces termes.*

La première est demander, ou proposer. Par exemple: sur la pauvreté, par la première dixaine, Je demande:

1. Si la pauvreté nous dispose à l'amour de Dieu ?
2. Si elle fait partie de la perfection ?
3. Si elle est préférable aux grands biens ?
4. Quels sont les désirs d'un pauvre ?
5. Si la pauvreté facilite l'union avec Dieu ?
6. Quel est l'employ d'un bon pauvre ?
7. Quel est le centre de la pauvreté ?
8. Sur quoi se repose le pauvre ?
9. Quelle est la communication des pauvres d'esprit ?
10. Si la pauvreté nous rend agréables à Dieu, &c? . . .

*La seconde pratique est de répondre.*

On demande, par exemple; ce que c'est que l'amour? & je réponds par la seconde dixaine.

Que c'est ce qui gouverne l'ame de celui qui aime, & qui fait qu'il soumet, avec plaisir, toute sa capacité à la prévoyance de ce qu'il aime, s'assujettif-

fant à sa loy, & se conformant de telle maniere à son bon plaisir, qu'il ne cherche, dans tout ce qu'il fait, qu'à lui plaire uniquement, sans écouter d'autre raison, ni garder d'autres mesures.

La troisiéme, est de prouver les réponses. Je veux prouver que l'amour de S. Pierre pour nôtre Seigneur étoit un amour parfait; & voici comme j'argumente par la seconde dixaine.

1. L'amour est parfait quand la volonté de celui qui aime est soumise à la conduite de celui qu'il aime: L'amour de S. Pierre étoit accompagnée de cette soumission, donc c'étoit un amour parfait.

2. L'amour est parfait quand la personne aimée remplit toute la capacité de celle qui aime, l'amour de S. Pierre fût tel, *ergo*, &c. . . .

3. L'amour est parfait quand tout ce qui plaît à la personne aimée est doux & agréable à celui qui aime: l'amour de S. Pierre étoit tel, donc, &c. . . .

4. L'amour est parfait quand celui qui aime s'abandonne à la providence de celui qui est aimé; tel fut l'amour de Saint Pierre, &c.

5. L'amour est parfait quand celui qui aime proportionne ses actions au dé-



fir de celui qui est aimé ; tel &c.....

6. L'amour est parfait quand le bon plaisir de la personne aimée tient lieu de loi à celui qui aime ; tel fut , &c.....

7. L'amour est parfait quand l'amant tâche d'exécuter tout ce qui est agréable à l'aimé : tel , &c...

8. L'amour est parfait quand l'amant s'abandonne parfaitement à la volonté de l'aimé, &c.

9. L'amour est parfait quand l'amant n'a point d'autres mesures dans ce qu'il fait, que le vouloir de l'aimé : tel , &c....

On peut ainsi parcourir toute la Centurie.

La quatrième , est de définir, ou raisonner sur les sujets par nos termes , comme par la seconde.

La cinquième, est de diviser. Je veux, par exemple, diviser le terme 3. de la première dixaine, qui est *Superiorité*, & je me sers de la quatrième dixaine , disant, qu'il y a des âmes qui surpassent les autres.

1. Par le mépris d'eux mêmes :
2. D'autres par la réformation de leurs mœurs :
3. D'autres par la considération des choses , comme du pouvoir de Dieu.

4. D'autres par l'obéissance , & par le silence :
5. D'autres par le sacrifice qu'elles font à Dieu de leurs passions :
6. D'autres par le courage qu'elles ont à résister aux mouvemens déréglés :
7. D'autres par la patience :
8. D'autres par la mortification :
9. D'autres par l'oraison :
10. D'autres , enfin , par leur prudence , & par leurs bons conseils.

Cette premiere division n'est qu'affirmative : En voici une seconde affirmative & négative en même tems.

Il y a une supériorité aimée, & haïssable; une parfaite , & une imparfaite; une souhaitée de tout le monde, & une que tout le monde fuit; une qui cause l'union des sujets, & une qui en cause la division; une bien employée , & une mal employée; une qui est tombée dans un sujet, comme dans son centre, & une qui est violentée, parce qu'elle est échûë à un indigne; une pour le repos public, & une pour le trouble universel; une qui ne cherche que la communication des biens à tous, & une avare qui n'est que pour soi même; une agréable , & une désagréable , &c.

La sixième est d'augmenter, qui est de même que la troisième.

La septième est comme la fin & le but de ce traité, parcequ'il sert à expliquer un passage de l'Écriture Sainte, ou quelqu'autre qui nous tombe sous la main. Par exemple : L'histoire de l'Enfant Prodigue, par la dixième décade de notre Centurie.

1. C'est un grand desordre que le mépris de la correction de nos peres, & de nos Superieurs, qui, par un bon motif, nous conseillent ce qui nous est le plus avantageux.

2. C'est une chose digne de pitié que les miseres extraordinaires qui arrivent de ce desordre.

3. C'est une chose bien dangereuse aux hommes, de s'abandonner à la satisfaction de leurs desirs déreglez.

4. On tombe par ce moyen dans un grand déréglement de vie.

5. La réflexion auroit prévenu tous ces malheurs, si ce fils débauché avoit écouté les avis salutaires de son pere.

6. Quelle peine, & qu'elle difficulté ensuite de s'amander, & de se corriger de ses erreurs ?

7. Si l'on prend un meilleur chemin, & une meilleure conduite, quel malheur pour la suite !

8. Qu'elle est la fin des conseils des jeunes gens ?

9. Quel dérèglement font d'ordinaire dans leurs intentions ?

10. Leur conduite est une échelle de malheur , par laquelle ils descendent dans un abîme de maux.

La huitième est de tirer des conclusions, en faisant des maximes generales à toutes fins ; ce qui se peut faire par un seul terme , comme tout ce qui nous dispose à l'amour de Dieu est bon.

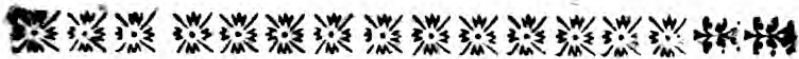
Par deux termes ; comme l'amour de Dieu , qui est parfait , nous dispose aux choses superieures, aux bons desirs, à l'union avec sa volonté, &c . . . .

Par trois termes ; comme l'amour des choses superieures est parfait , l'amour des desirs parfaits est parfait , l'amour d'une union parfaite avec l'ame, est parfait , &c . . . .

Par quatre termes , & plus si la chose le demande.



RECAP.



## RECAPITULATION.

*Des huit pratiques de cet artifice, réduites à l'usage de l'école, en posant pour sujet d'entretien le premier terme de la Centurie. AMOUR.*

1. **L**A première pratique étant de demander ; je demande : si l'amour dispose à la perfection des mœurs ? s'il dispose pour les choses supérieures ? s'il dispose aux bons desirs, & ainsi sur tous les termes de la Centurie ? Par ce verbe disposer, & de ces demandes par disposer, je forme cent questions ; j'en forme encore cent par faciliter, &c. . . . Et comme il y a cent termes, & cent-dix verbes, on peut former mille questions sur un seul mot. Et si je veux doubler les verbes en disant, par exemple : L'amour dispose-t-il à nous faciliter la perfection, ou l'amour nous dispose-t-il à acquérir avec plus de facilité la perfection ? Ce sera encore mille questions sur le mot d'*Amour*, &c. . . .

2. La deuxième pratique ne consiste

qu'à accorder, ou nier la demande.

3. La troisième, qui est de prouver les réponses, se fait par les mêmes termes pris de suite, ou par quelle autre dixaine qu'on voudra, par exemple : Je demande : Si l'amour est une disposition à la perfection ? On me répond, oui, & on le prouve en disant ; L'amour de Dieu nous dispose à estimer les choses supérieures, donc il nous dispose à la perfection : il nous dispose à de bons desirs, donc, &c, ... Et ainsi à parcourir tous les termes de la Centurie par tous les verbes même redoublés, ce qui produit 2000. prenez de la réponse ; & si je ne veux pas suivre les termes de la Centurie, dans l'ordre qu'ils sont, je choisis telle dixaine qu'il me plaît.

4. La quatrième pratique qui est de définir, ou faire connoître ce qu'en une chose est de faire, comme nous avons déjà dit. Par exemple : L'amour de Dieu est une habitude spirituelle qui nous dispose à la perfection, aux bons desirs, à l'estime, &c, ...

5. La cinquième est de diviser. Par exemple : L'amour de Dieu dispose les uns à la perfection, les autres à l'estime des choses supérieures ; ceux-ci aux bons desirs, &c, ...



6. La sixième, qui est d'argumenter, est suffisamment expliquée dans la troisième ci-dessus, étant la même; mais parceque, dans les arguments on peut me nier la mineure, ou quelque une des propositions; la preuve s'en doit faire en passant au terme qui suit celui qu'on a nié. Par exemple: on me nie cette proposition, que l'estime des choses supérieures dispose à la perfection: & je la prouve, en disant: L'amour de Dieu nous disposant aux bons desirs, il nous dispose à l'estime des choses supérieures. Et ainsi en continuant par tous les termes de la Centurie, même sans ordre. Par exemple: par la huitième dixaine. L'amour de Dieu nous dispose à l'imitation des saints; par conséquent à l'estime des choses qui sont au-dessus de nous-

Voilà le terme, *Amour*, amplifié; on peut amplifier de même tous les autres de la Centurie, & d'autres qui n'y sont pas, puisque l'artifice s'étend sur tout.

Et par là on voit qu'un seul terme se peut varier par les quatre-vingt-dix-neuf autres, sur tous les sujets qui se peuvent présenter; & que tous cela se fait avec une grande présence d'esprit, sans pei-

ne , & fans autre étude que de bien ſçavoir ces termes , & ces verbes par des lieux fixes ; car fans cela l'on ne tien rien.

7. La ſeptième a été ſuffiſamment expliquée ci-devant , où il eſt parlé de l'explication d'un paſſage de l'Écriture.

8. La huitième , eſt de conclure ou tirer des maximes. Par exemple. L'amour de Dieu Diſpoſe à la perfection , à l'eſtime des grandes choſes , aux bons deſirs , &c, diſans , à chaque terme , que l'amour de Dieu y diſpoſe , y facilite , y conſerve , &c. De tous les autres verbes , même les doublez , ce qui fait 2000. maximes ſur ce ſeul terme d'*Amour* , & ſur chacun des autres autant.

Tout ce que nous avons dit juſques à préſent, a été en faiſant paſſer le terme , *Amour* , par tous les autres termes : tirant une concluſion ſur chacun d'eux , joint à ce même terme *Amour*. Mais il y a encore une autre maniere différente qui eſt de faire paſſer tous les autres termes par celui-là , un à un. Par exemple : Nous avons dit que l'amour de Dieu diſpoſe à chacun des autres termes. Il faut dire à préſent que tous les autres termes diſpoſent à l'amour de

Dieu. Par exemple : La perfection dispose à l'amour de Dieu , &c . . . .

Tous ce que nous avons dit, est pour l'usage des termes de notre Centurie , par l'ordre de leur chiffre ; mais il y a encore des manieres infinies de s'en servir , qui se présenteront sans peine , dont je marquerai seulement deux principales, pour faire voir l'utilité de cette methode.

La premiere que de cette Centurie on en peut faire plusieurs autres ; & même il sera necessaire quelquefois , parcequ'il se peut faire qu'aucune de nos dixaines ne cadrera avec nôtre sujet si justement que nous voudrions ; & comme ce seroit uu grand embaras de faire une nouvelle Centurie , il ne faut que renverser l'ordre de celle-ci , & au lieu de prendre la dixaine par 1 , 2 , 3 , &c . . . . jusque a dix , il n'y a qu'à la prendre par 1 , 11 , 21 , 31 , &c , jusques à 91 , & ainsi vous aurez une nouvelle dixaine , aussi utile qu'aucune autre. Par exemple : 1. *Amour* , 11 , *gouvernement* , 21 , *Secour* , 31 , *mépris* , &c. Et ainsi des autres colonnes.

La deuxiême maniere de changer notre Centurie, est couverte. Et c'est

H h iij



de prendre les contraires, & par là vous avez encore une nouvelle centurie des oposés. Par exemple : au lieu d'*amour*, *haine*, au lieu de *perfection*, *défait*, &c. . . De sorte que, sans s'embarasser, la memoire de rien d'avantage, mais trouvant seulement le contraire de vôtre terme fixe, vous avez un nouveau changement.

Pour augmenter la facilité de retenir les termes, en les fixant, comme nous l'avons dit, à chaque mur de divers appartemens, il faut y joindre des histoires de personnes qu'on se représentera vivantes, en plaçant 5. à chaque appartement. Ce que nous pouvons conduire encore par l'ordre de l'alphabet, en mettant, par exemple 5. dans le premier appartement, dont le nom principal commence par A. dans la seconde qui commence par B. dans la troisième, 5. qui commence par C., &c. . . . Et remarquez que 5. histoires d'un appartement se peuvent encore distinguer par les cinq voyeles. Par exemple: Dans la première *Adam*, dans la seconde *Abel*, dans la troisième *Aristomenes*, dans la quatrième *Amon*, dans la cinquième *Aβuerus*. Autre exemple du B. *Balam*, *Bersabé*, *Bias*, *Boeχ*, *Basiris*, & ainsi des autres.

L'imagination doit peindre ces Histoires dans les lieux fixés, par de grandes & belles figures, & il ne les faut jamais changer de place, mais les arrêter au milieu du mur, afin qu'on les envisage uniquement, & sans confusion; & quand nous y déposerons quelque chose que ce soit, en parlant à ces figures; de sorte que les paroles du discours que nous leur laissons, ayent quelque rapport avec elles. Il sera même nécessaire quelque-fois de faire parler ces figures les unes aux autres de ce que nous leur avons dit.

*Suposé toutes ces Histoires placées,  
voyons-en l'usage.*

Par exemple: Je veux faire une Oraison funebre d'un Grand Seigneur, & il faut que je parle de sa noblesse, & des autres choses qui l'ont rendu recommandable durant sa vie :

Pour mon premier point, qui est la noblesse: Je mets dans mon premier appartement des personnes de la même qualité; qui s'entretiennent avec celles de ma première histoire, & par-là, je me souviens qu'en mon premier point j'ai à parler de sa naissance, de ses pere



& mere, de ses alliances, de sa patrie, &c.  
& je dis de, chaque chose ce, que je me  
suis proposé.

Mon deuxième point étant de son sçavoir, & de son application aux Lettres ; je mets des Livres entre les mains des figures de ma seconde Histoire ; & je me souviens que c'est de la gloire que lui a acquise sa science que je dois parler.

Mon troisième, est de ses faits d'armes, & pour m'en souvenir, je mets des armes entre les mains des figures de ma troisième histoire.

Mon quatrième, est de sa piété, & je me le représente lui-même dans ma quatrième histoire, qui s'entretient avec des Religieux.

Mon cinquième, sera des commandemens, & des charges qu'il a eu, & pour cela je le représente au milieu de l'appartement assis dans un siège avec des marques de son autorité, parlant aux gens qui étoient sous ses ordres.

Et si je suis obligé de parler encore de ses mœurs, de ses exercices, de son mérite, je passe dans l'appartement suivant, où je place mes points, comme dans le premier ; & si quelqu'un des points principaux renferme des parties différentes, comme il arrive souvent,



Je divise ces mêmes parties dans un autre appartement, & la division finie, je reviens à mon appartement quitté.

*Abregé de la memoire artificielle.*

Elle est fondée sur ces quatre choses,

1. Les lieux pour placer les images comme le papier.
2. Les images pour représenter chaque chose, comme les caractères.
3. L'ordre.
4. La pratique des lieux, & des images.

*Des lieux.*

Ils sont de deux sortes.

1. Naturels, comme les montagnes, les prez, les bois, les rochers, les étangs, les rivières, &c. ... dont on se sert rarement.
2. Artificiels, qui sont de trois sortes.
  1. grands, comme un Convent, un College, une Eglise.
  2. Médiocres, comme une maison, une chambre, une salle.
  3. Petits, comme une muraille, un coin, une fenêtre, une porte, &c.

Mais qu'ils doivent être illustres, étendus, & d'une médiocre distance.

*Dix conditions nécessaires aux lieux.*

1. Il en faut plusieurs. sup. 100.
2. Qu'ils ne soient ni trop près, ni trop loin.
3. Qu'ils ne soient ni trop éclairés, ni trop sombres.
4. Qu'ils soient parfaitement connus.
5. Qu'ils ne soient point plus hauts que la main.
6. Qu'ils soient en place stable, & permanente.
7. Qu'ils n'ayent pas de ressemblance.
8. Qu'ils aillent de suite de droit à gauche.
9. Que le cinquième soit toujours marqué.
10. Etant établis, il les faut repasser trois ou quatre fois le mois.

*Des Images.*

Elles se divisent :

1. En images des choses, & des mots. des choses visibles, & invisibles.
2. Corporelles, & incorporelles, qui sont, ou substance, ou accident.

*Des mots connus ou inconnus.*

1. En images simples , comme des noms , quand on les figure par une image simple , comme un homme , un cheval , &c. . . .

2. En images composées , comme des discours , quand on comprend un discours , une histoire , un conte , une pièce de vers , ou une harangue en une , ou plusieurs images.

*Huit conditions nécessaires aux Images.*

1. Il faut qu'elles soient admirables , agréables , ridicules , cruelles , ou accompagnées de quelque chose semblable qui les fasse remarquer.

2. Qu'elles soient en action , & non passives.

3. Qu'elles soient propres à représenter la chose dont on doit se souvenir.

4. Qu'elles ne soient point répétées dans un même lieu.

5. Qu'elles soient inventées pour la chose dont on veut se souvenir.

6. Qu'elles soient repassées souvent.

7. Qu'elles soient répétées au cin-

quième, & ensuite au dixième lieu.

8. Il faut les effacer quand on ne veut plus se servir de la matière qu'elles figurent, & pour cela il n'y a qu'à ne les point repasser.

*Pratique de la mémoire artificielles.*

Le mot ou la matière, dont on veut se souvenir, doit être placé par une de ces cinq choses.

1. Par ressemblance des mots. & des choses.
2. Par comparaison.
3. Par fiction.
4. Par inscription.
5. Par liaison.

*Pour les mots.*

Un mot est ou inconnu, ou connu.

L'inconnu se place par fiction, ou par inscription.

Le connu est ou invisible, ou visible

L'invisible qui se place par fiction, par inscription, ou par comparaison.

Le visible est ou accident, ou substance.

L'accident qui se place principalement par son sujet, comme la blancheur

par la neige, le lis, le lait, ou la craie, le noir, par un corbeau, &c.

La substance est ou inanimée, ou animée.

L'inanimée, comme une pierre, une hache, qui se place par une personne qui fait quelque chose de cette pierre, de cette hache, &c. . .

L'animée, qui est un nom commun, ou propre.

Le commun, qui se place par une personne connue.

Le propre qui se place comme Pierre avec des clefs, Paul tenant une épée, Jacques avec un bourdon.

Un mot se place par ressemblance, lorsque nous mettons dans un certain lieu l'image de quelque chose qui a du rapport à ce que ce mot signifie, comme un Navire par un ancre, un Navire, &c. . . . .

La ressemblance est de deux sortes.

1. Des choses qui s'expriment lorsque nous comparons en abrégé les images des affaires mêmes, marquant souvent par une simple note, ou image toute une affaire.

2. Des mots, quand nous marquons l'image de chaque mot, ou de chaque nom.

Remarqués que ces ressemblances, qui nous doivent être connuës parfaitement, doivent agir, & être accompagnées de quelque marque qui frappe, comme de beauté, de laideur, ou de ridicule.

*On peut se servir de cinq moyens.*

1. De la façon d'être, des corps. Par exemple : Quand on veut représenter un vieillard tremblant, courbé, les lèvres pendantes, tout blanc, chassieux.

2. Par rapport à l'inclination, comme un loup dévorant, un lievre timide, la jeunesse gaye, la vieillesse triste, un jeune homme prodigue, les femmes avares, la faim pâle, &c.....

3. De l'éthimologie, comme Philippe amateur des chevaux, &c...

4. De la fiction du nom par le son de la voix, comme le hanissement du cheval, le mugissement du bœuf, le rugissement du Lyon, le bourdonnement des abeilles.

5. De l'effet des choses, comme de l'employ de chaque mois, de chaque saison, de chaque semaine.



*Deux par comparaison.*

Lorsqu'en la place d'un mot nous mettons une image qui a quelque rapport à la signification, ce qui se fait en plusieurs manières.

1. Par la cause, comme l'étoile de Venus, comme cause de bonheur.

2. Par l'opposition, comme le noir nous fait souvenir du blanc.

3. Par les moyens, comme le pain nous fait souvenir du Boulanger.

4. Par rapport d'actions, comme une plume fait souvenir d'un Ecrivain, un charruë d'un Laboureur.

*Trois par fiction.*

Lorsque un mot n'ayant ni ressemblance, ni comparaison convenable, nous avons recours à une ressemblance vocale que nous nous figurons.

Quand pour un mot inconnu, signifiant une chose invisible, nous mettons un mot connu, qui signifie une chose visible; comme pour *Cano*, je chante; je mets *Canem*, un chien; pour creux demain, je mets un corbeau.

2. Quand pour des Lettres nous met-

tons des syllabes, comme, Amour, *Antoine mourant.*

3. Quand pour les lettres de l'Alphabet nous mettons des images vivantes, comme A. Asne ; B. un bœuf, ou D. Damoiselles pour chaque Lettre, A. Anne, B. Barbe. C. Catherine.

*Quatre, par inscription.*

Quand nous n'avons ni ressemblance conforme, ni vocale, ni comparaison, nous nous imaginons des instrumens, ou autres choses, comme pour A. un Compas. pour un M. un Trepié, &c. ....

*Cinq par liaison.*

Ou naturelle, par le moyen de laquelle nous allons naturellement d'une chose à une autre, comme la terre, l'eau, l'air, & le feu, ou comme la Grammaire, la Dialectique, la Réthorique, &c. ....

Ou artificielle, comme si vous voulez vous souvenir de pierre, foüet, chien, cochon, eau, vers, sable, faites cette liaison, pierre qui foüette un chien qui mord, un cochon qui en fuyant a fait répandre un vase plein d'eau, où il s'est trouvé des vers dans du sable.

A

V

amer.

Dissuader

Défendre.

no

RE



## LETTRE EN MONOSYLLABES,

*Défi fait à l'Auteur.*

**I**L y a plus de huit jours , Mon très-cher , que tu ne m'as pas dit un seul mot dans tous les lieux où je te vois ; je crains fort que ce Dieu qui ne voit pas bien clair , & qui tient dans ses mains son arc , & ses traits , n'ait fait dans ton cœur ce mal que l'on sent , & que l'on tait , quand on est pris par deux beaux yeux , dont les dards sont plus crains que ceux du Dieu Mars ; pour moi , Mon très cher , qui ai le cœur plus dur que le roc , je me ris de tous ses coups , & pour les mieux fuir , je bois la nuit & le jour de ce bon vin qui rend le cœur gay , & le met hors de tous ces soins , qui ne sont bons à rien . je sçais que l'on s'en est plaint en tous tems . Crois-moi ! mon très-cher , on est Roi quand on boit ; je me plais à voir tous ceux qui font la cour au Dieu de ce bon jus , dont je ne te dis pas le nom , il est un peu trop long pour le

vol que j'ai pris; est-il un plus doux sort  
que le mien? quand j'ai bien bû, je dors,  
mes soins sont tous en l'air, & je me crois  
plus grand que ne le sont les Rois du  
Sud & du Nord. Tu sçais, Mon très-  
cher, que je ne fais pas grand cas  
du jeu, & que je ne m'y plais point  
du tout. Je me fers bien mieux de  
mon or; je le fais voir dans les mets,  
& dans les vins, qui sont tous les  
deux d'un très-haut prix, & d'un goût  
des plus fins. Quand je me vois seul  
dans un de mes champs, je prends  
mon Luth, & je fais choix des airs  
les plus doux, & je les joins au bruit  
des eaux, qui sont vis-à-vis d'un grand  
bois, qui me plaît fort; C'est-là que  
je prends le frais, & que loin du bruit,  
je vis dans ces beaux lieux en paix,  
mais les maux que je sens tout à coup,  
Mon très-cher, me font bien voir que  
je suis près de la fin de mes jours. Il  
y a plus de six mois que je ne fais  
des vœux que pour le Ciel, & le  
vrai Dieu, qui a tout droit sur mon  
cœur, fait mon seul bien, & mon seul  
but. Tu vois que je joins les pleurs aux  
ris. Il est bon de voir la mort de plus  
près que je n'ai fais dans le cours de



INGENIEUSES. 379

mes vieux ans. Viens me voir plutôt que tard, si tu veux que je sois sain & sauf. Bon jour & bon soir, Mon très-cher. Je suis de tout mon cœur tout à toi.

*De Metz le vingt du mois de Mars  
l'An mil sept cent vingt-cinq.*

**F I N,**



# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

Contenuës dans ce Volume.

|                                                                                          |         |
|------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <b>O</b> DE sur le mauvais usage de la parole,                                           | page. 1 |
| Portrait d'un sçavant connu dans la republique des lettres.                              | 8       |
| Epitre Grecque à Mr. Dacier.                                                             | 51      |
| Traduction Latine & François de la Lettre Grecque à Mr. Dacier.                          | 54 & 55 |
| Lettre à un ami en lui envoyant quelques réflexions sur l'Epitre de la misere de l'homme | 60      |
| Sur la misere de l'homme, Epitre en vers.                                                | 66      |
| Ode sur la jeunesse.                                                                     | 72      |
| Question sur la politeße, si elle tient du vice ou de la vertu.                          | 73      |
| Traduction en vers françois de la description du Famelique.                              | 84      |
| Traduction de ces deux vers d'Ovide, Navita, de ventis, &c.                              | 88      |
| Vers Retrogrades Latins & François.                                                      | 88      |
|                                                                                          | & 89    |

## DES MATIERES.

|                                                                                                                                                                                                                                            |            |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <i>Imitations Espagnoles.</i>                                                                                                                                                                                                              | 90         |
| <i>Sonnets en bouts-rimés sur la mort de<br/>Loüis le Grand.</i>                                                                                                                                                                           | 92         |
| <i>Bouts-rimés donnez par les Auteurs du<br/>Mercure, remplis à la louange d'un<br/>Prelat.</i>                                                                                                                                            | 93         |
| <i>Réponses des mêmes bouts-rimés à l'Au-<br/>teur.</i>                                                                                                                                                                                    | 94         |
| <i>Autres bouts-rimés par les Auteurs du<br/>Mercure, &amp; remplis à la louange d'un<br/>Prédicateur.</i>                                                                                                                                 | 95         |
| <i>Autres bouts-rimés remplis sur l'incommo-<br/>dité de Madame la Marquise de M. *.</i>                                                                                                                                                   | 96         |
| <i>Dissertation pour servir de refutation à un<br/>discours Academique du Journal de<br/>Trevoux en 1725, où l'on condamne le<br/>stile concis, comme peu propre à l'Elo-<br/>quence, &amp; où l'on pretend confirmer ce<br/>jugement.</i> | 97         |
| <i>Joannes Ludovicus, amicum vale jabet,<br/>avec la traduction en vers François.</i>                                                                                                                                                      | 128. & 129 |
| <i>Epitre en vers à un Courtisan qui s'éloigne<br/>de la Cour pour se retirer dans sa maison<br/>de Campagne.</i>                                                                                                                          | 138        |
| <i>Epitre en vers au même Courtisan qui s'est<br/>retiré de la Cour, sur le choix qu'il doit<br/>faire de ses amis.</i>                                                                                                                    | 148        |

## TABLE.

|                                                                                                                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Placet à un General d'Ordre.</i>                                                                                                                                               | 156 |
| <i>Lettre à l'Auteur, au sujets du discours que<br/>Mr. l'Evêque d'Angers, prononça à<br/>Rheims la veille du Sacre de Louïs XV.</i>                                              | 161 |
| <i>Lettre de l'Auteur, à un de ses amis, sur<br/>le discours que Mr. l'Evêque d'Angers a<br/>prononcé le 30. May 1725. à l'ouver-<br/>ture de l'Assemblée generale du Clergé.</i> | 167 |
| <i>Stances A. M. D. S. R. sur les sept péchez<br/>mortels.</i>                                                                                                                    | 170 |
| <i>Panegerique de Louïs XIV. prononcé publi-<br/>quement.</i>                                                                                                                     | 180 |
| <i>Fable, le plaisir &amp; la sagesse.</i>                                                                                                                                        | 199 |
| <i>Vers Monorimes à la loüange d'un Prebat.</i>                                                                                                                                   | 204 |
| <i>Accrostiche nouvelle lettrisée &amp; rimée.</i>                                                                                                                                | 208 |
| <i>Explication pour l'intelligence des discours<br/>ou l'on renferme des proverbes.</i>                                                                                           | 209 |
| <i>Premier proverbe dans lequel est renfermé<br/>mot pour mot un proverbe connu, qui est<br/>. . . A beau prescher qui n'a cure de bien<br/>faire.</i>                            | 211 |
| <i>Second proverbe figuré . . . . . Tout ce qui<br/>reluit n'est pas or.</i>                                                                                                      | 212 |
| <i>Troisième proverbe . . . . . Absence de Maî-<br/>tre, nôce de valet.</i>                                                                                                       | 213 |

## DES MATIERES.

*Quatrième proverbe . . . . . Femme fardée & temps pommelé ne sont pas de longue durée.* 213

*Discours dans lequel sont renfermez treize proverbes fort connus. 214. 215. 216. 217. 218. & 219.*

1. . . Pour un plaisir , mille douleurs.
2. . . Marteau d'or ouvre porte de fer.
3. . . La nuit tout chats sont gris.
4. . . L'habit ne fait pas le moine.
5. . . Après la mort le Medecin.
6. . . Bien malade qui en meurt.
7. . . Le mal d'autruy n'est que songe.
8. . . Toujours pêche qui en prend un.
9. . . Qui a terme ne doit rien.
10. *Qui chapon mange, chapon lui vient*
11. Nécessité n'a point de loi.
12. Les honneurs changent les mœurs.
13. . . Qui refuse, muse.

*Ode sur la paix à Messieurs de l'Academie Royale D. \** 220

*Sonnet en bout-rimés , sur un convalescent, latin & françois ,* 224 & 225

*Bouts-rimés , donnez pour estre remplis sur une belle, & fervente Religieuse ,* 226

*Feux d'esprit ,* 227

*Défi qui fut fait à l'auteur , dans un cercle de personnes sçavantes , qui consistoit à trouver sur le champ neuf mots de suite , commençant par la même lettre, & qui fissent un sens suivi.* 229

## TABLE.

|                                                                                                                                                                                                             |           |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <i>Enigmes Anacrostiches ,</i>                                                                                                                                                                              | 231 & 232 |
| <i>Sonnet en bouts-rimés , donnez pour être remplis sur un jeune Prince ,</i>                                                                                                                               | 233       |
| <i>Sonnet en bouts-rimés , donnez pour être remplis sur le départ d'une Dame de qualité , sous le nom d'Eucharis ,</i>                                                                                      | 236       |
| <i>Vers Monorimes sur le mariage de Monsieur le Marquis de , * avec Mademoiselle de * *</i>                                                                                                                 | 237       |
| <i>Autres Vers Monorimes sur la ceremonie d'un baptême ,</i>                                                                                                                                                | 240       |
| <i>Traduction du second Chœur du Thieste de Seneque ,</i>                                                                                                                                                   | 242 & 243 |
| <i>Réflexion sur le jour terrible du jugement , à la priere d'une Dame de qualité , qui après avoir été long-tems répenduë dans le grand monde , prit le parti de se retirer ,</i>                          | 251       |
| <i>A un Abbé , &amp; General d'Ordre ,</i>                                                                                                                                                                  | 254       |
| <i>Lettres nouvelles &amp; curieuses . dans lesquelles l'Auteur ne fait entrer que quatre voyelles en chacune lettre , &amp; qui ne laissent pas néanmoins de renfermer un sens fini , &amp; très suivi</i> | 258       |
| <i>Lettre premiere dans la qu'elle on ne fait point entrer la voyele , A</i>                                                                                                                                | 259       |
| <i>Lettre seconde dans la qu'elle on ne fait point entrer la voyele , E</i>                                                                                                                                 | 263       |
| <i>Lettre troisiéme sans y faire entrer la voyele I.</i>                                                                                                                                                    | 267       |



## DES MATIERES.

*Lettre quatrième dans la qu'elle on ne fait point entrer la voyele, O* 270

*Lettre cinquième où l'on ne fait point entrer la voyelle U.* 272

*Le Rossignol, & l'Asne, Fable à un Critique,* 274

*Réponse impromptuë, fait à l'Auteur, à l'occasion d'une invitation qu'il fit à un de ses Amis, de venir dîner chez lui, en lui envoyant ces Vers d'Horace . . . ., Fœcundi Calices, &c. . . .* 279

*Première lettre à double sens, de laquelle on ne doit lire que la moitié de chaque ligne pour en trouver le dénoüement.* 381

*Seconde lettre à double sens, de laquelle il faut passer une ligne toute entière.* 281

*Troisième lettre semblable à la seconde.* 281

*Quatrième lettre à double sens, pour en trouver le dénoüement, il faut commencer par le dernier mot de la première colonne en remontant, qui commence par je, &c revenir ensuite au premier mot de la colonne du milieu, qui commence par si en descendant, & puis prendre le dernier mot de la dernière colonne en remontant, qui commence par Oüy,* 281

*Traduction du Cantique d'Ezechias ... Ego*

## TABLE

|                                                                                                                                                                                  |           |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <i>dixi in dimidio, &amp;c.</i>                                                                                                                                                  | 282 & 283 |
| <i>Traduction du Pseaume 129, Depro-</i><br><i>fundis clamavi, &amp;c.</i>                                                                                                       | 292 & 293 |
| <i>Traduction du Pseaume 50, Miserere</i><br><i>Mei,</i>                                                                                                                         | 296 & 297 |
| <i>Desirs fervents d'une Ame qui se dispose à</i><br><i>recevoir Jesus-Christ dans l'Eucharistie:</i><br><i>L'Auteur composa ce petit Ouvrage pour</i><br><i>une Religieuse,</i> | 304       |
| <i>Après la Communion,</i>                                                                                                                                                       | 306       |
| <i>Traduction en Vers Heroïque du Pange lin-</i><br><i>gua,</i>                                                                                                                  | 308 & 309 |
| <i>O Salutaris Hostia ... Traduction</i>                                                                                                                                         | 312       |
| <i>&amp; 313</i>                                                                                                                                                                 |           |
| <i>Traduction de l'Ave Maris Stella,</i>                                                                                                                                         | 314 &     |
| <i>315</i>                                                                                                                                                                       |           |
| <i>Traduction de l'Ode d'Horace .Heu! fu-</i><br><i>gaces, Posthume, &amp;c. En Vers libres</i><br><i>Stances Irregulieres.</i>                                                  | 318       |
| <i>La fausse indifference, Eglogue ...</i>                                                                                                                                       | 321       |
| <i>A Monsieur le Comte D*. sur l'arrivée de</i><br><i>Madame la Duchesse D. *** Vers Mo-</i><br><i>norimes ...</i>                                                               | 328       |
| <i>Enigmes dont les mots se trouvent à la</i><br><i>Table ....</i>                                                                                                               |           |
| <i>Premiere Enigme ... Le Trictracq,</i>                                                                                                                                         | 330       |
| <i>Seconde Enigme ... Le Billard</i>                                                                                                                                             | 331       |
| <i>Troisième Enigme ... Le jeu de cartes,</i>                                                                                                                                    | 331       |
| <i>Quatrième Enigme ... Eve,</i>                                                                                                                                                 | 332       |
| <i>Cinquième Enigme ... Le jeu des Echets,</i><br><i>332 &amp; 333</i>                                                                                                           |           |

## DES MATIERES

|                                                                                                                                                                          |       |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Sixième Enigme .., Le Trictracq,</i>                                                                                                                                  | 333   |
| <i>Septième Enigme... La Mappe monde,</i>                                                                                                                                | 334   |
| <i>Huitième Enigme... L'ombre,</i>                                                                                                                                       | 335   |
| <i>Neufvième Enigme... La Jeunesse,</i>                                                                                                                                  | 336   |
| <i>&amp; 337</i>                                                                                                                                                         |       |
| <i>Statuts d'une confrairie,</i>                                                                                                                                         | 338   |
| <i>Fable de l'Ecrivisse Agioteuse,</i>                                                                                                                                   | 342   |
| <i>Epitaphe d'une grande parleuse,</i>                                                                                                                                   | 343   |
| <i>Traduction de l'Epitaphe Latine</i>                                                                                                                                   | ibid  |
| <i>Autre,</i>                                                                                                                                                            | 344   |
| <i>Tombeau de la petite Epicharis,</i>                                                                                                                                   | ibid  |
| <i>Eclaircissement sur la méthode, &amp; sur l'u-<br/>sage qu'on doit faire de la Table, qui<br/>n'a été inventee que pour faciliter la<br/>mémoire,</i>                 | 346   |
| <i>Méthode pour raisonner, &amp; se souvenir,</i>                                                                                                                        | 352   |
| <i>Récapitulation des huit pratiques de cet<br/>artifice, réduites à l'usage de l'école,<br/>en posant pour sujet d'entretien, le<br/>premier de la Centurie. Amour,</i> | 261   |
| <i>Supposé toutes ces Histoires placées, voyons-<br/>en l'usage,</i>                                                                                                     | 367   |
| <i>Abregé de la mémoire artificielle.</i>                                                                                                                                | 369   |
| <i>Des lieux,</i>                                                                                                                                                        | ibid  |
| <i>Dix conditions nécessaires aux lieux,</i>                                                                                                                             | 370   |
| <i>Des Images,</i>                                                                                                                                                       | ibid  |
| <i>Des mots connus ou inconnus,</i>                                                                                                                                      | 371   |
| <i>Huit conditions nécessaires aux Images,</i>                                                                                                                           | ibid. |

## TABLE DES MATIERES.

|                                                               |       |
|---------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Pratique de la mémoire artificielle,</i>                   | 372   |
| <i>Pour les mots,</i>                                         | ibid. |
| <i>On peut se servir de cinq moyens,</i>                      | 374   |
| <i>Deux par comparaison,</i>                                  | 375   |
| <i>Trois par fiction,</i>                                     | ibid  |
| <i>Quatre, par inscription,</i>                               | 376   |
| <i>Cinq par liaison,</i>                                      | ibid  |
| <i>Lettre en monosyllabes, défit fait à l' Au-<br/>theur,</i> | 377   |

Fin de la Table.

F

## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre *Recueil ou Melange de Pieces serieuses & amusantes*, par M. A Paris le 5. May 1724.

## P R I V I L E G E D U R O Y.

**L** O U I S par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; S A L U T. Notre bien amé C H R I S T O P H E D A V I D Libraire & Imprimeur à Paris; Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un *Recueil ou Melanges de Pieces serieuses & amusantes*; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des presentes: Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit David d'imprimer ou faire imprimer ledit Recueil cy-dessus specifié en un ou plusieurs volumes conjointement ou separement, & autant de fois que bon luy semblera, sur papier & caracteres conformes à laditte feuille imprimée & attachée sous le contrescel desdites presentes, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes; Faisons defenes à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; A la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois

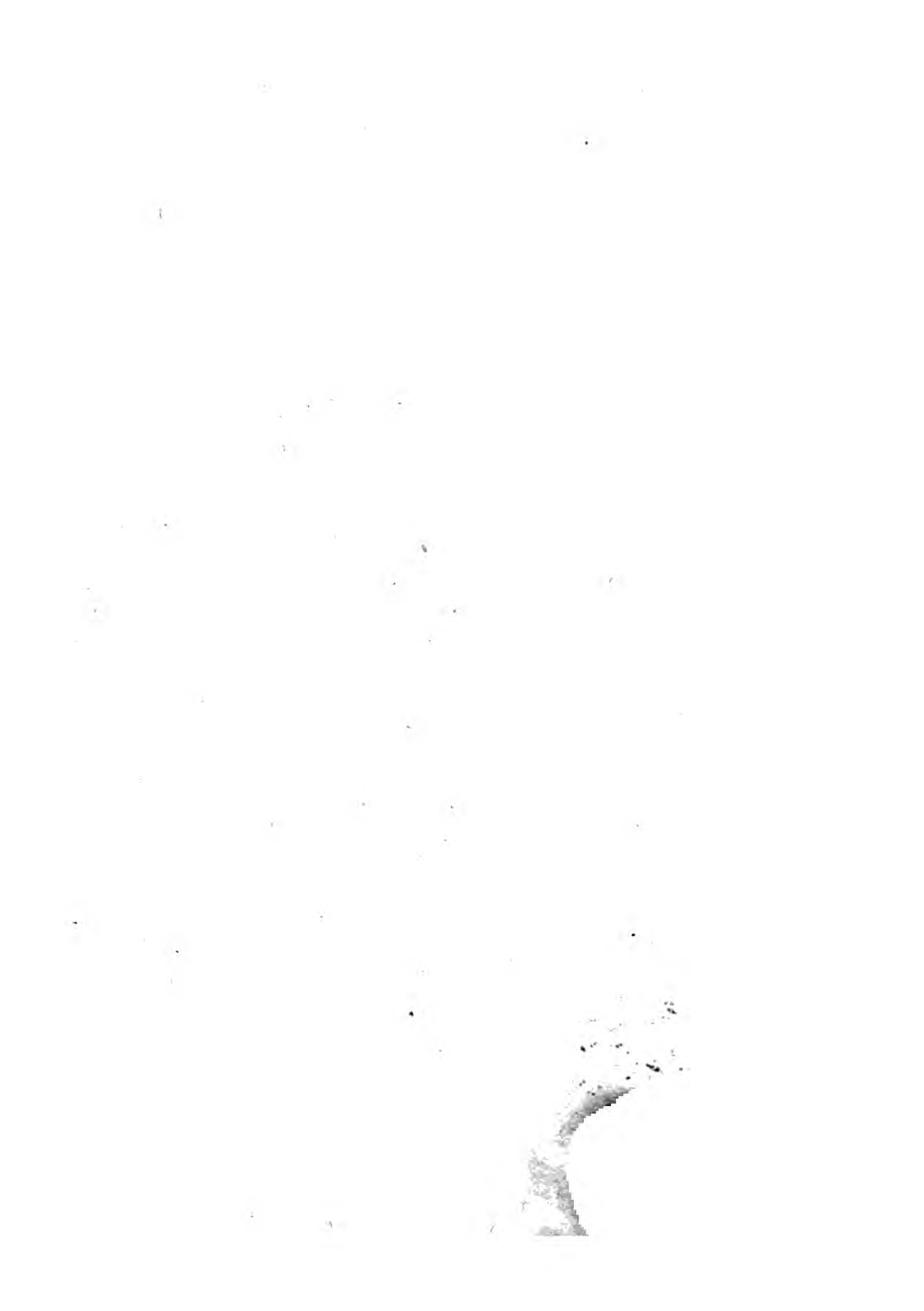
mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs : & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie & notamment à celui du dixième Avril dernier ; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état ou l'approbation y aura été donnée en mains de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Garde de Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous Mandons & Enjoignons de faire jouir l'Exposant , ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long, au commencement , ou à la fin dudit Livre , soy soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huisier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires , sans demander autre permission , & non obstant Clameur de Haro, Chartre Normande , & Lettres à ce contraires. C A R tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le huitième jour du mois de Novembre l'An de grace mil sept cent vingt-cinq, & de notre Regne le onzieme, Par le Roy en son Conseil,

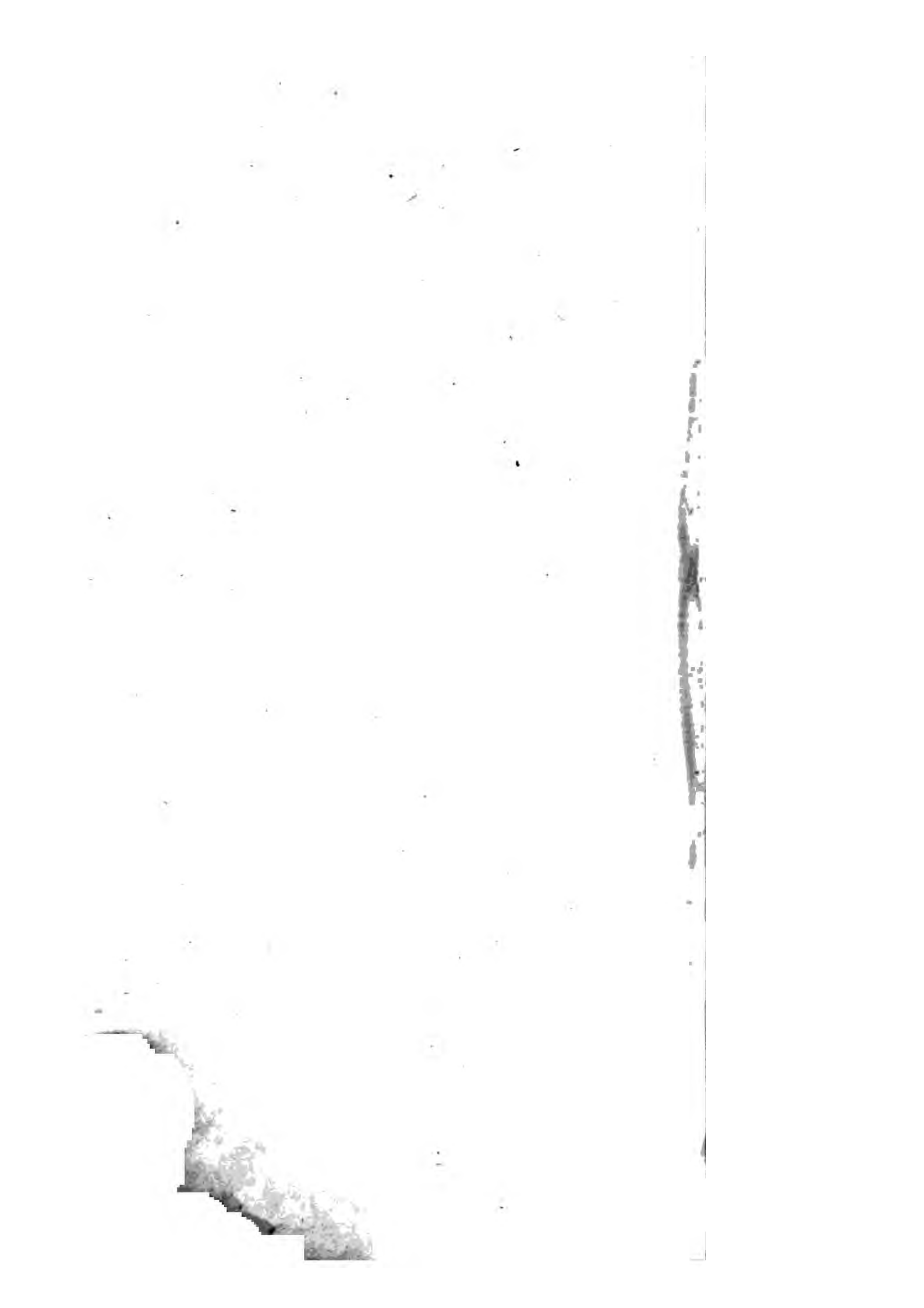
DE S. HILAIRE.

*Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royal des Libraires & Imprimeurs de Paris Num. 313. fol. 252. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le treize Novembre 1725. Signé BRUNET, Syndic.*

64656713







DI 110 ch. 19.01.

qui Mulaguan.



DI 1102-1901.

qui Mulaquari -





DI 11 Oct. 1901.

qui Mulaguan.





